This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

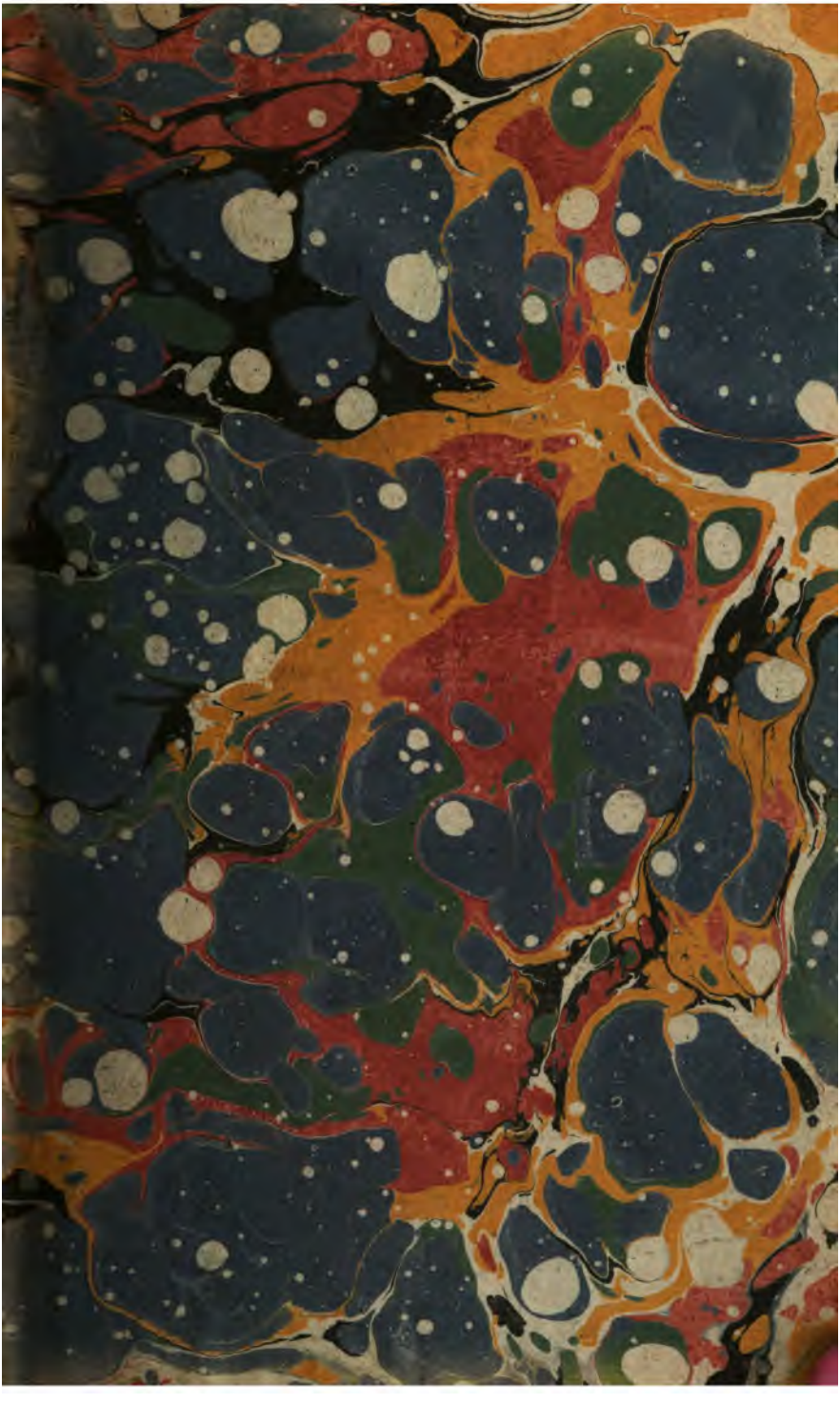
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne

Vet. Fr. III B. 2307



LIVRES ANCIENS ET MODERNES
LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne

Vet. Fr. III B. 2307

CORRESPONDANCE

TURQUE.

Demi-vers pour mettre au bas du portrait de M. de Laharpe :

« Il se plaît à déplaire. »

« Monsieur de Laharpe pardonnera cet » hémistiche, en faveur de la précision. »

CORRESPONDANCE

TURQUE,

Pour servir de supplément à la Correspondance russe

DE J. F. LAHARPE;

Contenant l'histoire lamentable des chutes et rechutes tragiques de ce grand homme:

SECONDE EDITION,

ENRICHIE D'ANECDOTES ET D'ÉPIGRAMMES *PIQUANTES*.

Fecit potentiam in brachio suo, et dispersit superbos *mente* cordis sui.

A PARIS,

Chez { COLNET, libraire, rue du Bac, n°. 618, à l'enseigne de l'Institut.
DEBRAY, palais du Tribunat.
MONGIE, palais du Tribunat.

AN X. — 1801.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Correspondance est un mot qui suppose un commerce de lettres entre deux personnes ; il est donc impropre de désigner par ce terme une collection de lettres sans réponse. Telle est celle que M. F. Laharpe vient de publier : telle est aussi celle que nous offrons au public ; et comme il nous demandera par quel hasard elle est entre nos mains, nous transcrirons ici quelques lignes écrites par l'auteur même de ces lettres, sur l'enveloppe qui les renfermait :

« Méhémet Zayd, secrétaire em-
» ployé dans l'ambassade que nous en-
» voya la Porte, en . . . . , était un

» jeune Musulman, plein d'esprit, par-
» lant fort bien la langue française, et
» sur-tout amoureux de notre littérature.
» Madame de G**, qui rassemblait des
» gens de lettres tout les mardis, le
» fit dîner avec M. de Laharpe, alors
» tout rayonnant du succès de *War-*
» *wick*.

» Ce jeune poète parla beaucoup,
» parla très haut, jugea, trancha, et
» le jeune Turc recueillit ses décisions
» comme autant d'oracles. Comme il
» partait, trois jours après, pour Cons-
» tantinople, et qu'il ne se lassait pas
» d'interroger tout le monde au sujet de
» M. de Laharpe, je pris l'engagement,
» à la sollicitation de madame de G**,
» de donner à Méhémet, par des lettres
» adressées à notre ambassadeur, les
» détails les plus satisfaisans sur M. de

» Laharpe, sur ses ouvrages, ses suc-
» cès, ses progrès, etc., etc.

» Méhémet partit, enchanté de ma
» promesse. Quoique nous n'eussions
» fait ensemble aucune condition,
» il m'a fait remettre annuellement,
» par les mains de M***, consul à
» Marseille, la valeur de deux bour-
» ses (3,000 liv. (*)); et moi, de
» mon côté, je n'ai cessé de l'instruire
» de tout ce qui regardait l'illustre litté-
» rateur, jusqu'à l'année 17..., épo-
» que où notre correspondance finit
» par une double catastrophe. La chute
» de *Virginie* fut le dernier pas de

(*) On voit que l'auteur de ces lettres fut mieux récompensé que M. de Laharpe, qui ne recevait que cent louis par an pour sa correspondance russe. Mais M. de Laharpe est si désintéressé !

» M. de Laharpe dans la carrière drama-
» tique (*) ; et Méhémet devenu *Moulah*
» *d'Iconium*, fut étranglé par l'ordre
» du grand visir. »

(*) Les autres lettres ont été ajoutées par l'éditeur.

CORRESPONDANCE

TURQUE.

LETTRE PREMIERE.

UNE tragédie nouvelle occupe en ce moment tous les esprits; c'est le *Comte de Warwick*, de M. de Laharpe. Cette pièce ne mérite point, à beaucoup près, tous les éloges qui lui ont été prodigués.

Je croyais que *Marguerite* y jouerait le premier rôle; tout m'annonçait que les malheurs de cette grande *Reine* formeraient l'intérêt de la tragédie: point du tout; elle ne paraît que pour faire l'exposition. L'action principale se passe sans qu'elle y ait la moindre part: il n'est plus question, ni de son époux, ni de son fils.

Warwick est amoureux d'*Élisabeth*; mais il apprend qu'*Édouard* veut aussi épouser cette princesse. Sacrifiera-t-il sa passion à son de-

voir ? Voilà, si je ne me trompe, un second intérêt.

Cet amour supposé de *Warwick* pour *Élisabeth* est assez bien imaginé, puisqu'il sert à développer toutes les passions du héros, et à lier l'action par un moyen vraisemblable ; mais M. de Laharpe ne pouvait-il pas employer un ressort plus noble et moins commun que celui de conserver une maîtresse ?

Au reste, c'est moins son amour pour *Élisabeth* que sa haine pour *Édouard*, qui éclate dans toute la pièce. Il se livre tout entier à l'espoir de la vengeance ; c'est cet espoir qui le soutient, et qui excite un peu la curiosité : de cette situation naît un troisième intérêt.

Mais de ces trois intérêts, il n'en est pas un seul qui puisse attacher une ame éclairée et sensible. Pourquoi ? Parce qu'aucun personnage n'est en danger.

Élisabeth demande au *Roi* la grâce de *Warwick*, et le *Roi* déclare qu'il ne lui veut aucun mal. La même *Élisabeth* déclare à *Warwick*, dans sa prison, qu'il n'a rien à craindre.

Sans péril, point de terreur, point de pitié, et par conséquent point de tragédie.

Le caractère de *Warwick* n'est point aussi noble qu'il devait et qu'il pouvait l'être. M. de

Laharpe ne le représente que comme un conspirateur obéissant à ses caprices et à ses emportemens ; que comme un rebelle toujours prêt à changer de parti. Les horreurs de sa prison ne touchent plus le spectateur, après ces deux vers que lui dit *Marguerite* au second acte :

« Lorsque l'on a trahi son maître et son devoir,
» Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir ! »

Warwick ne se rend-il pas justice à lui-même, lorsqu'en songeant à Henri VI, enfermé dans la même prison, il fait cette réflexion très-philosophique :

« L'oppresseur, l'opprimé, n'ont plus qu'un même asile. »

Le caractère de *Warwick* n'est point soutenu : il ne respire d'abord que *haine* et que *vengeance*, et lorsque ses amis, ayant forcé sa prison, lui offrent des armes pour servir sa *haine* et sa *vengeance*, il change tout à coup de sentiment et de caractère, et pardonne à son ennemi. C'est cette conversion subite et déplacée qui a fait le succès de la pièce ; mais elle n'est pas dans le caractère de *Warwick*, et d'ailleurs n'est point amenée.

Le personnage d'*Édouard* est médiocre : c'est un prince sans vertus et sans vices. Placé sur un trône usurpé, il ne fait rien qui puisse le justifier, même en apparence.

Marguerite est un des plus beaux caractères que l'on puisse mettre au théâtre : c'était une ame ambitieuse, politique, forte, inébranlable dans les revers; commandant elle-même les armées, et animant ses soldats par son éloquence et son exemple : c'est ainsi que Shakespear, d'après l'histoire, nous l'a représentée. Il est étonnant que M. de Laharpe n'ait pas tiré parti de ce caractère, ainsi que de celui de *Warwick* largement dessiné par le même Shakespear. Ce n'est pas un petit intérêt d'amour qui le fait agir dans la pièce anglaise; c'est la fierté de son ame blessée par l'affront que lui a fait *Édouard*, en ne respectant pas en lui le titre sacré d'ambassadeur.

Au reste, cette pièce n'est qu'une copie.

Warwick est évidemment calqué sur le *Comte* d'*Essex*. *Marguerite* est une nuance faible de la *Cléopâtre* de *Rodogune*. Le retour inopiné de *Warwick* en Angleterre, rappelle l'arrivée de *Mithridate*, celle de *Thésée* :

« Seigneur, Warwick arrive;
» Le peuple impatient s'empresse sur la rive. »

Et dans Racine :

« Thésée est arrivé? Thésée est en ces lieux;
» Le peuple, pour le voir, court et se précipite. »

Si l'on en croit certains connaisseurs, toute la pièce de M. de Laharpe n'est qu'un centon assez adroit de situations, de pensées, de tours, et même de vers imités ou copiés littéralement.

M. de Voltaire a dit :

« Contez à vos tyrans, terrassés par mes coups,
» Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. »

M. de Laharpe répète :

« Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi. »

Quoiqu'il en soit, le style de M. de Laharpe paraît assez exact; mais sans génie et sans chaleur. L'auteur se permet souvent des antithèses que la majesté de la tragédie doit proscrire : ce défaut est excusable dans un jeune homme, dont l'essai d'ailleurs annonce du talent et donne des espérances.

LETTRE DEUXIEME.

Le succès de *Warwick* a singulièrement accru l'orgueil de M. de Laharpe. Ce petit auteur, grand homme en espérance, se croit le régent du Parnasse : férule en main, il fait comparaître devant son tribunal les anciens et les modernes. Les morts *ont bon dos* et souffrent tout. Les vivans sont un peu moins endurans. La carrière de M. de Laharpe sera hérissée d'épines. Il a aigri une classe qui ne pardonne jamais, *genus irritabile vatum.*

Déjà circulent de toute part des bruits injurieux à sa réputation ; mais que la malignité de ses envieux est mal-adroite, dans ses accusations ? Elle attaque même la légitimité de sa naissance (*).

(*) Les ennemis de M. de Laharpe répandirent alors le bruit que ce favori de Melpomène avait été, lors de sa naissance, exposé dans la rue de la Harpe, dont il portait le nom.

C'est ainsi que Dalembert avait été trouvé sur les degrés de l'église de *St.-Jean Lerond ;* aussi se nommait-il d'abord *Jean Lerond :* mais ce nom vulgaire

On sent combien il est facile à M. de Laharpe de répondre à de pareils reproches; qu'il dise à ses ennemis :

Je suis tout par moi-même et rien par mes ayeux.

Au reste, si la société verse quelque mépris sur les fruits précipités d'une union que la loi n'a point sanctionnée, la nature sait bien les en dédommager; ils sont, presque tous, beaux et spirituels.

L'amour, de son côté, l'amour, dont ils sont les enfans, a bien senti qu'il leur devait quelque indemnité, pour leur faire oublier les désagrémens auxquels ils se trouvent exposés. Aussi leur accorde-t-il maintes bonnes fortunes dans leurs entreprises érotiques.

C'est ce qui vient d'arriver à M. de Laharpe. La fille de son hôtesse (*) a des yeux

ne satisfaisant point sa vanité philosophique, il l'avait changé en celui de Dalembert.

(*) La limonadière du coin de la rue des Quatre-Vents, la demoiselle dont il est ici question, était fort jolie et jouait la comédie presque aussi bien que M. de Laharpe. Lorsque ce couple arrivait à Ferney, c'était un furieux renfort pour le théâtre du philosophe, ainsi que pour sa table; car M. de Laharpe a un terrible appétit.

qui damneraient tous les saints du paradis. Il n'a pu résister à leur vif éclat :

Le premier jour, il lui rendit visite,
Elle fut courte, il prit congé trop vîte;
Le lendemain, il eut un tête à tête,
Un peu plus long, mais non pas moins honnête;
Le lendemain, il en reçut le prix,
Par deux baisers sur les lèvres ravis;
Le lendemain, il osa davantage,
Il lui promit la foi du mariage;
Le lendemain, il fut entreprenant;
Le lendemain, il lui fit * * *.

Ces jeunes gens sont si imprudens ! .... Le mariage n'est pas tout à fait de convenance à un jeune auteur qui est entré avec gloire dans la carrière du théâtre, et,

Qui respire déjà son immortalité,

peut porter ses désirs un peu plus haut.

Mais la jeune personne a un frère, sergent dans les armées de sa majesté, homme grossier, sans instruction, sans goût pour la belle littérature. Ce brutal ne veut rien moins que couper les oreilles à *l'espoir de la scène française.*

Que faire en pareille occurence? Se battre, ou épouser. Si l'on se bat, on peut être tué, et si

l'on est tué. Timoléon et Gustave ne verront pas le jour. . . . . On épousera (*).

LETTRE TROISIEME.

On joue en ce moment *Timoléon ;* cette nouvelle tragédie est bien inférieure à *Warwick :* M. de Laharpe ne répond pas aux espérances qu'il nous avait fait concevoir.

Il n'y a point, dans cette pièce nouvelle, un seul caractère prononcé : aucun ne laisse éclater une passion dominante, qui puisse faire le sujet d'une tragédie. Tous les acteurs sont *vertueux : Timoléon* invoque, à chaque instant, les dieux et la *vertu. Timophane*, qui n'est pas moins *vertueux*, ne veut être roi que pour épouser *Eronime*. Bon, doux, honnête envers sa mère, son frère et son amante, il renonce bientôt à la couronne et à *Eronime* : enfin il est si faible et si peu conséquent, que s'il inspire de la pitié, ce n'est pas de la pitié tragique.

(*) On épousa en effet. Ces jeunes gens s'aimaient à la fureur ; ils vécurent dans une si bonne intelligence que l'épouse crut devoir se jeter dans un puits, à St.-Germain en Laye.

Timoléon n'est pas plus décidé : il fallait peindre en lui, pour le rendre théâtral, un républicain sévère et un frère sensible. Dans la tragédie de M. de Laharpe, il n'est ni l'un ni l'autre : l'auteur n'a pas su balancer, la liberté de son pays, et la tendresse fraternelle.

Isménie est une bonne mère, très commune, très triviale : il paraît qu'elle aime mieux *Timophane* que *Timoléon*. Cet amour de préférence, la rend plus bourgeoise encore. Nulle grandeur, nulle dignité, nulle activité dans la pièce ; elle n'y fait rien que gémir, soupirer, se lamenter : on la voit courir sans cesse de *Timophane* à *Timoléon*, de *Timoléon* à *Eronime*, *et vice versa*, sans que ses allées et venues maternelles, avancent ou retardent l'action. C'est avilir le cœur d'une mère que de l'épuiser ainsi en supplications inutiles.

Eronime n'est pas plus intéressante : elle n'est point ambitieuse comme elle aurait dû l'être, pour forcer son amant à se faire roi. Encore si elle aimait son père, si elle était plus fille qu'amante, elle aurait un caractère ; son ardeur pour le trône serait motivée. Si elle est amante, pourquoi n'épouse-t-elle pas son amant sans couronne ?

En deux mots, *Timoléon*, copie très im-

parfaite de *Brutus* dans M. de Voltaire; *Timophane*, copie aussi peu fidèle de *Titus*, fils de *Brutus; Eronime*, copie, plus mauvaise encore, de *Tullie* dans la même pièce de *Brutus; Isménie*, copie surannée de tous les rôles de *Volumnie* dans nos tragédies de *Coriolan*: voilà la pièce de M. de Laharpe.

Saint-Germain, qui a fait le *Grand Timoléon* il y a plus de cent vingt ans, avait plus de génie et de connaissance du théâtre que M. de Laharpe. Son *Timophane* est un tyran décidé: non content d'avoir asservi sa patrie, il la remplit de sang et de larmes; il déteste ses sujets; il abhorre encore plus *Timoléon*, qui veut le forcer d'abdiquer un pouvoir usurpé. Voilà deux caractères propres au théâtre. *Timoléon* est partagé entre l'amour patriotique et l'amour fraternel: c'est de ce choc de passions que sortent les beautés vraiment tragiques.

Que nos jeunes auteurs sont loin de nos vieux poètes, à présent inconnus! Ils ne soupçonnent pas même la nature; ils n'ont aucune idée du cœur humain; ils ne le connaissent pas: comment pourraient-ils l'approfondir? Mais aussi pourquoi le public, ridicule à force d'indulgence, est-il assez bon pour souffrir que de petits écoliers rimailleurs, à peine échappés de la

férule, s'ingèrent de lui donner des tragédies ; c'est-à-dire, de s'essayer dans le genre de littérature qui demande le plus de tête, d'étude, de maturité, de combinaisons, de science des hommes et de leur passions ?

LETTRE QUATRIEME.

TIMOLÉON ayant été sifflé à la première représentation et à la reprise, M. de Laharpe, qui s'attendait à un triomphe, a été fort piqué de cet affront ; mais il en a appelé au jugement de la postérité. On le voit par l'épigraphe qu'il a mise à la tête de son drame imprimé :

Un jour viendra que ;

C'est-à-dire : « Un jour viendra que cette pièce, » qui a été sifflée, sera applaudie à tout rom- « pre ; un jour viendra que je serai regardé » comme le premier tragique de la France. »

Il n'y a que dans ce siècle qu'on trouve réunies une telle disette de talens, et une opulence si fastueuse d'amour propre.

Si vous demandez ce que je pense de M. de

Laharpe, je vous dirai qu'il n'est pas sans esprit; mais je ne le crois pas appelé à la poésie: il manque d'invention, de dessin, de chaleur, de coloris, et sur-tout de sensibilité. Il ne fera de sa vie une seule scène, même médiocre, de sentiment : les émotions douces, les tendres épanchemens de l'ame, sont une langue tout-à-fait étrangère pour lui. Je suis fâché qu'il s'obstine à cultiver un champ qui ne lui produira que des ronces et des épines. Peut-être réussirait-il, s'il embrassait une autre profession ; celle d'avocat, par exemple : c'est un conseil que je lui donnerais, volontiers, si je le croyais assez raisonnable pour le suivre.

ACROSTICHE.

De mes heureux talens le nombre est innombrable,
Et vous devez, lecteur, m'en croire sur ma foi :
L'orgueil, vice en autrui, devient vertu dans moi.
A tous les beaux esprits je suis inexorable ;
Haïr est un besoin pour mon cœur inhumain,
Amitié, ton nom seul me glace et m'épouvante :
Rarement l'on me plaît, jamais rien ne m'enchante.
Prétendre à mon suffrage est inutile et vain ;
Et je flatte aujourd'hui, pour mieux mordre demain.

LETTRE CINQUIEME.

Non content de nous avoir donné sur la scène deux chefs-d'œuvre, tels que *Warwick* et *Timoléon*, M. de Laharpe vient, pour le bonheur et l'instruction de la terre, de rassembler ses forces en une petite brochure de 160 pages, qu'il a publiée sous le titre de *Mélanges littéraires et philosophiques* :

Le discours sur le *Génie* est sans liaison, sans chaleur, sans idées approfondies.

« Mais la carrière, enfin, est ouverte au Génie,
» Et *déjà, sur sa route, il a trouvé l'Envie :*
» *Elle veillait assise auprès de son berceau,*
» Et le suit, en *sifflant*, jusqu'au bord du tombeau.»

Si l'Envie veillait auprès du berceau du Génie, il n'a pas eu beaucoup de peine à la rencontrer sur sa route : comme tout cela est décousu ! Si M. de Laharpe fait toujours d'aussi mauvais vers, le Goût pourra bien

« Le poursuivre, en sifflant, jusqu'au bord du tombeau.»

L'auteur nous transporte dans Athènes, et

nous redit, en vers traînans, ce qu'on a dit cent fois avant lui. Mais voici des vers bien ridicules :

« Ornement de son siècle, appui de sa patrie,
« Cicéron s'admirait : c'est l'orgueil du Génie. »

Le Génie ne s'admire pas. On pourra dire un jour avec plus de justesse : Pradon et M. de Laharpe s'admiraient ; c'est l'orgueil de la médiocrité. En traitant du Génie, il n'est pas possible d'en montrer moins.

Les vers adressés à Mlle. Dumesnil et à Lekain (*), sont faibles ; mais ils sont vrais.

Les *héroïdes* sont glaciales, les odes ne valent pas mieux, si vous en exceptez *le Philosophe des Alpes*, qui, quoique défectueux, est assez original : il y règne une singerie de sublime, qui, quelquefois, est assez amusante.

Ce ramas de vers est terminé par un dialogue entre *Alexandre et un Solitaire du Caucase :* le fonds de cet ouvrage est par-

(*) Le premier acteur de tous les tems et de tous les peuples. Son fils aîné vient de publier ses *Mémoires :* il est impossible de les lire sans être pénétré d'un sentiment d'admiration pour un talent aussi éminent et aussi modeste.

tout; c'est de la philosophie qui traîne dans les antichambres encyclopédiques.

Ce recueil ne fait que confirmer l'idée que j'ai pu vous donner de M. de Laharpe; il a autant de sécheresse dans l'ame que de ténèbres dans l'imagination : ce sont des nuages épais d'où il ne part aucun rayon. De l'aigreur, de l'amertume, des invectives contre l'humanité (parce que les humains l'ont sifflé), et d'éternels retours sur lui-même, voilà ce qui forme *la sensibilité :* il a dans sa tête un dépôt de vieilles idées, qu'il habille, qu'il rajeûnit, et sur les quelles il répand cette teinte de tristesse et de dureté fastidieuse par sa monotonie. Son style, avec une apparence de force et de chaleur, n'est qu'arrogant et froid; il ne connaîtra jamais ce coloris tendre, ces grâces touchantes, cette douce expression du bonheur, qui devraient caractériser une muse de son âge. C'est toujours la méchanceté qui le persécute, l'envie qui siffle autour de lui et l'empêche de devenir un grand homme; il aigrit, il révolte et ne console jamais; en un mot, presque tous ses ouvrages sont dépourvus d'intérêt, et n'ont pas même le mérite de la singularité, parce que, bien long-tems avant lui, il y a eu des auteurs égoïstes, mécontens et ennuyeux.

P. S. C'est en lisant ces vers, qu'un mauvais plaisant a composé l'épigramme suivante:

« Sur la montagne, aux deux sommets,
» Croyez-vous, mes amis, que *Laharpe* gravisse;
» Lisez, depuis *Warwick*, tous les vers qu'il a faits,
» Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écrevisse.

On attribue cette épigramme à Rulhière.

LETTRE CINQUIEME.

Les comédiens français viennent de jouer, pour la première et dernière fois, le *Gustave* de M. de Laharpe. Jamais les sifflets n'ont fait un pareil vacarme; j'ai été témoin de ce désastre qui m'a fait beaucoup de peine, tandis que les spectateurs qui étaient à côté de moi semblaient se réjouir. Je leur en demandai la raison: ils me dirent qu'il n'y avait point de mal de mortifier un jeune homme qui, à ce qu'ils prétendaient, s'était flatté de faire sur ce sujet, une tragédie meilleure que celle de Piron.

Ce dernier a bientôt répandu dans les sociétés l'épigramme suivante :

« Souvent qui refait, fait pis :
» *Sémiramis*, *Rome sauvée*,
» *Mérope*, *Oreste*, recrepis,
» Vins de la dernière cuvée ;
» Camarade, à vous la corvée !
» J'ai laissé *Gustave* imparfait,
» Refaites mieux, mais, gare un trait,
» Que vous et moi nous devons craindre !
» Messieurs, criera quelque indiscret :
» *Mœvius* gâta le portrait,
» *Bavius* l'achève de peindre. »

Piron fit courir cette épigramme dans la salle de la comédie, pendant la représentation de *Gustave* de M. de Laharpe.

Au reste, cette tragédie n'a pu se traîner jusqu'à la fin du cinquième acte ; le parterre a forcé les acteurs de se retirer avant qu'il fût achevé. Puisse cet affront salutaire, humilier enfin et remettre à sa place le plus orgueilleux de nos jeunes auteurs.

LETTRE SEPTIEME.

MONSIEUR de Laharpe a donné mal à propos à sa *Mélanie* le nom de *drame*, puisqu'il n'y a nulle action, nuls incidens, nuls moyens, nuls ressorts, nulle suspension, nulle révolution; on n'y passe point de la crainte à l'espérance, du désir à l'effroi, du bonheur au malheur; on y demeure immobile; on y languit dans la même situation, dans la même attitude, pour ainsi dire, depuis le premier vers jusqu'au dernier. Le vrai titre de cet ouvrage est: *Discours en vers*. En effet, tous les personnages ne sont que des *discoureurs*, s'il en fut jamais; cependant, *en vers*, est un peu fort. Le ton de M. de Laharpe est partout celui de la prose et d'une prose souvent traînante, familière et inanimée: aucune précision, aucune noblesse, aucune couleur. L'auteur veut ramener la tragédie et le discours oratoire à un naturel trivial et plat: *Mon sang bout dans mes veines; je me meurs dans les transes*. Veut-il quelquefois sortir de ce petit cercle d'expressions bourgeoises, il n'a d'au-

tre appui que l'antithèse. Il a besoin d'un mot pour trouver une idée ; jamais ce n'est l'idée, qui lui suggère le mot : il juge lorsqu'il faudrait peindre ; il raisonne lorsqu'il faudrait sentir. C'est ce défaut de sensibilité, c'est ce flegme dogmatique, qui lui interdisent à jamais tout espoir d'arriver à l'ame, dans les ouvrages où le premier devoir de l'auteur est de la séduire et de l'enflammer.

Voici quelques vers de *Mélanie*, qui se présentent par hasard sous mes yeux :

« *Mélania*, au cou*vent*, depuis deux *ans* novice,
» Formée à la retraite, *en* ses plus jeunes *ans*,
» Semblait *en* avoir pris les goûts, les senti*mens*.
» Au *plan* que j'ai suivi, se prê*tant* par ava*nce*,
» Elle me demandait le voile avec insta*nce* ;
» Et *dans* le cloître alors, trouv*ant* tous ses plaisirs,
» Y voulait, pour jamais, *en*fermer ses désirs :
» D'où naît le *changement* qu'aujourd'hui l'on
*an*nonce. »

Quelle oreille ne se fermerait à des pareils vers, à de pareilles consonnances ?

Enfin, il n'y a dans ce prétendu drame, ni *nouveauté* (le sujet est le même, quant au fond, que celui d'*Iphigénie en Aulide*), ni *caractères* : *Mélanie* est une fille qui raisonne toujours et finit par vomir contre

son père d'horribles invocations. M. *de Faublas* est dur, déraisonnable et féroce. Vit-on jamais une mère aussi faible, aussi timide que Mme. *de Faublas?* S'il existe des personnages de cette espèce, doit-on les exposer sur le théâtre?

Toute la pièce est une répétition, presque continuelle, d'idées et de vers connus. De tout ceci je conclus que M. de Laharpe devrait se borner à son talent pour la déclamation, puisque son drame avait réussi dans les sociétés particulières auxquelles il l'avait communiqué.

Il est sûr du succès toutes les fois qu'il lit ses ouvrages :

« Tes vers sont beaux, quand tu les dis ;
» Mais ce n'est rien quand je les lis.
» Tu ne peux pas toujours en dire,
» Fais-en donc que je puisse lire. »

A ce sujet, je vais transcrire une fort jolie pièce de vers qu'on attribue à Dorat.

ÉPITRE

DU CURÉ DE St.-JEAN-DE-LATRAN, A L'AUTEUR DE MÉLANIE.

Permettez qu'un simple pasteur,
Humble habitant d'un presbytère,
Qui vous admire et vous révère
Comme le digne successeur,
Et de Corneille et de Voltaire,
Lève ses regards éblouis
Jusqu'à cette vive lumière
Etincelante en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes prélats,
Dont l'indolence se promène
Sous la moire et le taffetas;
De ces abbés à falbalas,
De ces financiers en rabats,
Qui, dans leur coupable largesse,
De dogmes faisant un jeu,
Dépouillent le temple de Dieu
Pour le temple de leur maîtresse.

Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je suis un bon diable de prêtre,
Qui conduit son petit bercail,

Et qui se borne à se connaître.
Selon moi, la religion
Est pour la peuple un frein utile ;
J'espère en la sainte Sion,
Et je crois même à l'évangile,
Quoi que m'oppose ma raison.
Mais comme j'aime le beau style,
Quelquefois sous le capuchon,
Je me délasse avec Virgile
Des fatigues de l'oraison.
J'ai lu votre drame sublime,
Et je n'ai pas été surpris
Que les femmes, les beaux esprits,
Qui du Pinde assiégent la cîme,
Et qui régentent tout Paris,
Vous aient décerné le prix,
Avec un transport unanime.

Mais qu'il est de censeurs iniques
Aguerris à fronder les gens !
Ces ensorcelés de critiques
Disent que les vers sont traînans
Et les scènes soporifiques,
Que l'intérêt est divisé,
Que l'action jamais n'avance,
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but proposé ;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne,
Quand la passion doit agir ;
Que l'écrivain toujours raisonne,
Au moment qu'il faudrait sentir ;
Qu'en un mot, ce chef-d'œuvre ennuie,

Et qu'en dépit des merveilleux,
La vestale vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.
O crime ! ô race de pervers !
Miséricorde ! quel blasphême !
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers,
Sur qui je lance l'anathême.
J'ai trouvé beau le plan, les vers,
Tout, jusqu'aux discours de la fille,
Prête à quitter cet Univers :
Il faut au moins qu'elle babille,
C'est le costume de la grille,
Et les mourans sont fort diserts
Quand ils expirent en famille.
Mais, dans cet ouvrage enchanteur,
Ce qui me frappe et m'intéresse,
C'est ce ministre du Seigneur,
Cet apôtre consolateur,
Qui prend, pour défendre l'erreur,
Le langage de la sagesse,
Et de l'amoureuse faiblesse
Est le sensible protecteur.
Je n'y suis plus, je m'extasie,
Lorsque je vois un saint curé,
Qui fait, par le ciel inspiré,
Les honneurs de la tragédie :
Comme un autre, j'en puis juger.
Quelquefois en petite loge,
Je mets mon salut en danger ;
J'entends la satyre ou l'éloge,

Je vais ou rire, ou m'affliger;
Ma paroissienne favorite
Commet là ses péchés d'élite,
Et m'engage à les partager.

J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid Timoléon;
J'ai vu le public sans scrupule
Bâiller au nez de Pharamond;
Et par le don de prophétie,
Je m'écriais dès ce jour-là :
Ce jeune homme prospérera,
C'est le ciel qui le mortifie;
Il sera sifflé dans sa vie;
Mais l'avenir le vengera,
Et du parterre et de l'envie,
Et dans mille ans il jouira
Des récompenses du génie.
Déjà, dit-on, vos partisans,
Dans les boudoirs, criant merveille,
Sur votre autel portent l'encens,
Dont ils sèvrent le bon Corneille.
Ces aristarques souverains,
Que toujours le goût illumine,
Qui tiennent l'urne des destins,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers sonores de Racine;
Sa lyre a passé dans vos mains :
C'est mon avis; je pense même
Aux risques de faire un affront

A ces maîtres du double mont,
Que l'avenir, juge suprême,
Leur ôtera leur diadême,
Pour le poser sur votre front.

Sans doute ils ont quelque génie ;
L'un peignit l'ame des héros,
Et de la poudre des tombeaux
Fit sortir l'antique Italie :
A tout il sut donner la vie.
La politique est embellie,
Et s'échauffe sous ses pinceaux ;
Il fut un Dieu pour la patrie,
Et créa même ses rivaux :
L'autre éloquent, sensible et tendre,
Peignit les orages du cœur ;
L'amour qui mêle la fureur
Aux soupirs qu'il nous fait entendre,
Qui s'agite, marche au hasard,
Attendrit jusque dans ses crimes,
Et qui pleure sur le poignard
Dont il va frapper ses victimes.
Dans Cinna, dans Britannicus,
Phèdre, le Cid, Iphigénie,
Mithridate, Sertorius,
Et Bazajet et Pulchérie,
Je vois des moyens bien tissus,
Les ressorts de la tragédie
Déployés sans être aperçus,
Des passions et des vertus

Contrastant avec énergie ;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par sa magie ;
Mais dans tout cela, je défie
Qu'on me fasse voir un curé.
C'est du curé que je raffolle :
Si le reste est moins éclatant,
Le curé bientôt me console,
Et je me pâme en l'écoutant.
Je me passionne et je me damne ;
Voulant imiter votre feu :
C'est la main d'un prêtre de Dieu
Qui vous ceint du feston profane.
Mes vœux ne seront pas trompés ;
Et vous serez, malgré la haîne,
Ou le Sophocle de la scène,
Ou le lecteur de nos soupés.

S'il vous prend parfois fantaisie
D'aller entendre mes sermons,
Et de me voir quand j'officie,
Je sais ce que nous vous devons.
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre ;
Je veux que vous et vos lauriers,
Vous soyez installés dans l'œuvre,
Près du moins sot des marguilliers.
Ce qui tient à mon ministère,
Pain de vie, exhortation,
Conseils paternels, oraison,
Je vous promets le tout en frère :

Et si jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grâce ;
Si, dans vous, l'esprit saint efface,
La tragique démangeaison,
Et que d'un illustre renom
Vous cessiez enfin d'être esclave,
Fissiez-vous un autre Gustave,
Comptez sur l'absolution.

LETTRE HUITIEME.

Le peu de succès des productions théâtrales de M. de Laharpe, l'aurait-il enfin déterminé à déposer le poignard de *Melpomène*, pour se livrer à des travaux moins éclatans et mieux assortis à la trempe de son esprit ? S'il en est ainsi, il serait possible que le peu de succès de sa traduction de *Suetone*, le rappelât sur la scène.

M. de Laharpe, dit-on, a reçu mille écus pour cet ouvrage ; en vérité, ce n'est pas un écu par contre-sens : on voit, et nos professeurs versés dans la connaissance de la langue latine l'ont prouvé ; on voit, dis-je, que M. de Laharpe n'a point entendu *Suetone*. Mon dessein n'est pas de vous fatiguer de la longue

énumération des fautes dont sa version fourmille ; avant de traduire un auteur latin, il faut d'abord entendre le texte original, et connaître ensuite la langue dans laquelle on le traduit : tout cela manque à M. de Laharpe. J'ouvre son livre et je tombe sur un endroit de la vie de Néron ; je lis ce français, lourd, pesant et maussade : « Je trouve Domitius, son » bisaïeul *qui*, lors*qu'il* était tribun du peu- » ple, irrité contre les pontifes *qui* avaient » donné à un autre *qu'à* lui la place de son » père, fit passer au peuple le droit *qu'ils* » avaient de nommer à ces places, et *qui*, » dans son consulat, traversa la province où » il était, monté sur un éléphant. *C'est de lui* » *que* l'orateur Crassus disait *qu'il* eut une » barbe de cuivre, puis*qu'il* avait une bouche » de fer ; c'est *lui qui*, etc. »

De tout ceci, vous conclurez que la construction, l'élégance, la propriété, la justesse, le nombre, l'harmonie, sont des qualités étrangères à M. de Laharpe : ce jugement n'est point rigoureux ; car n'allez pas soupçonner que les deux ou trois phrases que j'ai citées, soient les seules répréhensibles dans son ouvrage. Encore une fois, c'est par-tout le même ton, la même manière, la même

tournure ; c'est-à-dire, la même aspérité, la même barbarie.

M. Piron a voulu, avant de terminer sa carrière, s'égayer sur le *Suétone* de M. de Laharpe. Je transcris ici les épigrammes qu'il a fait courir :

« Monsieur Laharpe habille en jaune
» Les plats Césars qu'il traduit aujourd'hui :
» Savez-vous bien pourquoi? C'est que son Suétone
» Est bilieux et méchant comme lui. »

Le voilà donc ce petit virtuose
Toujours s'aimant, sans avoir de rivaux
Écrivant tant, soit en vers, soit en prose,
Et sous la Combe alignant ses journaux,
Comme aux sifflets chaque jour il s'expose,
Pour deux écus, aux badauds de Paris!
Il vend en vain des Césars travestis,
C'est pour tomber qu'il joute avec la Pause (*),
Ce grand auteur, si j'en crois ses écrits,
De ses héros fait mal l'apothéose :
Timoléon meurt le jour qu'il est né,
Pour *Mélanie* on baille a bouche close,
En admirant ce drame fortuné,
Et Suétone, à périr, condamné,
Va dans la tombe où Gustave repose.

(*) Autre traducteur de Suétone.

Dans l'absence de mon valet,
Un colporteur borgne et bancroche
Entre jusqu'en mon cabinet,
Avec force ennui dans sa poche.
« Les douze Césars pour six francs,
» Me dit-il ; exquis je vous jure :
» L'auteur qui connaît ses talens,
» L'a dit lui-même, en son Mercure.
» C'est Suétone tout craché
» Et traduit. —— Traduit! Dieu sait comme!
» Ce sont tous les monstres de Rome
» Qu'on se procure à bon marché.
» De ce recueuil pesez chaque homme.
» Des empereurs se vendent bien.
» Caligula seul vaut la somme,
» Et vous aurez Néron pour rien.
» Que cent fois Belzébuth t'emporte,
» Lui dis-je, bouillant de fureur ;
» Fuis avec ton auguste escorte. »
Et puis, de mettre, avec humeur,
Ainsi que leur introducteur,
Les douze Césars à la porte :

LETTRE NEUVIEME.

QUAND un apprenti artisan veut exercer un métier quelconque, il doit faire en pré-

sence des jurés, par forme d'examen, ce qu'on appelle *chef-d'œuvre :* nos sages modernes, depuis qu'ils sont réunis en corps, ont adopté cette méthode admirable, par rapport à leurs élèves. Tout garçon philosophe, s'il veut être reçu maître, doit faire son *chef-d'œuvre ;* c'est-à-dire, composer quelques livres, quelques pages, ou du moins quelques phrases bien libres, bien hardies, bien scandaleuses contre la religion ; alors, les jurés philosophes proclament le jeune candidat, et toute la communauté s'écrie : *Bene, bene, blasphemare, dignus est intrare in docto nostro corpore.*

Quand M. de Laharpe n'aurait fait que les premières lignes de la seconde partie de son *Eloge de Fénélon*, il serait bien sûr de parvenir à la maîtrise : c'est une sortie très philosophique sur *l'enthousiasme* de la religion. Le sublime auteur s'élève au-dessus des préjugés ; il confond ensemble, avec beaucoup de génie, *Saint-François Xavier*, *Luther*, *le Bonze*, *le Fakir*, et *le Missionnaire* qui vole aux extrémités du monde pour y porter ses opinions : il les présente tous animés du même esprit, embrâsés du même zèle, etc. Au reste, ce morceau n'est pas la seule cause

du succès de cet éloge; il s'y trouve plusieurs endroits très brillans, et quelques autres écrits avec élégance : c'est, sans contredit, ce que M. de Laharpe a fait de moins mauvais; je serais même assez étonné si cet ouvrage lui appartenait en entier.

LETTRE DIXIEME.

Si l'on fut revolté il y a dix ou douze ans de la sévérité minutieuse avec laquelle M. de Voltaire, quelques droits que parussent lui donner ses succès, son expérience et son âge, osa juger Corneille, sous prétexte de le commenter, que penserez-vous d'un adolescent qui n'est connu que par des chutes et des rechutes au théâtre, et qui s'avise d'ôter le nom de grand à Jean-Baptiste Rousseau, de prononcer que Corneille est fort au-dessous de Racine, que M. Colardeau fait mal des vers, que M. Marmontel est un pindare, etc., etc.?

Dans quelle anarchie est donc tombée la littérature française? Jusqu'ici le nom seul de notre premier tragique, imprimait le respect et la vénération aux plus illustres

littérateurs : ses fautes, qui lui appartiennent moins qu'au siècle où il vivait, ne semblaient pas dangereuses ; son génie couvrait tout. Aujourd'hui, ce nom sacré est insulté, et l'auteur de *Pharamond* insulte le grand Corneille ; le même homme qui nous a donné *Timoléon* et *Gustave* comme des tragédies, vient nous demander si *Cinna* en est une ; enfin (s'y serait-on attendu), on se voit réduit à défendre le talent de notre Eschisne pour l'art dramatique. « Je suis loin, dit M. de La-» harpe, de vouloir affaiblir le juste senti-» ment qui consacra parmi nous le nom de » Corneille ! » Cependant cet éloge, dans sa totalité, n'est qu'un parallèle de Corneille et de Racine, où ce dernier est préféré sans cesse à son rival. On nous assure que ce même Corneille n'a fait que des scènes, qu'il n'a point fait de tragédies, qu'*Andromaque* est le premier chef-d'œuvre du théâtre français, etc.

Si ce n'est pas là être le détracteur d'un grand homme, quels blasphêmes faut-il donc proférer pour en mériter le titre ? Quoi ! *le Cid !* quoi ! *Cinna, Polyeute, les Horaces, Rodogune, Héraclius*, ne sont point des tragédies ! Et à quels drames donnera-t-on ce nom, si on le refuse à ceux de Corneille ?

Quelles tragédies soutiennent mieux l'attention, excitent plus l'enthousiasme, que celles de ce grand homme, quand elles sont jouées comme elles doivent l'être. Il n'est aucune de ces bonnes pièces qui ne produise un grand effet sur la scène et à la lecture, pour peu qu'on soit susceptible de se passionner pour l'héroïsme et pour la grandeur portés au dernier période : on ne peut s'empêcher, malgré les défauts que l'on y rencontre, de les regarder comme des chefs-d'œuvre.

A Dieu ne plaise que je veuille ici flétrir les lauriers de Racine ; je ne veux que réprimer l'indiscrète audace de son panégyriste : s'il se trouvait quelqu'autre Zoïle qui voulût rabaisser l'auteur divin de *Phèdre* et d'*Atalie*, je m'éleverais avec autant de courage contre cette nouvelle profanation : c'est faire éclater assez mon admiration pour ce beau génie, que de lui déférer l'égalité avec le premier tragique de la France. L'intime ami de Racine, le judicieux Despréaux a cru le vanter beaucoup en disant qu'il a su, par ses belles tragédies, surpasser Euripide et *balancer* Corneille : peut-on s'empêcher de sourire de pitié, quand on voit

M. de Laharpe vouloir réformer les jugemens de Boileau ? Eh ! pourquoi louer deux grands hommes aux dépens l'un de l'autre ? Racine, lui-même, qui sentait si bien le mérite de son rival, et qui nous en a laissé un éloge si vrai, si juste et si beau ; ne serait-il pas indigné de l'irrévérence avec laquelle on parle de ce dieu de la scène française ? Racine reconnaît que Corneille a fait des tragédies et de belles tragédies ; M. de Laharpe soutient le contraire : voilà deux grandes autorités dont le poids doit vous embarrasser.

Il me reste à vous parler du style de cet éloge. Il est singulier que l'auteur qui nous annonce l'invasion des *barbares* et des *déclamateurs en vers et en prose*, tombe lui-même tout le premier dans la déclamation, dans l'enflure, dans le précieux, dans le contourné.

Quelle bouche immense ne faut-il pas ouvrir pour prononcer cette grande et superbe phrase ?

» Un siècle a ajouté aux lumières d'un » siècle, et c'est ainsi qu'en joignant et per- » pétuant leurs efforts, les générations qui » se reproduisent sans cesse, ont balancé » la faiblesse de notre nature ; et que l'homme

» qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté
» dans l'étendue des âges la chaîne de ses
» connaissances et de ses travaux, qui doit
» atteindre aux bornes de la durée.

» Une tragédie qui se recommande d'elle-même.

» Un esprit agissant qui se commande
» le repos.

» Descendre au fond de son cœur et y
» surprendre les secrets de la nature avec
» l'œil de l'imagination.

» Ennemis de Racine, tourmentés du sen-
» timent de sa force.

» C'est bien assez d'avoir un grand homme
» à admirer; il paraît un peu pénible d'en
» admirer encore un autre *sur lequel on n'a*
» *pas compté.* »

Que cette expression familière, *sur lequel on n'a pas compté*, est admirable dans un discours d'éloquence!

Dans la description d'un orage qui surprend M. de Laharpe, un soir, dans les Alpes : « Ce sont d'épouvantables éclairs,
» des horreurs imposantes, une nuit af-
» freuse, une nature morte. »

Après la pluie le beau tems; M. de Laharpe se trouve au commencement d'un jour serein, sur le sommet du Mont-Jura :

« Ma vue se perdait dans la contemplation » de la lumière immense ; mes idées étaient » à la fois grandes et douces..... Voilà ce » que sont pour moi le génie brut et le génie » épuré par le goût. »

C'est-à-dire que Corneille est pour M. de Laharpe, *une nuit affreuse*, *une nature morte*, *une horreur imposante*, etc.

Vous voyez que ce critique écrit comme il juge.

P. S. Cette satire de M. Corneille a valu à M. de Laharpe plusieurs épigrammes, parmi lesquelles j'ai distingué les suivantes :

« Ce petit homme, à son petit compas,
» Veut, sans pudeur, asservir le génie ;
» Au bas du Pinde, il trotte à grands pas ;
» Et croit franchir les sommets d'Aonie:
» Au grand Corneille il a fait avanie ;
» Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
» De voir ce nain mesurer un atlas,
» Et, redoublant ses efforts de pygmée,
» Burlesquement roidir ses petits bras,
» Pour étouffer si haute renommée. »

Cette épigramme est du poète Lebrun.

La suivante est de M. Clement :

Quand la harpie, oracle du Mercure,
Du grand Rousseau, vient déchirer le nom ;
Et que, pour prix de cette insulte obscure,
Voltaire élève au ciel ce Mirmidon :
Expliquez-nous qui des deux, je vous prie,
De plus d'opprobre a souillé son pinceau ;
Ou la harpie en déchirant Rousseau,
Ou bien Voltaire en louant la harpie.

LETTRE ONZIEME.

Nos académiciens proposent souvent pour sujets de leurs prix, l'éloge des grands hommes qui les ont précédés : c'est fort bien fait à nos académiciens, dont l'éloge ne sera point proposé par leurs successeurs.

L'académie de Marseille avait proposé une médaille de 300 livres à celui qui louerait Lafontaine, d'une manière digne du premier des fabulistes.

M. de Laharpe, à l'affut de toutes les médailles d'un poids honnête ; M. de Laharpe, pour qui le prix de l'académie française paraît avoir été fondé, s'était présenté dans

l'arêne. Son discours avait été couronné par le bureau d'esprit (*), auquel préside madame Néker : on l'avait trouvé admirable ; l'auteur,

(*) Madame Néker voulant plaire aux hommes de lettres, leur donnait fréquemment à dîner. Elle y invitait MM. Thomas, Laharpe et Marmontel, qui, pour captiver les femmes, avaient mieux que de l'esprit. Ce dernier s'étant endormi un jour chez la financière après le dîner, on le couronna d'une branche de laurier, il fit en s'éveillant l'impromptu suivant :

« Et je dormais sur le trépied,
» Je me crus couronné du rameau de Virgile.
» Non, Muse, non, gardez votre rameau fragile,
» Je préfère le don que m'a fait l'amitié. »

Madame Néker lui répondit sur les mêmes rimes:

« Ou trône, ou tabouret, tout vous sert de trépied:
» Caton (*) vous décerna le rameau de Virgile.
» Sur d'autres, ce rameau pourrait être fragile ;
» Mais il est immortel placé par l'amitié. »

Voilà le ton et l'esprit de nos cotteries.

C'est dans ce petit lycée, qu'avec une mémoire assez heureuse, madame de Staël de Holstein, préparait, sans s'en douter peut-être, les livres qu'elle compose aujourd'hui pour l'instruction de son siècle et de la postérité.

(*) M. Thomas.

disait-on, *s'était fait Lafontaine* (*), *pour louer Lafontaine.*

Il faut en convenir, M. de Laharpe a le secret particulier de faire admirer, quand il les lit, ses productions littéraires. Il rendrait supportables les vers de Saint-Ange, s'il les déclamait.

Séduit comme son épouse, M. Néker avait distrait de sa caisse une somme de 2,000 livres, et l'avait envoyée aux académiciens à Marseille, afin qu'elle fût ajoutée à la médaille de 300 livres.

Deux mille trois cents livres : quel encouragement ! mais aussi quel concurrent !

Malheureusement, ce concurrent ne fut pas le seul qui descendit dans l'arène; Champfort s'y présenta, et il put dire comme César : *Veni, vidi, vici.* L'honneur, la médaille et (ce qui est plus déchirant) les 2,000 livres; il a tout enlevé.

M. de Laharpe s'est consolé de sa disgrace, en faisant imprimer et en relisant

(*) Ces dames avaient pris pour de la *naïveté* quelques petites *niaiseries* échappées à M. de Laharpe, qui avait alors beaucoup trop d'esprit pour sentir et apprécier Lafontaine.

dans les cercles le discours *rebuté*. Madame Néker ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! » les barbares !..... jamais on n'a mieux » écrit ; jamais on n'a mieux pensé. » Si elle ne craignait de blesser la délicatesse de son protégé, elle lui offrirait la médaille et son supplément.

Fortifié contre les revers, M. de Laharpe appelle du jugement des académiciens, au jugement de la postérité : « O ! justice du » tems, tu arriveras ! *et confundentur ini-* » *mici mei.* » Ainsi-soit-il (*).

LETTRE DOUZIEME.

MALGRÉ l'appel de M. de Laharpe, je crois que le jugement de l'académie de Marseille sera confirmé par tous les gens de goût. J'ai sous les yeux les discours des deux concurrens ; et, avec un peu de bonne foi, je

(*) Ce qu'on trouve de plus plaisant dans cette aventure, c'est que le jeune Champfort est ennemi de M. Néker et de M. de Laharpe.

dois convenir que celui qui a été refusé méritait cet affront.

M. de Laharpe commence par protester de son désintéressement, au sujet des 2,000 livres ajoutées à la médaille. Il assure que lorsqu'on est digne de louer Lafontaine, on ne peut le louer que pour lui-même, et non pour de vils métaux : c'est sans doute pour entrer dans des vues aussi pures, aussi louables, que l'académie a adjugé la couronne et les *vils métaux* à Champfort.

Quoiqu'il en soit, je pense qu'un auteur qui fait l'éloge de Lafontaine, doit être simple et naturel comme son sujet. Chez M. de Laharpe c'est tout autre chose : on trouve dans son discours des *esprits qui agissent les uns sur les autres, qui se prennent et se rendent plus ou moins, qui se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel.*

Il remarque, en passant, *qu'il seroit possible que, dans ce choc mutuel, il se formât un esprit qui serait la perfection de tous les esprits ; qui, empruntant quelque chose de chacun, vaudrait mieux que tous, et cette espèce de génie, ce beau présent du ciel, ne pourrait être réservé qu'au*

siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, etc.

A quoi bon ces galimathias de mots et d'idées ? Il s'agit bien du *choc des esprits* dans un éloge de Lafontaine.

Au reste, il est facile de voir que *cet esprit, la perfection de tous les esprits ; cet esprit qui, empruntant de chacun, vaudrait mieux que tous ; cette espèce de génie, ce beau présent du ciel*, etc., n'est autre que Voltaire, que M. de Laharpe place ici au-dessus de Corneille, Racine, Molière, Boileau et Lafontaine, réunis ; reste à savoir si l'homme qui se croit le génie par excellence, sera satisfait de cette expression : *espèce de génie*.

M. de Laharpe cite comme un modèle de délicatesse et d'allégorie heureuse, la fable adressée au célèbre auteur du livre des *Maximes*. « Quoi de plus ingénieusement » imaginé, dit-il, pour louer un livre de » morale piquante, qui plaît à ceux même » qu'il censure, que de le comparer au cris- » tal d'une eau transparente, où l'homme » vain, qui craint tous les miroirs, parce » qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, » aperçoit malgré lui ses traits, *dont* il veut

» en vain s'éloigner, et *vers laquelle* il re-
» vient toujours. »

Quel amphigouri que toute cette phrase ! On ne la comparera pas au *cristal d'une eau transparente.*

Dont se rapporte-t-il à *ses traits ?* A quoi appartient ce, *vers laquelle ?* Est-ce à l'*eau*, qui est à une lieue de là ? En vérité, voilà une période bien légère, bien lucide, et bien joliment tournée.

L'auteur se croit souvent sublime lorsqu'il n'est que recherché. « Il est rare que l'inexo-
» rable équité ne laisse aucune tache sur le
» vêtement de gloire dont la prospérité en-
» veloppe les mânes illustres. »

Dans un autre endroit, il fait parler le Génie en ces termes : « Quand j'aurai par-
» couru ma carrière, au travers des écueils,
» et que j'aurai atteint le but de ma course,
» les générations futures s'assembleront au-
» tour de ma tombe, et elles diront : il était
» grand, etc. »

Après cette grosse prosopopée, il descend de ses échasses, et voulant paraître simple, il devient trivial. *Comment tenir à ces traits-là*, dit-il d'un air fort échauffé..... *Je trouve*

très bon que Cicéron parle d'éloquence : cela est vraiment fort heureux.

M. de Laharpe, je le répète, n'a point senti Lafontaine ; il n'a vu en lui qu'un enfant qui badine avec *Robin-Mouton*, avec *Jeannot-Lapin*, et il n'a pas percé l'écorce qui enveloppe le moraliste profond et le penseur sublime.

Il se sert d'un exemple assez plaisant pour prouver la bonhommie de Lafontaine. Cet exemple est la satire très vive et pleine d'humeur, que le fabuliste composa contre Lully ; satire dans laquelle ce musicien célèbre est traité de *pédéraste*. C'est à cette occasion que le panégyriste s'écrie adroitement : « O ! le bonhomme ! »

En général, ce discours n'est point approfondi ; le style n'en est point soutenu, et, sans être précisément un mauvais ouvrage, c'est une production très médiocre.

LETTRE TREIZIEME.

« O ! Catinat ! quelle voix enrhumée,
» De te louer ose usurper l'emploi ?
» Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
» Que les cueillir de si chétif aloi.
» Honni seras, ainsi que je prévoi,
» Par cet écrit, et n'y sais, à vrai dire,
» Remède aucun, sinon que contre toi,
» Le même auteur compose une satire. »

Cette épigramme est du grand Rousseau, qui avait prévu l'*Eloge de Catinat* par M. de Laharpe.

Treize membres de l'académie, qui se trouvaient à la séance particulière où l'on examinait les ouvrages envoyés au concours, ont, d'une voix unanime, couronné cet éloge comme un chef-d'œuvre d'élégance, d'harmonie et de correction ; plusieurs même ont dit qu'il était écrit en prose comme les tragédies de Racine en vers. Malgré tout mon respect pour les lumières de cet auguste tribunal,

j'ose appeler de sa décision, et soutenir que ce discours est très mal écrit.

L'auteur annonce d'abord que son *sujet le presse* et *l'entraîne*.

Après une apostrophe assez vive à l'ombre de Louis XIV, il ajoute :

Le vulgaire ne se rappelle les noms de Fleurus et de Stafarde, que comme des titres de la valeur nationale ; le moraliste n'y voit que des jours de destruction ; le militaire y cherche des leçons détaillées et approfondies de son art ; l'orateur-citoyen, chargé d'y retracer le génie de son héros, ne peut qu'en saisir les principaux traits.

Suivez cette phrase, et vous trouverez que le moraliste ne voit dans ces *noms* que des jours ; le militaire cherche dans ces *noms* des leçons de son art ; l'orateur est chargé de retracer, dans ces mêmes *noms*, le génie de son héros. Je le demande à M. de Laharpe, lui-même ; de telles négligences sont-elles excusables dans un discours fait pour l'*académie du beau parlage*, comme l'appelait assez plaisamment le chimiste Ruelle ?

Lisez ce qui suit :

« Les derniers rayons du soleil, qui, tom-

» bant sur les armes des ennemis, semblent » dénombrer leurs bataillons; les tourbillons » de poussière élevés entre leurs colonnes, » qui se rapprochent et se resserrent de mo- » ment en moment: tout lui annonce que l'en- » nemi médite une action générale. »

Les rayons du soleil qui semblent dénombrer des bataillons : voilà, je l'avoue, du beau langage, du langage vraiment neuf. Ce sublime me subjugue, et il n'y a pas moyen de se défendre de la plus profonde admiration pour la supériorité des talens de M. de Laharpe, quand il laisse échapper de pareils traits de génie.

Quoique l'auteur soit très pressé, et même *entraîné* par son sujet, il s'arrête tout court, au moment où on s'y attend le moins, pour comparer la manière de combattre des anciens avec la nôtre.

Cette digression fait perdre de vue le sujet principal, et blesse à la fois le goût, la vérité et l'histoire.

Suivant notre auteur : « La découverte des » explosions du salpêtre, est un pas que » l'homme semble avoir fait vers le ciel pour » en dérober le tonnerre, et qui n'a fait qu'ou- » vrir un chemin plus prompt vers la mort. »

Une découverte qui est *un pas pour dérober le tonnerre !* et ce *pas qui ne fait qu'ouvrir un chemin plus prompt !* Comme cela est écrit ! et *un chemin prompt !*

L'auteur arrive à la bataille de Marsaille; mais, comme il est toujours fort *pressé*, il s'arrête encore pour examiner ce que c'est qu'une bataille, et ce que doit faire le général.

Il nous apprend que: « Le cri de l'hon» neur, plus fort, plus imposant, plus reten» tissant que le bruit des instrumens militai» res et que le fracas des foudres, fait naître, » dans tous les esprits, un même enthou» siasme; le général le meut, le dirige, l'a» nime, et ne le ressent pas seul : il n'en a pas » besoin. »

Ainsi le général ne *ressent pas l'enthousiasme de l'honneur;* ainsi il n'en a pas besoin : plaisante manière de louer un général ! Après toutes ces belles choses, l'auteur oublie la description de la bataille de Marsaille, et je ne sais si nous devons lui en faire un reproche.

Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les expressions ampoulées, tout le jargon philosophique, toutes les antithèses mesquines,

qui m'ont révolté dans ce discours fastidieux à lire et même à critiquer. Je laisse de côté :

« Cette gloire vieillissante qui n'est qu'une » ruine illustre ;

« Cette orage amassé par la cabale ;

« Cette leçon qui perce et jaillit de tout côté » dans un récit ;

« Ce génie à peine naissant de la marine fran- » çaise qui avait balancé, dès ses premiers » efforts, et enfin terrassé le génie de Ruyter ;

» Et l'ombre *auguste* de Louis XIV ; et ce » même Louis XIV, consolateur *auguste ;* et » la douleur *auguste* de Catinat.»

J'en ai dit assez pour vous faire juger ce discours du côté du style. La marche de l'auteur est lourde ; c'est un long tissu de faits, qui ne sont point liés entr'eux, et d'amplifications philosophiques entassées les unes sur les autres.

Malgré tant de défauts, cet éloge est encore le meilleur discours de M. de Laharpe. Doit-on s'en étonner ? Il avoue lui-même : « Qu'il » est attiré comme malgré lui vers le grand » homme qu'il célèbre. » Cette attraction est bien naturelle ; les génies peuvent s'attirer comme les astres ; et quels génies eurent jamais autant de rapports que Catinat et Laharpe.

Cette raison supérieure, cette modestie rare, cette noble générosité, cette ame si calme, si simple, si peu jalouse, si exempte de fiel, que Catinat a montrée constamment, se manifeste tous les jours dans M. de Laharpe. Comme Catinat, il prône ses rivaux, pardonne à ses ennemis, se place au-dessous d'eux, relève leur mérite, tait leurs défauts; comme Catinat, il ne se loue jamais, et ne souffre pas qu'on le loue en sa présence: il supporte, avec la plus douce résignation, la critique de ce qu'il fait, de ce qu'il dit.

Est-il entré dans aucune secte, dans aucune querelle littéraire? Est-il question de lui dans tout ce qu'il donne au public? Son amour-propre, s'il en a, choque-t-il celui des autres? Il est évident que, dans deux carrières différentes, Catinat et Laharpe ont entr'eux une analogie si marquée, qu'il est probable que si le sage Laharpe eût vécu sous Louis XIV, et Catinat sous Louis XVI, Catinat *attiré*, à son tour, *comme malgré lui*, se serait vu obligé, par cette force attractive, de faire l'éloge de Laharpe?

LETTRE QUATORZIEME.

MONSIEUR de Laharpe a vu couronner par l'académie, la pièce de vers intitulée: *Conseils à un jeune poète.* Le premier *accessit* a encore été accordé au même M. de Laharpe; de sorte qu'il est aujourd'hui très notoire que M. de Laharpe ne peut être vaincu que par M. de Laharpe.

La pièce de vers, qui a obtenu l'accessit, est une *Epître au Tasse*, que tous les amis de l'auteur regardent comme un chef-d'œuvre. Malgré les beautés dont elle étincelle, je doute qu'elle puisse approcher des *Conseils à un jeune poète*, où chaque vers mériterait une page d'éloges.

Aimez-vous l'harmonie imitative, lisez et voyez comme ces vers sont durs :

« Les *rangs* y sont serrés, il faut fen*dre* la *presse*,
» Un peuple de rivaux et l'assiége et le *presse*;
» Tranquille citoyen, d'un *état tur*bulent,
» Sauve-toi des travers que *ce siècle accu*mule;
» Fuis des div*ers* partis la gu*erre ri*dicule;
» *Ris* tout bas, si tu veux, des querelles du tems. »

L'auteur a ses raisons pour déchirer l'oreille. Suivez-moi ; toujours de l'harmonie :

« Sous *leurs sévères yeux*, *hâte-toi* de marcher. »

Ce vers est si bien fait que je vous défie de le prononcer ; et c'est ce qui en fait la beauté.

« Tu sais, lorsqu'autrefois le héros des Troyens,
» *Allait chercher son père aux champs Elysiens.* »

On pourrait regarder ce vers comme étant dans le genre niais ; mais l'académie a décidé qu'il était dans le genre simple.

« On croit avoir tout fait ; ainsi plus d'un talent,
» Jète de vains éclairs, et s'éteint en naissant. »

On croit avoir tout fait. — Tour élégant et rapide. Autrefois on *jetait des lueurs*, aujourd'hui on *jète* des *éclairs*.

« Ah ! pour en raminer les faibles étincelles,
» Pour changer ces lueurs en clartés immortelles. »

Des *éclairs*, des *étincelles*, des *lueurs* et des *clartés*. — Voilà ce qu'on peut appeler un style brillant.

» Que faut-il ? Des amis sages et rigoureux.

Ce *que faut-il*, en dit plus qu'il n'est gros. Pour ranimer les *étincelles* d'un talent qui

jète des *éclairs*, et pour changer des lueurs en clartés, que faut-il ? *des amis sages et rigoureux :* voilà une méthaphore bien suivie!

« Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière. »

Cette lumière tombe des nues bien à propos pour venir se joindre aux *éclairs*, aux *étincelles*, aux *lueurs*, aux *clartés*, dont nous venons d'être éblouis.

« Que leur voix t'encourage et te crie : Avancez. »

Voilà du dramatique; voilà de la force, du mouvement, de la chaleur. « Avancez, mon » ami, avancez, etc., etc., etc. . . . . »

LETTRE QUINZIEME.

Notre littérature est avilie; Laharpe et Linguet se couvrent de boue réciproquement : c'est à qui s'en barbouillera davantage. Le *Mercure* et le *Journal politique* sont maintenant le dépôt de ces immondices : les gens sages gémissent, et les honnêtes littérateurs se plaignent, tout haut, que la police ne mette pas une barrière à un semblable scandale. On

prétend que l'académie, indignée de ce qu'on a osé se familiariser avec sa majesté, en se moquant de la plate distribution de ses prix, est cachée derrière le rideau, et que c'est elle qui inspire les fureurs de M. de Laharpe, qui se démène, jusqu'aux contorsions, pour répondre à ses prétendus ennemis.

Cette lice, vraiment affligeante pour les hommes de lettres, qui sentent leur dignité, a fait éclore quelques épigrammes qui ne sont pas sans sel.

En voici une de Linguet contre son antagoniste :

« Monsieur Laharpe, ce son Mercure
» Blâme le feu de mes écrits :
» Monsieur Laharpe, je vous jure,
» D'un défaut de cette nature,
» Vous ne serez jamais repris ;
» Et s'il me vient un jour envie
» D'abandonner ce mauvais ton,
» Pour bien réfroidir mon génie,
» J'étudierai *Timoléon*,
» *Warwick*, *Gustave* et *Mélanie*. »

TAYLOR IN OXFORD

On a publié contre M. de Laharpe d'autres épigrammes plus sanglantes ; mais elles atta-

quent sa moralité, et cette raison m'empêche de vous les faire connaître. J'ignore s'il est permis d'affliger l'amour-propre d'un auteur, qui blesse tous ses confrères; mais je sais qu'il ne l'est jamais d'aller fouiller dans sa vie privée, pour y déterrer des anecdotes injurieuses, etc.....

LETTRE SEIZIEME.

On vient enfin de jouer *Mensikoff*, à Fontainebleau : la pièce est tombée dans toute la force du terme. On n'y a trouvé ni caractère, ni conduite, ni intérêt, ni style; et la cour non moins indulgente qu'éclairée, n'a pu s'empêcher d'en témoigner son mécontentement.

Indépendamment du peu de liaison des scènes, de la froideur qui tue toute la pièce, de la diction traînante et sans couleur, on doit demander à l'auteur s'il a cru suivre le sens commun et la nature, en faisant assassiner l'enfant par un homme qui veut plaire à la mère et l'épouser.

Cette tragédie est un roman mal tissu, sans intérêt, où sont clair-semés quelques vers heureux. D'ailleurs, nulle *Connaissance* de la scène, aucun art dans le dialogue, et un vent du nord soufflant sur tout l'ouvrage.

On ne sait comment l'académie supportera cet échec : M. de Laharpe est son enfant perdu ; c'est le chevalier de cette compagnie, jadis célèbre, et maintenant en butte aux traits d'une juste critique.

P. S. La tragédie de *Mensikoff* a valu à son auteur quelques épigrammes dont il se souviendra (*). Je vais vous faire connaître celles qui m'ont paru dignes d'être citées.

La première courut dans Fontainebleau, le lendemain de la représentation de la tragédie de M. de Laharpe.

« De *Mensikoff* quel est le sort ? Tombé.
» Dieux ! quelle glace ! — Oui, sans doute. Et *Bebé*,
» Quand on siffla mainte autre tragédie,
» Enfans transis de sa muse engourdie,

(*) Il s'en est si bien souvenu, qu'il a traité tous ses ennemis avec une dureté et une injustice qui ont révolté ses plus chauds partisans.

» Fut bien jugé. Mais ce froid rigoureux,
» Dans *Mensikoff* est un trait de génie.
» O ! du costume, effet miraculeux !
» Chacun disait : Je suis en Sibérie. »

La suivante est attribuée à M. G * *.

« N'a pas long-tems qu'un seigneur moscovite,
» Grand connaisseur, d'un pauvre auteur sifflé,
» En vers français, a prôné le mérite,
» Dont le rimeur, d'orgueil tout boursoufflé,
» Dans son *Mercure* a colloqué l'épître (*).
» Or, mes amis, savez-vous a quel titre,
» Telle patente, il a pu mériter ?
» Ses vers, qu'ici nul ne peut écouter,
» Ont, à Moscow, charmé plus d'une oreille.
» Chacun y dit : Ma foi ! sans le flatter,
» Ce Français là parle russe à merveille. »

LETTRE DIX-SEPTIEME.

M. DE SAINT-ANGE eut, ces jours derniers, une querelle avec plusieurs habitués du café

(*) Un seigneur russe, alors à Paris, avait adressé une lettre obligeante à M. de Laharpe, qui l'inséra dans son *Mercure*.

Procope, au sujet de M. de Laharpe, que Fréron a nommé, depuis long-tems, *le Bebé de la littérature française*. (Bebé était le nom du nain du feu roi de Pologne, Stanislas.) M. Saint-Ange, nouveau don Quichotte, voulait se battre envers et contre tous ceux qui oseraint nier le mérite de son patron, M. de Laharpe. La rixe s'échauffa : on rit de la fureur de l'apprenti poète. Au lieu de mettre l'épée à la main contre lui, on se contenta de lui envoyer le lendemain matin, une épée de bois, avec ces vers :

« Petit roi des niais de Sologne,
» Petit encyclopédiste altier,
« De Bebé petit écuyer,
« Petit querelleur sans vergogne,
» Petit poète sans laurier ;
» Au Parnasse petit rentier,
» Petit brave au bois de Boulogne ;
» Tu veux, en combat singulier,
» Exposer ta petite trogne :
» Eh bien ! nous t'armons chevalier. »

M. de Saint-Ange, en conséquence de ses petits vers, a couru chez son ami Laharpe, et lui a demandé comment il fallait faire pour se battre ? Ce dernier lui a répondu, avec majesté : « Adressez-vous, mon ami, à Blin de

» Sainmore, il vous dira la façon dont on sou-
» tient de telles affaires. »

Cette réponse, qu'on prête à M. de Laharpe, est une épigramme contre lui; elle rappelle la querelle qu'il eut, il y a deux ans, avec un de nos beaux esprits, nommé Blin de Sainmore. Celui-ci trouva Laharpe dans la rue, et ayant beaucoup à s'en plaindre, débuta par lui asséner un coup de poing sur la figure: Laharpe, étourdi de cette apostrophe malhonnête, se ressouvint heureusement de l'épithète qu'Homère donne à Achille (*aux pieds légers*), et chercha son salut dans la fuite.

M. de Saint-Ange a profité de l'avis et de l'exemple : il a suspendu son épée à un clou, en disant que les armes étaient inconnues au Parnasse; mais il a juré, par Apollon, qu'il se servirait de sa plume.

M. de Saint-Ange est le protégé de M. de Laharpe; mais il n'a pas le bonheur de plaire à son épouse. On raconte, que s'étant présenté dernièrement chez cette Dame, il n'en reçut pas un accueil très flatteur. — Pourrais-je parler à M. de Laharpe ? — Non, Monsieur. — Puis-je l'attendre ici ? — Non, Monsieur. — Mais je suis un de ses amis? — Vous vous

trompez: M. de Laharpe n'a pas d'amis; cela est un peu dur, mais cela est très vrai.

LETTRE DIX-HUITIEME.

Depuis quelques jours, on fait circuler cette épigramme contre Dorat :

« Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
» Bon Dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
» Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
» Ses fleurs sont des pavots ; ses ris sont des grimaces.
» Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur !
» C'est, si l'on veut l'en croire, un heureux petit maître ;
» Mais, si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être,
» Ou sa maîtresse, ou son lecteur. »

Dorat a cru d'abord que M. de Voltaire était l'auteur de cette épigramme, et il lui a répondu par les vers suivans :

« Grâce, grâce, mon cher censeur :
» Je m'exécute et livre à ta main vengeresse ;

» Mes vers, ma prose, et mon brevet d'auteur?
» Je puis fort bien être heureux sans lecteur.
» Laisse en paix les amours; ménage au moins
les miens.
» Je n'ai pas, il est vrai, le feu de ton génie,
» Tes agrémens; mais chacun a les siens.
» Si de mes vers Églé s'ennuie,
» Pour [redacted], je lui lirai les tiens. »

Le véritable auteur a bientôt été connu; c'était M. de Laharpe, sur quoi Martin, surnommé *le Cynique*, dit assez gaîment: « Dorat avait » pris cela pour un arrêt, et ce n'était qu'une » sentence. »

P. S. Je joins à cette lettre une épigramme de Robbé contre M. de Laharpe:

« Dans les foyers, le prosadeur Duclos,
» En vrai pygmée, attaquait en champ clos
» L'art de Virgile, envoyait Phœbus paître.
» Avint pourtant qu'on lui lut certains vers,
» Où *Cithara*, rimeur froid et pervers,
» De sa Minerve essayait le salpêtre;
» Sur quoi mon sot, extasié d'abord,
» Comme qui voit la gloire du Thabor,
» Va, s'écriant: Bon Dieu! *la belle chose?*
» *Ma foi ces vers ont le feu de la prose.* »

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Qu'une couronne obtenue dans les courses et les jeux célèbres de Pise et d'Olympie, devait être flatteuse pour le vainqueur ! Qu'il était satisfaisant pour lui de laisser en arrière ses débiles rivaux, de fixer, par sa force ou son adresse, les regards d'une multitude attentive, et d'entendre, au moment où il atteignait le but, les acclamations et les battemens de main de toute la Grèce assemblée ! Avec quels transports et quelle émotion délicieuse devait-il recevoir de la main de ses juges, le prix décerné à sa victoire !

M. de Laharpe vient de goûter l'ivresse d'un moment aussi voluptueux. Après avoir paru long-tems dans la lice, couvert d'une noble *poussière* et de meurtrissures honorables, il vient de parvenir à la suprême illustration de l'homme de lettres ; oui, les portes de l'académie se sont ouvertes : la gloire, déesse de ce temple, essuie de son écharpe brillante, le front poudreux du jeune athlète,

et ses membres fatigués reposent mollement sur le duvet du fauteuil immortel.

Il n'y a qu'une légère différence entre les athlètes couronnés dans les jeux olympiques et le vainqueur académique : ceux-ci ne se relevaient jamais après une chute désastreuse ; M. de Laharpe, au contraire, atteint le but, malgré les chutes les plus lourdes. Nouvel Anthée, il se relève avec plus de force et de vigueur, redouble de vîtesse, et n'en parvient pas moins à s'asseoir sur l'un des quarante trônes de la littérature.

Approchez *Menzikoff*, *Timoléon*, *Gustave*, *Pharamond* ; approchez, vous qui avez partagé les humiliations de votre père infortuné ; venez assister à son triomphe.

La séance où l'on a reçu M. de Laharpe, a été l'une des plus nombreuses et des plus brillantes dont il soit fait mention. A voir le concours et l'empressement de tout ordre et de tout sexe, on aurait dit que cette réception avait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire ; comme si l'on n'eût jamais dû s'attendre à voir M. de Laharpe académicien!

Ce triomphe n'a point été aussi complet qu'il aurait dû l'être. Les envieux du poète *Lauréat* ont distribué, dans le lieu même

où on le couronnait, des épigrammes sanglantes :

Au fauteuil de l'académicien Laharpe.

« Funeste et glorieux fauteuil,
» Toi, du talent le trône et le cercueil;
» De ta vertu soporifique,
» Sur le pauvre Bebé répands l'heureux effet;
» Endors-le-moi d'un sommeil léthargique;
» Pour être plus sûr de ton fait,
» Avec *Gustave*, *Mélanie*,
» Et des *conseils* la froide rapsodie,
» Il faut rembourrer le coussin.
» Apprête-toi; voici le petit nain;
» On le passe de main en main;
» Il est niché : gloire à l'académie !
» Là, du fauteuil, l'assoupissant génie
» Vient d'opérer; il saisit le bambin :
» Ah ! n'allez pas troubler sa paix profonde !
» N'est-il pas juste, amis, qu'il dorme enfin,
» Après avoir endormi tout le monde. »

Quelques jours avant sa réception, on avait fait imprimer les vers suivans, attribués à Linguet :

« Ce cher Laharpe, il ne siégera pas,
» Comme Gaillard, dans le fauteuil à bras;
» J'en suis fâché; sa fortune était faite.
» — Faite ! comment ? Cent jetons partagés,

» Sur un tapis, entre tant d'agrégés,
» C'est pour chacun si modique recette !
» Et puis, on court après ces jetons. — Oui;
» Mais dès l'abord, on aurait, du confrère,
» Vu tout l'orgueil, le fiel, la morgue altière;
» Il restait seul : la bourse était à lui. »

LETTRE VINGTIEME.

Vous vous ressouvenez sans doute d'une épigramme sanglante que M. de Laharpe a publiée contre Dorat.

« Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté ! »

Le nouvel académicien vient encore de commettre une hostilité contre *le Malheureux imaginaire* (*); Dorat, indigné de ce procédé, a fait insérer dans une des feuilles de Fréron, une lettre dans laquelle il reproche à M. de Laharpe sa sotte vanité ; ce petit morceau fait beaucoup de bruit, il finit par cette phrase : « Des personnes vives ne peu-» vent souffrir une vanité si insultante, sans » être tentées d'appliquer une correction

(*) Pièce médiocre de Dorat.

» à l'avenant; pour moi, je désire qu'on » laisse aller de pareilles extravagances aussi » loin qu'elles peuvent aller pour le plaisir » de la société. »

C'est donner des coups de bâton et des chiquenaudes à un homme, que de parler ainsi, et l'académie blessée de voir maltraiter un de ses membres de cette force, a délibéré, dit-on, qu'il fallait que M. de Laharpe tirât satisfaction, ou que son nom fût rayé du tableau des académiciens.

Cet auteur n'est pas, à un soufflet près; car, sans compter celui dont le père d'*Orphanis* l'a gratifié, il en a reçu plusieurs dans la société.

L'auteur du *Bureau d'esprit* est militaire, et manie mieux l'épée que la plume; c'est un jeune officier irlandais, grand pourfendeur de géants. Laharpe, qui ne le connaît pas, se trouvait dernièrement dans une maison où, par le plus grand des malheurs, ce terrible adversaire avait été invité. On parla du *Bureau d'esprit;* le rédacteur du Mercure vomit les flots de sa bile sur le drame et sur l'auteur : celui-ci, fatigué de garder l'*incognito*, a appliqué au censeur, ce que les latins nommaient *alapa*.

Bebé a trouvé l'apostrophe un peu vive, et a demandé qui lui faisait cette injure. — Mon petit monsieur, c'est un dépôt que je vous confie pour le faire passer à tous les impudens tels que vous.

Cette plaisanterie a déconcerté l'académicien, qui ne parle plus qu'en présence des gens qu'il connaît.

LETTRE VINGT-UNIEME.

Tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de l'homme illustre (M. de Voltaire) que la France vient de perdre, ont vu avec peine, que le premier n°. *du Mercure-Laharpe*, où son nom ait été prononcé, contient une critique dure et amère de l'une de ses tragédies. A l'âge de soixante et dix ans, M. de Voltaire s'est permis de critiquer Corneille et Racine : cinquante ans de gloire, et ses chefs-d'œuvre semblaient lui en donner le droit. M. de Laharpe est plus jeune ; qu'il jouisse des agrémens de son âge, et que, pour juger M. de Voltaire, il attende qu'il ait approché

d'*Alzire* ou de *Mahomet*. Les amis de M. de Voltaire pleurent encore sa mort, et la douleur de sa perte ne leur permet pas de s'apercevoir si ses ouvrages ont des imperfections.

M. de Laharpe n'a pas sans doute les mêmes raisons de regrèter ce grand homme; il n'a pas été reçu avec la même bonté dans le château de Ferney; il n'y a point passé des années entières : M de Voltaire lui est indifférent, et il ne doit rien à sa mémoire; mais, du moins, personne n'est dispensé d'être juste, et M. de Laharpe ne l'a pas été. *Les défauts de Bajazet ont engagé M. Voltaire*, dit M. de Laharpe, *à traiter dans Zulime un sujet à peu près semblable : jamais tentative n'a été plus malheureuse.*

Cela n'est point exact : j'ai entendu dire que le *Gustave*, qu'un *jeune homme* a voulu substituer au *Gustave* de Piron, avait été plus mal reçu; que *Zulime*, que *Pharamond Timoléon* avaient eu moins de succès que *Zulime*. Il y a donc eu des tentatives plus *malheureuses*.

Il y a dans le rôle de Zulime, ajoute M. de Laharpe, *quelques traits de passion; mais, d'ailleurs, la pièce manque à la fois, par l'intrigue qui est froide et embrouillée*,

et par le style qui n'est pas celui de Voltaire.

Il y a plus que quelques traits de passion dans le rôle de *Zulime*. Ce rôle est toujours passionné sans jamais cesser d'être noble et tendre ; si dans l'emportement de la passion, *Zulime* se porte à des actions dont elle éprouve des remords, jamais il ne lui échappe un mot dont elle ait à rougir.

L'intrigue de Zulime est froide et embrouillée. Je prie M. de Laharpe de vouloir bien m'expliquer ce que c'est qu'une intrigue froide, et de me dire ensuite comment il peut se faire qu'il trouve l'intrigue de *Zulime* embrouillée, et que je la suive sans peine, moi qui suis bien loin d'avoir assez d'esprit pour juger de M. Voltaire.

Le style de Zulime n'est pas celui de Voltaire. J'avais cru retrouver dans *Zulime* le style de M. de Voltaire, mais je m'en rapporte à M. de Laharpe lui-même ; qu'il relise *Zulime*, et qu'il me dise si, dans le cas où il ne saurait pas que cette pièce fût de M. de Voltaire, il ne trouverait pas que, malgré les incorrections et les négligences que l'auteur y a laissées, le style de *Zulime* a plus de ressemblance avec le style d'*Alzire* ou d'*Adélaïde*,

qu'avec le stile de *Warwick*, par exemple, *quelle distance de Zulime à Roxane et au visir Acomat*! Je ne sais trop pourquoi M. de Laharpe voudrait que la princesse *Zulime* eût quelque ressemblance avec le visir *Acomat* M. de Voltaire a aussi comparé la tragédie de *Zulime* à celle de *Bajazet*. « Malheureusement » la pièce parut avoir quelque ressemblance » avec *Bajazet*; et, pour comble de malheur, » elle n'a point d'*Acomat*; mais cet *Acomat* » me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne » vois rien dans l'antiquité, ni chez les moder- » nes, qui soit de ce caractère, et la beauté » de la diction le relève encore. Pas un seul » vers dur ou faible; pas un mot qui ne soit » le mot propre; jamais de sublime hors d'œu- » vre, qui cesse alors d'être sublime; toutes les » convenances sont parfaitement observées; » enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admi- » rable, qu'il se trouve dans la seule tragédie » où l'on pourrait l'introduire, et qu'il serait » déplacé ailleurs. »

Voilà comme un grand cœur sait penser d'un grand homme.

Je désire bien sincèrement que les articles

de M. de Laharpe méritent quelque jour qu'on en dise autant de lui.

M. de Voltaire est dans la position la plus fâcheuse pour être jugé ; mort, il n'est plus à craindre, et il est trop près de nous pour qu'on ne le juge pas avec autant de sévérité que s'il vivait encore ; mais je n'ai garde de faire aucun reproche à M. de Laharpe ; je lui demande seulement pourquoi, lui qui parle de *Zulime*, parce que les comédiens ont joué *Bajazet*, ne parle pas de *Tancrède*, puisqu'ils ont aussi joué *Tancrède*. Il était plus naturel, ce me semble, de louer *Tancrède*, à propos de *Tancrède*, que de censurer *Zulime*, à propos de *Bajazet*; mais, je le répète, n'ayant jamais loué M. de Voltaire pendant sa vie, n'ayant jamais fait profession d'être son admirateur et son ami, M. de Laharpe ne lui devait aucun ménagement ; il s'est trompé par excès de délicatesse, de goût ; cela est très-pardonnable ; je lui souhaite seulement, s'il fait encore une tragédie, de trouver un cinquième acte qui approche du cinquième acte de *Zulime*.

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Cette injustice envers les grands hommes, quand on a cessé d'en espérer et d'en craindre; cette injustice, dont M. de Laharpe vient encore de donner un exemple, est de tous les pays. Pope, que sa Dunciade avait rendu si redoutable, l'a éprouvé : à peine eut-il fermé les yeux, que ses admirateurs remplirent l'Angleterre de critiques faites, uniquement, disaient-ils, par amour de la vérité, de la justice et du goût. Environ cinq semaines après la perte de ce grand homme, milord Chestersfield rencontra dans Peters-Street un jeune poète qu'il avait vu chez le défunt; il portait un manuscrit sous le bras: — Qu'avez-vous là, lui dis-je, — Milord, c'est une critique de quelques ouvrages de Pope. - Comment! je vous croyais de ses amis : ne vous ai-je pas vu lui baiser la main et l'appeler votre père? — Cela est vrai, milord : je le voyais beaucoup; je le louais encore davantage; mais il ne m'a rien laissé par son testament, et je

me paie de mon legs en vendant aux journaux des remarques critiques sur ses œuvres. — Vous passerez pour un ingrat. — Point du tout. Pope m'a rendu des services, à la vérité, et même il m'a loué; mais il a laissé entrevoir qu'il ne me croyait pas un grand poète. Ce sont là de ces injures qu'on ne pardonne pas, et qui dispensent de toute reconnaissance: d'ailleurs, milord, la vérité, la justice, doivent passer avant tout. Le poète me quitta, ajoute milord Chestersfied, et il y eut un paragraphe contre moi dans le premier journal qu'il imprima contre Pope.

Au reste, on ne croit qu'avec peine que M. de Laharpe soit l'auteur d'un article injurieux à la mémoire de Voltaire. Ce grand homme a été son bienfaiteur, son ami: que la première page où il parle de lui, peut-elle être une critique (*)!

Lorsque M. de Chabanon a fait une élégie touchante sur la mort de M. de Voltaire; lorsque M. de Marmontel a profité d'un article du Mercure pour y insérer un témoignage de sa reconnaissance et de son admiration

(*) Rien n'était plus vrai: M. de Laharpe s'est avoué l'auteur de l'article.

pour le maître qu'il a mérité d'avoir pour ami : M. de Laharpe, disciple comme eux de M. de Voltaire, aurait-il cru qu'une critique de *Zulime* fût tout le tribut qu'il devait à la mémoire de ce grand homme ?

LETTRE VINGT-TROISIEME.

M. DE LAHARPE reparaît encore dans la carrière dramatique, dont la mauvaise humeur du public l'avait écarté depuis si long-tems. Instruit par une dure expérience et des disgraces réitérées, il aurait dû exposer sur la scène, une pièce digne de sa grande réputation et du glorieux titre d'académicien, une pièce capable de faire oublier ses anciennes chutes, et qui du moins égalât son très-heureux début. C'est par des chefs-d'œuvres qu'un homme de génie étouffe les cris impuissans de ses adversaires ; mais M. de Laharpe ne sait pas répondre de cette manière à ses critiques : pour lui, une chute est le prélude d'une autre chute.

Il n'y a point d'ouvrages dramatiques où les bienséances, la raison, la vérité, la nature, soient aussi cruellement blessées que dans *les Barmecides* de M. de Laharpe : c'est d'un bout à l'autre une tragédie à rebours ; c'est un assemblage de sentimens, forcés : tous ses personnages font l'opposé de ce qu'ils devraient faire, disent l'opposé de ce qu'ils devraient dire. Sans consulter l'amour paternel, le plus fort des sentimens que la nature ait mis dans notre ame, un père devient chez lui l'ami du bourreau de son fils, une heure après l'assassinat de ce fils chéri? *Ommiade* est le plus pauvre et le plus commun de tous les rôles : c'est un mannequin d'amante tragique.

Le *calife* est un prince faible et presqu'imbécille.

Amorassan est un jeune étourdi toujours livré à des emportemens ridicules dans un visir. *Saëd*, *Semire*, sont des personnages inutiles, extravagans, qui conspirent sans savoir pourquoi, ni comment.

Barmecide est un vieux fou, entêté d'une fausse idée d'héroïsme.

Quant au stile, les vers de M. de Laharpe sont

d'un homme accoutumé à combiner et à ranger dans un certain ordre des mots et des syllabes ; mais, dans ses meilleurs morceaux, on ne trouve qu'une marche commune, des tours et des expressions très ordinaires ; rien de neuf ; rien qui annonce le poète : M. de Laharpe est toujours écolier dramatique ; il est resté au point d'où il était parti : que dis-je ? Il a perdu au lieu d'acquérir, et cette lueur de talent qu'il a fait paraître il y a vingt ans, s'est éteinte, presqu'au même instant qu'elle a brillé.

Vous ne trouverez dans cette pièce ni connaissance du cœur humain, ni connaissance du théâtre, ni vraisemblance, ni talent pour traiter les passions. Les plus faibles auteurs dramatiques, ceux que M. de Laharpe critique avec le plus d'âpreté, ont au moins l'art d'attendrir et même de faire pleurer dans les reconnaissances. Le sec Laharpe n'a pu parvenir, avec ses trois reconnaissances, à tirer une seule larme des yeux des spectateurs, et il est si adroit dans ses combinaisons, que le peu d'intérêt qu'il a fait naître de son sujet se porte sur un criminel.

Les épigrammes que cette tragédie a fait éclore sont en grand nombre.

Comme on avait sifflé avant la représentation, un plaisant écrivit ces quatre vers :

A. M. de Laharpe.

« Tu vas accroître le renom,
» Des grands auteurs bernés en France :
» Le sifflet attendait Pradon ;
» Pour toi, Laharpe, il te devance. »

Seul contre le public, M. de Laharpe soutient que sa pièce est excellente : si vous connaissez l'orgueil (*) de ce littérateur, vous n'en serez pas surpris. On dit à ce sujet :

« Si vous voulez faire bientôt
» Une fortune immense et pourtant légitime,
» Il vous faut acheter Laharpe ce qu'il vaut,
» Et le vendre ce qu'il s'estime. »

Il y a dans *les Barmecides*, trois ou quatre reconnaissances qui sont toutes manquées, sur quoi des plaisans ont dit que l'auteur n'avait

(*) La préface de *Mélanie* est un monument de la vanité la plus ridicule ; l'auteur s'y fait écrire par M. de Voltaire : l'*Europe attend Mélanie*. Vous savez ce que l'on doit penser de ce drame informe dont je vous ai rendu compte.

pas le talent de la reconnaissance ; on a retourné cette plaisanterie dans l'épigramme suivante :

« Sans raison et sans bienséance,
» Laharpe, dites-vous, flétrit son bienfaiteur :
» C'est une erreur ; nommez-nous un auteur
» Plus fécond en reconnaissance. »

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Comment on adoucit une chute.

La chute des *Barmecides* est incontestable. L'avant-dernière de ses onze représentations n'a produit que 800 livres ; la dernière a été plus modique : avec des succès pareils, les comédiens auraient à peu près 5 à 600 livres de rente, et les auteurs qui, comme M. de Laharpe, ne dînent pas, chaque jour, chez les autres, mourraient de faim. Les balcons, le parquet, l'amphithéâtre, les loges, tout a été vide pendant près d'un mois ; les amis de l'auteur se tenaient au parterre, où

ils avaient le champ libre, ce qui les a fait surnommer *les pères du désert.*

Il est donc incontestable que M. de Laharpe est tombé dans les règles ; mais un auteur ne se tient jamais pour battu.

» Si cette pièce n'a pas joui de tout le » succès qu'elle devait espérer, il faut l'at- » tribuer au désavantage de la saison et à un » concours de *circonstances défavorables*, » telles qu'on n'en a jamais rassemblées con- » tre aucun écrivain. J'ai été jugé et traité » comme nul autre ne l'aurait été.

Au désavantage de la saison. M. de Laharpe ne sachant à qui imputer la chute de la tragédie, en accuse la chaleur ; mais il faisait aussi chaud à la comédie italienne, et cependant tout Paris courait alors au *Jugement de Midas.* Si les amateurs craignaient l'excessive chaleur, pourquoi ne se rendaient-ils pas au théâtre Français, où l'on était assis à l'aise comme aux sermons de Cotin, plutôt que d'aller se faire étouffer aux Italiens ? que M. de Laharpe explique, s'il le veut, et s'il l'ose, cet empressement du public, malgré le *désavantage de la saison. Romeo, Orphanis, l'Amant Bourru*, ont été joués pendant l'été, et cependant le *désavantage de la sai-*

son n'a pas nui à leur brillant succès. Le soleil darderait-il des rayons plus violens, lorsqu'on joue *les Barmecides* ? En ce cas, il faut aussi l'accuser de jalousie. En vérité, M. de Laharpe, vous êtes un tragique fort comique : quand vous tombez en été, c'est la faute de la chaleur; en hiver, c'est la faute du froid. Trouvez donc une saison qui ne vous expose pas à des chutes humiliantes.

Quant aux circonstances, telles qu'on n'en a jamais rassemblées, etc. C'est une cause que l'orgueil humilié sait inventer, pour se consoler d'un affront ; il est vrai que M. de Laharpe a beaucoup d'ennemis, et il faut convenir qu'il fait tout ce qui dépend de lui pour en augmenter le nombre.

On a joué sur les boulevards *la Complainte des Barmecides*, parodie de la pièce de M. de Laharpe. C'est une critique très détaillée, très juste et très ingénieuse, de cette tragédie ; elle doit désespérer l'amour propre le plus aveugle et le plus insupportable; on y fait passer en revue les reconnaissances multipliées, les caractères vicieux de l'ouvrage ; on y relève les mauvais vers, les inepties, les pensées fausses de l'ouvrage, et l'on tire

à bout portant sur l'auteur, dont le moral même n'est point peint en beau.

Le tout se termine par l'enterrement du fils d'Aron, et par celui de la tragédie même, ainsi que de tous les instrumens qui ont servi à la pantomime-farce. Une harpe, y figure, et l'actrice qui la tient ne voulant pas souffrir cette insulte, brise elle-même l'instrument et le jète dans la fosse. — *Requiescat in pace.*

Cette plaisanterie est de M. Monvel, dont M. de Laharpe a censuré un peu trop amèrement l'*Amant Bourru.* Cependant M. de Laharpe fit tant, que sa pièce eut onze représentations; mais ces onze représentations n'ont produit que 14000 liv. de recette, chose inconnue dans les annales du théâtre; il ne faut pas s'en étonner, on ne voyait au parterre que des amis priés de s'y trouver, et qu'on nommait *les pères du désert*, comme nous l'avons remarqué plus haut.

COMPLAINTE
DES BARMECIDES

AIR : *Des pendus.*

Or, écoutez petits et grands,
Les tragiques événemens,
Qu'un philosophe journaliste
Qui suit, nos défauts à la piste,
Fit jouer hier aux Français,
En s'arrangeant pour le succès.

Tombe de-çà, tombe de-là,
Trois lampes éclairant cela
C'est ce qu'aux yeux offre la scène.
Vient un monsieur qui s'y promène,
Et qui dit à son confident :
« J'ai bien du chagrin, mon enfant. »

Il fait une exposition
Qui n'expose point l'action ;
Car Saëd, qui vient sur la brune,
Croit devoir en faire encore une :
Mais après un fort long recit,
C'est comme s'il n'avait rien dit.

Dans tout ce galimathias,
Saëd crie en levant les bras :
» Punissez la race abasside
» Vous êtes fils de Barmecide.»
Amorassan répond à ça :
« Est-il possible ?.... ah ! Dieux ! ha ! ha !

Saëd toujours fin et subtil :
« Attendez moi là, lui dit-il,
» Je m'en vais chercher la princesse,
» Quoique inutile dans la pièce ;
» Il ne faudra pas la prier
» Car elle attend sur l'escalier.

Aussitôt fait aussitôt dit ;
Elle arrive et fait un récit,
Qu'on n'entend pas plus que le reste.
Ce que l'on comprend par le geste,
C'est qu'ils font tous un grand serment,
Sur le tombeau du mort-vivant.

Au second acte arrive Aron,
Fier comme un paon, droit comme un jonc.
On lui dit mille choses dures,
De grands mots de grosses injures,
Qu'il souffre comme un hébété,
Quoiqu'il ait un sabre au côté.

Il nous parle d'un Amenor,
Son fils aîné, son cher trésor,

Qui reste comme un vrai Jocrisse,
Caché derrière le coulisse,
Et qui, tranquille jusqu'au bout,
Sert à la rime, et puis c'est tout.

Arrive enfin, comme Narbas,
Un bon vieillard criant tout bas :
« Me voilà, je suis Barmecide,
» On ne sait pas ce qui me guide...
» Mettons le spectateur au fait,
» Pour mieux detruire l'intérêt.

Amorassan vient, sans retard,
Savoir ce que veut le vieillard.
« Contre Aron, dit-il, on conspire,
» Je viens exprès pour vous le dire.
» Monsieur, ne me refusez pas,
» Depêchons-nous, car je suis las. »

Le grand Visir, un peu trop chaud,
Degaîne —— et rengaîne aussitôt ;
La nature, je ne sais comme,
Lui parle en faveur de cet homme.
Saëd survient : « Ah ! tout est su,
» Dit le Visir, je suis perdu. »

« Vous tenez ce vieux roquentin,
» Et vous épargnez le coquin ?
» Faitez-le pendre tout de suite ;
» Car, s'il vient à prendre la fuite,

» Il ira dire nos secrets :
» Au diable alors tous nos projets.

» — Saëd, vous raisonnez fort bien;
» Car, s'il meurt, il ne dira rien.
» Lui mort, je lui prendrai la lettre,
» Qu'au seul calife il veut remettre :
» Mais pour filer le denouement,
» Avec lui causez un moment. »

Comme il y va de bonne foi,
Barmecide lui dit : « C'est moi,
» Cher Saëd, je suis Barmecide.
» — Quoi, tu veux sauver l'Abasside
» Il faut, ami, que tu sois fou.
» Tu veux donc nous casser le cou.

« Tu viens de voir ton propre fils,
» Celui que j'ai tiré d'un puits,
» Il est le chef de l'entreprise.
» S'il fait sottise sur sottise,
» S'il a l'air d'avoir mauvais cœur,
» C'est bien la faute de l'auteur.

» Mon fils est Cinna... mais, *motus*,
» Je suis le cadet de Brutus ;
» Semire est l'informe copie
» De Pulchérie et d'Émilie :
» Il faut bien qu'au calife Aron,
» Auguste serve de patron.

Le quatrième acte en entier
Est l'ouvrage d'un écolier,
Et malgré trois reconnaissances,
Force portraits, maîntes sentences :
Arsacide, en dépit du nom,
Est frère de Timoléon.

Au cinq, on baisse le rideau :
On le relève de nouveau
Pour nous montrer dans les tenèbres,
Des tombeaux, des torches funèbres,
Et le calife hors de sens,
Qui pleure et croit aux revenans.

Comme il fallait qu'Amorassan
Tuât quelqu'un selon le plan,
Sur Amenor, prince inutile,
Il vient de décharger sa bile ;
Mais à peine il l'a-massacré,
Que le jeune homme est enterré.

Aron crie : « Ah !.. tuons quelqu'un
» Allez mettez-vous dix contre un ;
» Sur le tombeau perçons le traître
» Que j'aurais dû *plutôt connaître*,
Qui vient d'envoyer *ad patres*,
Un fils, l'objet de mes regrets.

Resté seul le calife en pleurs,
Dit des vers de toutes couleurs,

Et puis s'écrie : « Ainsi qu'Auguste ;
» Tout ce qu'on me fait est bien juste,
» J'ai tué quarante sujets,
» Et l'on veut me tuer après. »

Arrive enfin Amorassan,
Sémire et tout le bataclan ;
Le vieux Saëd qui pour ses peines,
A les deux bras chargés de chaînes,
Et Barmecide qui vient là,
Pour voir comment ça finira.

Le calife dit de gros mots,
Barmecide jure à huits clos ;
Il se nomme ; chacun s'étonne ;
Le calife pleure et pardonne,
Et la pièce finit enfin
Par une antithèse en quatrain.

LETTRE VINGT-CINQIEME.

Un auteur a dit : « La tombe sollicite » l'indulgence en inspirant la douleur, et » il y a un tems à donner au deuil du Gé- » nie avant de le juger. » L'auteur qui a écrit ces belles phrases, est M. de La-harpe.

Six semaines au plus après la mort de Voltaire, M. de Laharpe a cité ce grand homme à son tribunal, pour le juger, et au lieu de voir en lui l'auteur de *Mérope*, *Alzire*, *Mahomet*, etc., il a affecté de ne montrer que l'auteur de *Zulime*.

Hélas! il borne à bien peu de jours le *deuil* qu'il doit au *Génie* : *la douleur* que *la tombe lui inspire* est bientôt dissipée.

La cendre de J. J. Rousseau fume encore, et déjà M. de Laharpe vient la troubler par une critique aussi amère qu'injuste.

Non content de censurer ses ouvrages, qui ne sont point de la compétence du Mercure, il juge sa personne, il descend dans sa conscience, et soutient qu'il ne croyait pas un mot de tout ce qu'il disait; cependant Rousseau proteste que tous ses ouvrages sont conséquens entre eux, parce que, contre la coutume des philosophes, il n'a jamais dit que ce qu'il pensait. Il se repose sur la nature même de son style, qui fera dire à la postérité qu'on ne s'exprime pas ainsi quand la persuasion n'est pas dans le cœur.

M. de Laharpe prétend que J. J. Rousseau a passé *vingt ans* dans *la misère* et l'*obscurité*. Hélas! il l'a long-tems regrétée, cette chère

et douce obscurité ; mais de quel droit un petit rimeur donne-t-il à la médiocrité sublime et volontaire dans laquelle ce grand homme a vécu, le nom odieux de *misère* ? Comment ose-t-il affirmer que cette *misère* a influé sur ses opinions, lorsqu'elle n'a jamais influé ni sur ses écrits, ni sur sa conduite. A-t-il jamais rencontré cet homme célèbre sur ses pas ? écrivait-il pour imprimer, et faisait-il avec ses imprimeurs des marchés que l'honnêteté le forçait de résilier ? adressait-il des louanges par intérêt ? blâmait-il pour de l'argent ? empruntait-il à des gens riches, et leur proposait-il des dédicaces en paiement. C'est par ces moyens que l'on prouve sa misère et qu'on la justifie.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

LA chute des *Barmecides* a donné beau jeu aux amis du goût, qui sont les ennemis de M. de Laharpe.

Cet hypercritique, qui n'emploie dans ses petits jugemens que des expressions insolentes ; qui ne fait que des citations infidèles, et

enfin, qui se permet tout pour humilier ses confrères, ou dénigrer les ouvrages dont il est jaloux, n'a pu lire, sans perdre la tête, l'extrait judicieux et motivé que le *journal de Paris* a donné de sa nouvelle tragédie : il a écrit aux rédacteurs, avec sa modération ordinaire, la lettre suivante :

« Je voudrais bien savoir, messieurs, le » nom de celui d'entre vous qui a eu l'audace » de parler, avec si peu de respect, d'une » pièce que le public *a applaudie avec* » *transport*, COMME IL LE DEVAIT ; je lui » dirai, en face, qu'il est un calomniateur » et un infâme, »

Signé LAHARPE.

Les rédacteurs ont répondu par le billet suivant :

« Il est étonnant que M. de Laharpe, qui » juge tout le monde, ne veuille pas être jugé » à son tour ; il est encore plus étonnant qu'il » ait lu, seul, avec chagrin, un article qui a » amusé tout le monde. »

M. de Laharpe a riposté sur-le-champ :

« Serait-il vrai que M. *** serait l'auteur de » l'infâme diatribe que vous avez publiée con- » tre ma tragédie ? Il sied bien à un pareil

» écrivailleur de juger un homme COMME MOI ;
» mais je l'en punirai. Je sais que M. Cadet,
» apothicaire, est encore un des rédacteurs de
» cette feuille : j'ignore ce que l'art des Cor-
» neille, des Racine, des Voltaire, des... (*),
» peut avoir à démêler avec la chimie de cet
» apothicaire ; quant à M. Dussieux, son nom
» n'est connu qu'au *carcan*. »

Muni de cette pièce, M. Dussieux, homme bien né, et généralement estimé, a porté ses plaintes au lieutenant criminel, et a obtenu de M. de Laharpe une réparation authentique. L'auteur sifflé a déclaré, *par écrit*, qu'il s'était trompé en écrivant *carcan*, au lieu de *caveau*.

Là s'est terminée cette petite querelle. Les épigrammes vont toujours leur train.

« Eh ! pourquoi, mes amis, tant de bruyans éclats ;
» Avec raison le Bebé littéraire,
» S'énorgueillit de ce bruit éphémère :
» On écrase un insecte, et l'on n'en parle pas. »

Enigme.

« J'ai, sous un même nom, trois attributs divers ;
» Je suis un instrument, un poète, une rue ;

(*) Il a voulu ajouter, des Laharpe.

» Rue étroite, je suis des pédans parcourue :
» Instrument, par mes sons, je charme l'univers :
» Rimeur, je l'endors par mes vers. »

Jeu de mots.

« J'ai toujours fait assez de cas
« D'une savante symphonie,
» Dont résultait une harmonie
» Sans efforts et sans embarras.
» De ces instrumens hauts et bas,
» Quand chacun fait bien sa partie,
» L'ensemble ne me déplaît pas ;
» Mais, ma foi, *Laharpe* m'ennuie.
» Chacun a son goût ici bas ;
» J'aime Gluck et son beau génie ;
» Et la céleste mélodie
» Qu'on entend à ses opéras :
» La période et son fatras,
» Pour mon oreille ont peu d'appas,
» Et sur-tout *Laharpe* m'ennuie. »

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

On avait prévu, dès l'année dernière, que M. de Laharpe aurait cette année le prix de poésie ; on savait même que, dès lors, il l'aurait remporté, si M. Gresset, étranger à toute

intrigue, à toute cabale, n'avait contrarié M. le secrétaire de l'académie, qui croit aussi pouvoir juger le mérite des vers.

En effet, dans la séance où il était question de prononcer définitivement entre deux pièces qui avaient balancé les suffrages, M. Gresset, aussi impartial qu'éclairé, reprocha à M. Lerond d'Alembert, de lire très mal de très beaux vers. Ces vers n'étaient malheureusement pas les vers du pupille de la secte encyclopédique, et c'est pour cette raison que le philosophe cherchait à affaiblir, par le débit, l'impression qu'ils pourraient faire, aux dépens de ceux de son protégé.

Aussitôt M. d'Alembert, craignant que l'observation d'un homme aussi grave que M. Gresset, ne produisît un effet contraire à ses vues, prit une tournure plus adroite, et proposa de remettre les prix à l'année suivante, sous prétexte qu'aucun des concurrens n'avait fourni un chef-d'œuvre assez parfait, et préféra ainsi de différer, pour mieux l'assurer, le triomphe de M. de Laharpe. Il présumait assez de ses propres forces pour se flatter d'asservir a son opinion l'aréopage littéraire, aussitôt que M. Gresset se serait retiré à Amiens pour n'en plus revenir.

Ce qu'avait prévu M. d'Alembert, et avec lui les gens au fait des intrigues de l'académie, est arrivé. M. de Laharpe a remporté le prix de poésie ; mais ce qu'on ignorait, c'est que ce candidat aurait également le prix de prose, et que les juges du concours ne trouvant d'émule digne à lui opposer, que lui-même, lui accorderaient encore le premier accessit en poésie. Le secrétaire de l'académie, en annonçant dans l'assemblée publique ce double triomphe, a observé que c'était, pour la quatrième fois, qu'il était couronné dans chacun des deux genres ; et, pour la seconde, qu'il l'était pour les deux à la fois, dans la même séance, chose sans exemple, tant de victoires seraient sans doute bien glorieuses, si elles étaient dues au seul mérite, et si le public avait confirmé, par ses suffrages, ceux de l'académie. On ne sait pourquoi les arrêts de cette compagnie sont presque toujours réformés au tribunal suprême, qui juge les justices, ou plutôt, sans parler des manœuvres sourdes qui déterminent presque toujours l'académie, on pourrait en assigner plusieurs causes tirées de l'institution même.

LETTRE VINGT-HUITIEME.

MONSIEUR de Voltaire a dit quelque part :

« Il faut qu'on soit puni par où l'on a péché. »

C'est ce qui lui arrive aujourd'hui : on l'a accusé d'aimer l'encens pendant sa vie ; les parfums académiques sont une cruelle expiation de cette faiblesse.

L'ouvrage couronné porte le titre de *Dithyrambe*. Suivant la définition de ce genre de poème, il est caractérisé par *l'enthousiasme*, *le désordre* et *l'inégalité des mesures*.

Un bouclier était une lame de métal, polie, bien ciselée, suspendue par des courroies : que dirait-on d'un homme qui prendrait une marmite, qui y attacherait des courroies, la suspendrait dans son cabinet, et écrirait au-dessous : *Bouclier?*

C'est ce qu'a fait le *Dithyrambier* moderne. La régularité la plus froide, la plus glaciale, tue toutes les strophes, et rend ses variations

bien illusoires : jamais il n'y a eu d'uniformité plus accablante ; à ce symptôme seul on reconnaîtrait M. de Laharpe, quand bien même son secret aurait été mieux gardé; mais il y a plus dans son œuvre ; sa froideur n'exclut que l'*enthousiasme* du talent et le désordre de la poésie. Quant à la chaleur factice des ames desséchées, à la confusion des idées et des termes, son poème en est rempli, avec une telle abondance, qu'on pourrait y soupçonner de l'affectation.

Mais, c'est en riant, que nous devons examiner cette bizarre production.

Du Tibre et des bords de la Grèce,
Qui se partageant sa faveur,
Vers nous, *cette fière Déesse*
Tourna son vol *consolateur.*
France ! une *muse si hautaine*
Vint chez les nymphes de la Seine,
Pour entendre un de ses soutiens,
Et dans leur demeure à accueillie,
Couvrir leur urne énorgueillie,
D'un *laurier* qui *manquait aux tiens.*

Les *bords de la Grèce*, les bords d'un pays qui partagent la faveur de Calliope avec un fleuve ! une *fière déesse !* un *vol consolateur !*

une *muse si hautaine*, qui vient pour entendre *un de ses soutiens chez les nymphes de la Seine, et le laurier qui manquait aux tiens.* Tout cela est sans contredit supérieurement *Dithyrambique.*

Le dirai-je ; et, si j'ose le dire, voudra-t-on bien me croire, M. de Laharpe me paraît né pour le *Dithyrambe.* Il est d'une telle audace en poésie ; son vol est si hardi, si élevé, si rapide, qu'il s'élève toujours fort au-dessus de l'ode ; ainsi il ne dit pas comme tant d'autres :

Les ombres célèbres s'ébranlent, etc.

Il s'écrie :

Les ombres célèbres ONT PARU s'ébranler, et cela est bien plus dithyrambique ; par la même raison, il dit encore : *L'un* SEMBLE *aimer sa douleur ; l'image du péril* SEMBLE offerte aux yeux *de l'autre.*

Il ne dira pas :

Une muse entendit, etc.

Mais il dira : *Une muse vint pour entendre ; sa vieillesse attendrie, renaît pour respirer.* Voilà la rapide *Dithyrambique.*

Muse, qui m'as *conduit*, où suis-je *transporté* ! Ce beau vers, ce vers d'enthousiasme, deviendra fameux. Le *Dithyrambier*, tout échauffé qu'il est, ne perd jamais ni la tête ni

la carte : quoiqu'il soit *transporté*, il sait très bien qui l'a *conduit*, et il en devait rendre compte à ses lecteurs.

Jusqu'où de ses travaux ne s'étend pas la trace.

Il y a autant de noblesse que d'harmonie dans *jusqu'où*, et on doit répéter :

En vérité, *jusqu'où* me paraît admirable. Comment, avec une telle fougue, une telle impétuosité, M. de Laharpe a-t-il pu être appelé par de mauvais plaisans un *Dithyrambique didactique ?*

Reprenons un ton plus sérieux. Malgré ces défauts, le poème a été couronné ; ainsi, violant les statuts, M. de Laharpe a concouru pour un prix auquel il n'avait pas le droit de prétendre ! M. de Laharpe s'est jugé lui-même ? M. de Laharpe couronne M. de Laharpe !

C'est ainsi qu'il se console de la chute de ses pièces et des sifflets.

Discite justitiam.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Je n'ai pas imité Sophocle, disait Racine *parce qu'il est inimitable.* M. de Laharpe, qui n'a pas fait *Iphigénie*, ni *Phèdre*, *ni Athalie*, mais qui a fait *Timoléon*, *Gustave* et *Pharamond*, M. de Laharpe, dis-je, s'est flatté d'atteindre au génie de ce même Sophocle, que Racine trouvait inimitable.

Le bon goût ne gagnera rien à ces traductions des anciens, qui semblent se multiplier depuis quelques années : traductions infidèles qui ne respirent pas le goût antique. Nos traducteurs ont leur esprit dans leur tête, et le génie de nos anciens était dans leur cœur.

On aura beau combiner des mots et des phrases; les combinaisons les plus heureuses ne sauraient suppléer à la chaleur de l'ame et à cette vérité de sentimens qu'on ne rendra jamais, si on ne les trouve en soi. Ainsi M. de Laharpe, en traduisant le *Philoctète* de Sophocle, n'a point eu le bonheur de trouver cette chaleur de poésie et de sentimens dont il a oublié de vivifier ses propres écrits.

C'est par la comparaison que je dois fortifier ce que j'avance ici.

Une des plus belles scènes de Sophocle, et celle dont M. de Laharpe s'applaudit le plus dans sa préface, est l'arrivée de *Philoctète*. A la vue de *Pyrrhus* et des soldats grecs, il s'écrie (*) :

« Hélas ! étrangers, qui êtes-vous ? Quel » malheur vous a conduits dans cette île inha- » bitée, où nul vaisseau n'ose aborder ? Quelle » est votre patrie ? De quelle nation êtes- » vous ? Je reconnais l'habit grec, cet habit » qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde » d'entendre votre voix, et de retrouver sur » vos lèvres une langue que je ne parle plus. » Soyez moins effrayés de la figure d'un in- » connu, que touchés de pitié à la vue d'un » malheureux qui se voit sans ressource, » abandonné des dieux et des hommes. Par- » lez : daignez du moins me répondre et m'en- » tendre. »

Voilà l'expression fidèle de la nature ; voyons comment M. de Laharpe a rimé cette traduction :

(*) Traduction du P. Brumoi.

« Hélas ! au nom des Dieux ! *qui que vous puissiez être ;*
» Etrangers, que *les vents* dans cette île ont *portés*,
» *D'où venez-vous chercher* ces bords inhabités ?
» Et quel est votre nom ? quelle est votre patrie ?
« Vous m'offrez de la mienne une image chérie.
» Oui ! c'est l'habit des Grecs, *qu'avec transport je vois ;*
» Répondez, que je puisse entendre votre voix ;
» Reconnaître des Grecs l'accent et le langage. »

Ce dernier vers rend-il ce sentiment de *Philoctète* : « O ! qu'il me tarde d'entendre votre » voix, et de retrouver sur vos lèvres une » langue que je ne parle plus. »

Oui, c'est un barbare, celui qui ôte l'ame et lacha leur à tout ce qu'il touche, et qu'il croit être poète. Le barbare est ici, M. de Laharpe : *tout ce qu'il a touché se convertit en plomb.*

Le récit que *Philoctète* fait à *Pyrrhus* de son infortune et de la perfidie des *Atrides*, est de la plus grande beauté dans Sophocle. On est ému, indigné, attendri ; on partage tous les sentimens du héros. Écoutez M. de Laharpe :

« O mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos,
« Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,

» Inutile héritier des traits du grand Alcide ;
» Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride
» *Excités par Ulisse à cette lâcheté*,
» Et seul, et sans secours, en cette île on jeté.
» Quel reveil, quel moment de surprise et d'alarmes!
» Que d'imprécations ! que de cris et de larmes !
» Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux,
» Que, loin de moi, les vents emportaient sur les eaux ?
» Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
» Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide,
» Jetant de tous côtés des regards de douleur,
» Je ne vis qu'un désert, hélas! et le malheur. »

Ce dernier sentiment est bien touchant par lui-même, mais il est affaibli par le mot emphatique, *le malheur*.

Vous sentirez mieux la faiblesse des vers de M. de Laharpe, en voyant de quelle manière M. de Châteaubrun a lutté contre Sophocle, en ajoutant de nouvelles beautés aux siennes :

« O nuit épouvantable ! ô funeste réveil !
» Peignez-vous mes fureurs et ma douleur profonde ?

» Quand je vis son vaisseau fendre le sein de l'onde ;
» Des monstres à mes cris vinrent de toutes parts ;
» L'horreur de ces déserts s'offrit à mes regards.
» Traînant avec douleur ma fatale blessure,
» La terre pour mon lit, mes pleurs pour nourriture,
» Sans espoir de secours parmi tant de tourmens,
» Je fatigai les mers de mes mugissemens.
» . . . . . .
» Loin des hommes cruels, injustes et sans foi,
» Quelquefois mon désert eut des attraits pour moi ;
» Je sus apprivoiser jusqu'aux monstres avides. »

Ce n'est pas un barbare que ce Châteaubrun, dit M. de Laharpe dans sa préface. L'éloge est brillant.

C'est sans doute un mérite que d'écrire correctement ; ce mérite ne peut être refusé à M. de Laharpe : quelquefois même il joint l'élégance à la pureté de la diction ; mais, dans cette pièce comme dans toutes celles du même auteur, on désire la chaleur du génie, le feu de l'imagination ; on peut dire de ses vers : *Magis extra vitia quam cum virtutibus.*

M. de Laharpe dit dans sa préface, que la lecture de plusieurs morceaux de cette

pièce, a été couverte d'applaudissemens à l'académie française. Ce n'est pas étonnant; on ne siffle point les académiciens... à l'académie.

LETTRE TRENTIEME.

ENFIN, monsieur, le jour des douces vengeances est arrivé; depuis quinze à vingt ans, poursuivi avec acharnement par les effets d'un parterre injuste, M. de Laharpe vient, à l'aide d'un innocent artifice, de surprendre les applaudissemens publics. Son nom, qui semblait devenir l'emblême du ridicule, nuisait au succès des chefs-d'œuvres que sa muse féconde offrait en vain tous les ans à l'admiration publique; il a dérobé aux regards jaloux la main qui leur prodiguait tant de bienfaits, et bientôt l'on a entendu *sortir d'un long silence*, la joie, l'admiration, l'enthousiasme:

« Ne formant qu'un seul cri de tous les cœurs (*). »

(*) Vers des *Muses rivales*.

Grande et sublime leçon, s'écrie M. de Laharpe, dans la préface qu'il fait imprimer à la tête de ses *Muses rivales*. Grande et sublime leçon qui apprend aux vils mortels à ne pas *s'écarter des sentiers de la justice, et à porter aux Dieux le respect qui leur est dû.*

Discite justitiam moniti et non temnere divos (*).

Le premier trait de génie qui doit immortaliser l'auteur de cet ouvrage, c'est la création d'un nouveau genre dont il vient d'enrichir le théâtre, *les Muses rivales, en un acte*. Demandez à M. de Laharpe, un acte de quoi ? de comédie ? Non, puisqu'il n'y a dans la pièce aucune situation comique, aucune intrigue, aucun plan ; de tragédie ? de drame ? d'opéra ? de, etc. Non, non, non, rien de tout cela : il n'y a que M. de Laharpe qui le sache, et c'est là le secret du génie;

(*) C'est l'épigraphe qu'a adoptée M. de Laharpe, en faisant imprimer ses *Muses rivales*. A-t-on jamais fait éclater une vanité aussi révoltante, ou plutôt aussi ridicule ?

c'est une pièce hermaphrodite, qui n'est ni comédie, ni tragédie, ni drame, ni opéra.

Le second trait de génie qui frappe mes regards surpris, c'est la simplicité du plan. Racine disait que sa pièce était faite, quand il en avait conçu le plan : M. de Laharpe est plus heureux ; sa pièce est faite, quand il en a trouvé le titre, qui seul renferme tout le plan de l'ouvrage.

Toutes les Muses arrivent successivement sur la scène, et se disputent l'honneur de présenter Voltaire à Apollon : voilà un plan très simple, et qui se trouve tout entier dans le titre de la pièce.

Quelle vigueur de génie n'était pas nécessaire pour imaginer une intrigue aussi adroitement filée, pour faire dire à toutes ces commères : *Non, ce ne sera pas toi qui le présenteras, ce sera moi !*

Le style est aussi simple que le plan.

ERATO.

« Mais celle dont sur-tout il fut le favori,
» Doit sur-tout être sa *conductrice*.

URANIE.

« Y prétendriez-vous ?

ERATO.

» Mais je crois le pouvoir ;
« Et j'ai bien quelques droits que je ferai valoir. »

M. de Laharpe aime singulièrement les *mais* pour commencer ses phrases ; Thalie dit avec autant de finesse que d'élégance :

« Mais je ris volontiers, et c'est assez mon goût. »

Ailleurs, Clio dit à Momus :

» Soyez le bien venu.

MOMUS.

« Mais je le suis par-tout, et dans l'Olympe même. »

Il y a dans tous ces mais une grâce bien aimable ; l'auteur a donné à cette conjonction une nouvelle acception qui ne permet plus de lui disputer le génie de l'invention.

On dit que M. de Laharpe se vante d'avoir été reconnu à son style ; je le crois bien : qui n'aurait pas reconnu M. de Laharpe aux quatre vers suivans ?

« Je m'approche et *lui* dis : Que pour *le* couronner,
» Apollon *le* mande au Parnasse.

» De ses bontés je *lui* rends grâce ;
(Me répond-il)
» Vers *lui*, vous pouvez retourner. »

Ce petit quatrain est précédé de son annonce :

« Très fidellement je vais vous rapporter,
» Et mon message, et sa réponse.

Quelle pompe d'expression ! quelle richesse de poésie dans ce joli morceau !

Plaisanterie à part : trente vers bien faits, cinquante passables, deux cents au-dessous du médiocre, cent détestables ; voilà ce que vous trouverez dans cette pièce frivole, sans plan et sans intrigue.

LETTRE TRENTE-UNIEME.

« Le théâtre fertile en censeurs pointilleux,
» Chez nous, pour se produire, est un champ périlleux ;
» Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes,
» Il trouve à le siffler, des bouches toujours prêtes. »

Qui fit jamais une plus cruelle expérience de cette vérité, que M. de Laharpe ? Par quelle

fatalité n'a-t-il jamais pu surpasser ni même égaler son premier coup d'essai dans l'art dramatique ? Les tragédies infortunées qui ont suivi le trop heureux *Warwick*, ne sont-elles pas autant de titres authentiques de la médiocrité de leur auteur ? le public ne lui a-t-il pas signifié formellement qu'il n'avait aucun talent pour le théâtre ? Pourquoi se révolter contre cet arrêt solemnel de la nation ?

Si M. de Laharpe se fût un peu respecté lui-même, on ne l'eût pas vu, endurci aux affronts, traîner sa muse tragique, d'ignominie en ignominie, suer, se tourmenter, se consumer de veilles pour avoir le plaisir de se faire siffler.

C'est cette ignorance de lui-même, qui est la source des humiliations de M. de Laharpe ; né pour être bon littérateur, il a voulu être orateur et poète tragique ; on lui a prouvé qu'il n'était ni l'un ni l'autre : *Inde iræ et lacrymæ.*

Est-ce le courage, est-ce l'opiniâtreté qui le ramène encore sur une arène ingrate, où il a expié une faible victoire par tant de défaites éclatantes ? La froideur qui règne dans sa *Jeanne de Naples*, me semble confirmer la sentence irrévocable qui, depuis long-tems,

interdit à M. de Laharpe les faveurs de Melpomène : sujet, intrigue, caractère, situation, tout est faible et défectueux dans cette nouvelle production.

La vérité historique y est audacieusement violée ; l'auteur y fait mourir à dix-huit ans, veuve de son premier époux, une femme qui est morte à plus de cinquante ans, après avoir épousé quatre maris.

Le meurtre de son premier époux et sa conduite atroce rendaient le caractère de *Jeanne* incapable d'intéresser au théâtre : c'est un sujet mal choisi.

Le prince de *Tarente* est un traître, un hypocrite, un vil scélérat, dont l'ambition est froide, la conduite basse et ignoble, qui n'a pas assez de hardiesse et de profondeur dans ses desseins, ni de succès assez brillans pour faire excuser ses crimes.

Le vertueux *Montescale* serait le meilleur rôle de la pièce, s'il était moins inutile à l'action ; mais il ne fait rien autre chose que porter deux mauvaises nouvelles, subir un interrogatoire, et protester contre l'injustice des états.

L'intrigue est nulle ; la vengeance du roi

de Hongrie, qui devrait former le nœud principal, est assurée dès la première scène.

L'auteur avait prudemment gardé l'anonyme ; mais au milieu de la pièce, un habitué du parterre, s'écria : « Ah ! parbleu, » cette tragédie est de M. de Laharpe ; je re- » connois un vers de *Pharamond*. »

Cette saillie a fait beaucoup rire, et siffler davantage.

P. S. Je dois vous instruire que *Pharamond* est une mauvaise pièce de M. de Laharpe, tombée il y a quelques années : c'est le plus mauvais de ses ouvrages ; qu'il ne mérite pas l'honneur d'une telle réflexion.

Nota. Quoique *Jeanne de Naples* ait été fort mal reçue à sa première représentation, l'auteur, après avoir fait quelques coupures à la pièce, en a hasardé une seconde représentation qui n'a pas trouvé de spectateurs très malévoles.

« C'est bon, dit Marmontel, je vais redon- » ner *Cléopâtre*. »

P. S. Soit défaut de place, soit zèle pour M. de Laharpe : le comte de Lauraguais s'étant tapi, le jour de la première représentation

de *Jeanne de Naples*, dans la loge du souffleur, où celui-ci tient à peine, et où il fait un tapage diabolique par les *bravo* et les *bravissime* qu'il répétait sans cesse, M. de Louvois dit que la situation la plus neuve de la tragédie, celle qui l'avait étonné et frappé le plus, était la situation de ce seigneur; il a, de plus, prétendu que la différence entre cette *Jeanne* et celle de M. de Voltaire, était que la première était ratée, tandis que l'autre était bien * *.

LETTRE TRENT-DEUXIEME.

On raconte qu'un jeune rimeur, ayant porté à Crébillon, une tragédie de *Coriolan* pour l'examiner, l'auteur de *Rhadamiste*, lui dit: *Pensez-vous que si nous avions cru, mes prédécesseurs et moi, qu'il fût possible de traiter ce sujet, nous vous l'aurions laissé.* Cette espèce d'arrêt, justifié par les malheureuses tentatives de plusieurs poètes, n'a point intimidé M. de Laharpe, qui, plein d'une nou-

...e confiance en ses forces tragiques, se relève de dessous *les Brames*, et appuyé sur *Coriolan*, ose reparaître à la cour de Melpomène; mais sa nouvelle tragédie ne l'a point réconcilié avec cette Muse: ils sont plus brouillés que jamais.

Les deux premiers actes se passent à Rome, et les trois derniers dans le camp des Volsques; ainsi, point d'unité de lieu. *Coriolan* banni, quitte Rome; première action: arrivé au camp des Volsques, il ne s'occupe que des moyens d'assouvir sa vengeance, et presse le siége de Rome; seconde action: ainsi cette tragédie comprend deux tragédies. On peut, quand on veut, commencer au troisième acte, sans qu'on s'aperçoive de la suppression des deux premiers; on peut, de même, finir la pièce avec le second acte, sans que l'on demande les trois derniers. Il est assez singulier que M. de Laharpe ait pris dans Shakespear ce que ce poète a de défectueux; c'est avoir trop de goût.

L'histoire donne à *Coriolan* une femme et deux enfans; M. de Laharpe, pour ne pas les avoir sur les bras, les a fait mourir, il y a long-tems, par la vertu de sa baguette dramatique.

La mère lui donne assez d'occupation ; cette mère fait la vaine, la glorieuse ; c'est M. de Laharpe en femme : point de ces détails naïfs, point de ces épanchemens maternels, encore moins de cette éloquence qui va au cœur, et que le cœur seul inspire.

Le dénouement n'a pas réussi ; la mort de *Coriolan* a révolté, parce que sa piété filiale commençait à intéresser le spectateur.

Cette pièce a joui de quelques succès, parce qu'on l'a donnée pour les pauvres.

« Pour les pauvres, la comédie
» Donne une pauvre tragédie,
» C'est bien le cas, en vérité,
» De l'applaudir par charité. »

L'auteur a été demandé ; il a paru avec ce front modeste, cette contenance humble et timide qui, comme tout le monde sait, donne un nouveau lustre à ses talens : j'ai cru voir Virgile paraître à l'amphithéâtre de Rome, lorsqu'Auguste et tout le peuple romain se levèrent pour l'applaudir. M. de Laharpe, après avoir humé à plaisir un encens d'autant plus doux pour lui, qu'il ne l'avait pas respiré depuis *Warwick*, a salué le peuple avec dignité,

puis a fait deux pas en arrière, a salué de nouveau, et enfin a disparu, étouffé de *bravo*.

Larive a partagé les mêmes honneurs, et il les méritait ; car sans son jeu noble et son organe superbe, *Coriolan* eût été enterré dans le caveau de *Jeanne de Naples*.

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

MONSIEUR le comte de Haga ayant daigné honorer l'académie de sa présence, M. de Laharpe a cru devoir lui faire subir tout un chant en l'honneur des femmes. Quoique l'auditoire fut composé en grande partie de femmes, on n'a point applaudi. Parmi plusieurs gaucheries qu'on reprocha à l'auteur, il a fait des vœux pour la destruction de l'empire des Turcs, dans ce moment où la France cherche à les soutenir ; et devant qui ? En présence de M. le marquis de Choiseuil-Gouffier, ambassadeur auprès de la cour ottomane. Pour seconde gaucherie, il a fait un éloge très ampoulé de l'impératrice de Russie aux dépens des autres puissances du Nord ; et devant qui,

en présense du roi de ces contrées ; enfin, il a terminé ses éloges par celui de Mme. de Genlis, dont il revoit les ouvrages.

Après la séance, M. le comte de Haga lui demanda s'il n'avait pas autrefois composé un *Gustave*. Il a eu la bonté d'ajouter qu'il avait fait toutes sortes de recherches pour le trouver ; mais qu'elles avaient été inutiles. L'auteur, embarrassé, a répondu qu'à la vérité, il avait fait un *Gustave* ; mais que des circonstances n'ayant pas permis qu'il obtînt tout le succès qu'on devait en attendre, il l'avait gardé dans son porte-feuille ; qu'au reste, il comptait le faire jouer de nouveau et imprimer.

Nous avons été effrayés de voir M. de Laharpe paraître ce jour là avec un visage couvert de pustules qui le rendaient hideux, dégoûtant même. On régarda généralement le chapelet fatal qui couronnait son front comme un présent de Mlle. Cléophile, et l'on fit passer à son martyr l'impromptu suivant:

D'abord Dieu créa la santé,
Sans laquelle ici bas aucun bien n'est goûté ;
Ensuite vint la patience,
Vertu si nécessaire autant que l'équité ;

Et puis en digérant il fit la bienfaisance :
On est toujours humain, quand on est bien lesté ;
Le quatrième jour vit naître la gaîté.
C'est de puis ce tems qu'on danse.
Au milieu du cinquième il formait la beauté ;
Le lendemain au soir il fit la tempérance ;
Pour septième chef-d'œuvre, enfin la volupté.
Mais la vérole ptit naissance,
Et tout l'ouvrage fut gâté.

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

J'ai rendu un compte fidèle des ouvrages que M. de Laharpe a publiés depuis une vingtaine d'années. Je crois en avoir oublié deux ou trois (*) ; le public en a oublié bien davantage. Ce n'est pas la faute de l'auteur ; il n'a jamais cessé de parler de ses succès, de ses talens, avec une emphase qui fait rire ceux qui le connaissent, et étonne ceux qui ne le connaissent pas :

Populus sibilat ; at mihi plaudo.

(*) Je n'ai point parlé de *Barnevel*, drame de l'anglais. Une femme d'esprit disait, après l'avoir lu : « Je viens de la Grève, et je ne suis pas émue. »

En parlant de *Warwick*, il a écrit dans le Mercure : « Que le quatrième acte était un » des plus beaux de la scène française. »

Il a souffert qu'un de ses amis (si ce n'est pas lui-même), en rendant compte de *l'Eloge de Fénélon*, dans le journal dont la rédaction lui était confiée, se permît cette phrase ridicule :

« Tous les genres d'éloquence se trouvent » dans cet ouvrage : voilà le style des grands » maîtres. «

A l'en croire, toutes ses *tragédies ont fait verser des larmes* (*), *ont eu le succès le plus complet.* Il n'en excepte pas même celles qui n'ont pu avoir qu'une demi-représentation, comme *Gustave*, etc.

Lorsque le public a fait justice d'un de ses ouvrages dramatiques, il annonce : « Que des » motifs impérieux, des considérations po- » litiques (**), l'ont engagé à retirer sa pièce. »

(*) « *On a pleuré pendant trois actes*, dit-il, en » rendant compte de *Philoctète*, qui n'a que trois » actes. »

(**) C'est ainsi qu'il retira *Menzikoff*, parce que, disait-il, l'ambassadeur de Russie l'avait exigé.

Afin de faire taire ses critiques, il imprime ces vers, qu'il dit lui avoir adressés :

« Laharpe, c'est à toi de remplacer Voltaire :
» Il l'a dit en mourant. L'Hercule littéraire
» T'a choisi pour son successeur.
» . . . . . .
» Tu possèdes les traits d'Alcide. »

« J'ai été obligé de paraître sur le théâtre, » dit-il, après la représentation de *Coriolan*, » ce que je n'avais jamais voulu faire depuis » *Warwick* (pas même après la représenta- » tion de *Pharamond*) ; mais les comédiens » m'ont représenté que ce jour-là le public » *était trop en force* pour qu'on lui refusât » rien (*risum teneatis*) ; qu'on me demandait » depuis une demi-heure, et qu'on ne laisse- » rait pas commencer la petite pièce : j'ai cédé » à leurs instances. »

Qui ne croirait qu'il s'agit ici d'une pièce supérieure au *Cid*, à *Phèdre ?* Point du tout : c'est de *Coriolan* qu'il est question ; tragédie médiocre, qui n'eut qu'un médiocre succès, et qui ne se traîna qu'avec peine à la douzième représentation ; ce qui fit dire à Rulhière (*)

(*) Les œuvres de ce poète aimable, viennent

« Ci-gît le dernier des enfans
» Des malheureux Coriolans ,
» Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue ;
» N'êtes-vous pas bien étonnés
« Qu'une maison se perpétue
» Par des enfans morts-nés. »

M. de Laharpe juge ses propres ouvrages, avec une telle prévention, qu'il ne connaît pas même le degré de mérite de chacun d'eux.

« Votre nation, écrit-il au comte de Shovalow, m'a toujours porté bonheur ; tout » le monde s'accorde à dire que *Menzikoff* » est mon meilleur ouvrage : on me conseille » même de le faire jouer avant *les Barmecides*. (Même avant *les Barmecides !*) » Vous jugerez du style de la pièce par l'échantillon que je vous envoie. »

Je ne finirais pas si je voulais transcrire ici toutes ses plates apologies. M. Laharpe n'a jamais loué qu'un seul littérateur (c'est lui-même) ; mais aussi il n'est pas avare de l'encens qu'il se prodigue.

d'être recueillies par un de ses amis. On les trouve chez COLNET, rue du Bac, n. 618. Prix 4 fr.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

Vous connaissez l'opinion que M. de Laharpe a de M. de Laharpe : voulez-vous maintenant savoir ce qu'il pense des autres littérateurs ?

Gilbert n'est qu'un écolier, qu'un rimeur écervelé, dont tous les vers sont : *Inopes rerum nugœque canorœ.* Et quel est le crime de Gilbert ? Le voici ; il a dit, en parlant de M. de Laharpe :

» C'est ce petit auteur, de tant de prix enflé,
» Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
» Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
» Tomba, de chute en chute, au trône académique. »

Ces quatre vers vivront plus long-tems que *Jeanne de Naples.*

Voilà le motif du mépris de M. de Laharpe pour ce jeune poète, trop tôt enlevé à la littérature française, qu'il aurait illustrée, et aux mœurs, qu'il aurait défendues.

M. de Laharpe ne rougit pas de dire, de cet infortuné: *qu'il était au pain de l'archevêque, et au vin de Fréron.*

Après avoir traîné dans la boue, Darnaud et ses écrits, il termine ainsi: « On ne peut » lui rien dire de pis que son âge. » C'est avec cette décence qu'il juge ses confrères.

Celui qui tremblait devant Voltaire vivant, ose aujourd'hui insulter à sa cendre. Il lui reproche d'avoir concouru pour un des prix de l'académie, sous un nom supposé, quoique les statuts le lui défendissent. Mais M. de Laharpe, lui-même, déjà académicien, n'a-t-il pas couronné un ouvrage anonyme (l'éloge de Voltaire), dont il était l'auteur inconnu ?

Selon lui, Ducis n'a rien conçu; il doit toute sa gloire, tous ses succès au théâtre anglais: Cela peut être; mais n'avons-nous pas remarqué que les tragédies de M. de Laharpe n'étaient toutes que de faibles imitations de plusieurs pièces déjà connues ? ce *Philoctète*, qui a tant fait pleurer, qui a valu à l'auteur (dit l'auteur) le titre de *successeur d'Alcide*. Ce *Philoctète* n'est-il pas une traduction littérale de *Sophocle* ? N'avons-nous pas observé que la médiocrité du talent de M. de Laharpe le condamnait à la plus servile imi-

tation ? que jamais il n'avait senti ce feu créateur qui brûle l'homme de génie ?

Un des poètes que M. de Laharpe a le plus maltraité, est, sans contredit, ce pauvre Dorat ; à peine lui accorde-t-il *quelques jolis vers :* il lui reproche jusqu'à *la longueur de ses préfaces ; et ce qui prouve*, ajoute-t-il, *que cet auteur était incorrigible, c'est qu'il n'a pas été corrigé par l'épigramme que je fis contre lui :*

« Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté ;
» Etc., etc., etc., etc. ».

Quoi ! l'on est incorrigible, parce que l'on n'a pas été corrigé par une épigramme de M. de Laharpe ! Ah ! si les épigrammes corrigeaient les auteurs, M. de Laharpe aurait-il été ce qu'il fut ? serait-il ce qu'il est ? Un poète aussi médiocre et aussi vain.

Lemierre n'est pas à l'abri des coups de M. de Laharpe. Il n'en est pas moins vrai de dire que Lemierre avait ce qui manque à M. de Laharpe, l'inspiration qui crée le poète : mais il lui manquait, ce que M. de Laharpe possède, un goût toujours sûr, quand les passions se taisent.

Cicéron disait à César, dont il exaltait la

clémence, qu'il n'aimait à se rappeler que les bienfaits. Bien différent de César, M. de Laharpe ne se ressouvient que des injures : *Manet altâ mente repostum judicium***, spretæque injuriæ formæ.*

Je ne connais qu'un seul auteur dont il parle avec éloge, et cet auteur est une femme.

Cet amour de prédilection me rappelle qu'on attribuait, il y a quelques années, les romans de Mme. de Genlis à M. de Laharpe. On publia même, à ce sujet, l'épigramme qui suit :

« Laharpe, enté sur sauvageon,
» Sera donc toujours, au Parnasse,
» Le confrère d'Aliboron ?
» Il doit s'ennuyer à sa place.
» De bons mots toujour le plastron,
» Malgré ses vers et ses échasses,
» N'en peut-on rien faire de bon ?
» Pardonnez-moi, dit Apollon :
» Je le fais *teinturier des Grâces.* »

M. de Laharpe représente les journalistes comme des faméliques, qui n'écrivent que pour manger. Ce fut toujours une bassesse, indigne d'un honnête homme, d'insulter à la misère de qui que soit. On a condamné unanimement ces vers de Boileau :

« Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
» Va chercher son dîner de cuisine en cuisine. »

C'était la manie de Voltaire, qui trouvait fort plaisant de représenter ses critiques comme des misérables, écrivant contre lui, dans des greniers, à deux sous la feuille. Mais lorsque ce reproche est fait par un homme qui, lui-même, a connu l'infortune, qui, lui-même, a vécu du métier de journaliste, qui a profité, sans scrupule, de la dépouille d'un écrivain (*) célèbre et malheureux : alors quel nom faut-il donner à une pareille plaisanterie ?

M. de Bouflers a mérité, par ses attentions filiales, l'épithète de *pius*. Jamais fils n'a plus aimé sa mère (**). Sa conduite, ses ouvrages en offrent les preuves les plus touchantes : il en trouvait la récompense dans le témoignage

(*) Linguet rédigeait le *Journal de littérature*, qu'il fut obligé d'abandonner par des ordres supérieurs. La rédaction fut offerte à plusieurs littérateurs, qui la refusèrent par délicatesse : on l'offrit à M. de Laharpe, qui l'accepta généreusement.

(**) Cette femme aimable était l'ornement de la cour de Lunéville. Son esprit enjoué, gracieux et

d'une conscience pure et calme, lorsque tout à coup il se voit accusé d'avoir publié, contre cette mère chérie, *des vers aussi licencieux qu'impies.* Et qui donc a dirigé, contre le meilleur des fils, cette atroce accusation ? C'est M. de Laharpe qui se ment à lui-même, comme il ment à la notoriété publique ; c'est M. de Laharpe, dont la vie privée ! ..... J'en ai trop dit.

LETTRE TRENTE-SIXIEME.

Si vous jugiez Fréron d'après les satires de Voltaire et les injures de M. de Laharpe, vous regarderiez ce critique comme un libelliste cra-

piquant, lui fournissait chaque jour quelque couplet heureux. Un de plus jolis est assurement celui-ci :

AIR : *Je suis Lindor.*

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie ;
Je ne cherchais qu'un simple amusement :
L'amusement devint un sentiment ;
Ce sentiment, le charme de ma vie !

puleux et ignorant. Telle n'est point cependant l'idée que vous devez en avoir. Fréron a honoré sa carrière par de bons écrits et par de bonnes actions.

Entré de bonne heure dans la société de Jésus, il en sortit au bout de quelques mois. Suivant une remarque qui fait également l'éloge de l'ordre et celui de ses élèves, il lui resta toujours attaché, et tous les écrivains de cette malheureuse et respectable société furent toujours traités favorablement dans ses feuilles.

S'il existait un littérateur qui, après avoir été élevé par charité au collège d'Harcourt, eût fait une satire contre son bienfaiteur (M. Asseline), qui, après avoir encensé M. de Voltaire vivant; l'a outragé dans son tombeau; pour qui enfin tout bienfait fut toujours un poids insupportable; si dis-je, cet homme existait, on pourrait lui proposer pour modèle la conduite de Fréron.

Ce critique avait différens caractères de réprobation qui devaient le rendre odieux à M. de Voltaire. Il quittait les Jésuites; il avait fait ses premières armes sous son plus cruel ennemi (l'abbé Desfontaines); il s'annonçait comme le défenseur de la religion et l'ennemi d'une philosophie dont le triomphe devait

faire répandre tant de sang et de larmes : en fallait-il davantage pour donner lieu à la guerre que ces deux hommes se sont déclarée ?

Quel a été l'aggresseur ? Ce n'est pas Fréron ; car on voit dans ses premières feuilles une vénération pour ce grand poète, qui aurait pu le satisfaire, si son orgueil n'eût pas voulu une admiration exclusive. Mais ne se trouvant pas assez loué par le journaliste, et ne pouvant supporter la plus legère critique, le philosophe commença les premières hostilités.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Fréron ayant repondu à ces attaques, ne voulut admettre aucune trève, aucun accomodement, persuadé qu'un sujet qui a tiré l'épée contre son souverain, ne doit jamais la remettre dans le fourreau.

Le journaliste ne tarda pas à éprouver quelle autorité supérieure à lui avait son puissant adversaire, par l'interruption de ses feuilles pour une cause fort injuste.

Fréron avait tracé le portrait suivant :

« S'il y avait parmi nous un auteur qui » aimât passionnément la gloire, et qui se » trompât souvent sur les moyens de l'ac-

» quérir, sublime dans quelques uns de ses
» écrits, rempant dans toutes ses démarches,
» heureux quelquefois, à peindre les grandes
» passions, toujours occupé de petites, qui
» sans cesse recommanda l'union et l'égalité
» entre les gens de lettres, et qui, ambition-
» nant la souveraineté du Parnasse ne souf-
» frirait pas plus que le grand Turc qu'aucun
» de ses frères partageât son trône; dont la
» plume ne respirât que la candeur et la pro-
» bité, et qui, sans cesse tendît des piéges à
» la bonne foi, qui changeât de dogmes selon
» le tems et les lieux, indépendant à Lon-
» dres, catholique à Paris, devot en *Austra-*
» *sie*, tolérant en Allemagne, si dis-je, la pa-
» trie avait produit un écrivain de ce carac-
» tère, je suis persuadé qu'en faveur de ses
» talens, on ferait grâce aux travers de son
» esprit et aux vices de con cœur. »

M. de Voltaire n'était pas nommé; mais il aima mieux avouer en quelque sorte cette ressemblance et satisfaire son ressentiment. N'étant point à Paris, il mit en mouvement Mme. Denis, sa nièce, et demanda que l'auteur fût enfermé au fort l'Évêque, et que ses feuilles fussent supprimées. Il n'obtint qu'une partie de la vengeance qu'il désirait mais il en résulta

une épigramme plus sanglante que le paragraphe :

La larme à l'œil, la nièce d'Arouet
Se complaignait au surveillant Malsherbe,
Que l'écrivain, néveu du grand Malherbe (*),
Sur notre épique osât lever son fouet.
Souffrirez-vous, disait-elle à l'édile,
Que chaque mois, ce critique enragé,
Sur mon pauvre oncle à tout propos distile,
Le fiel piquant dont son cœur est gorgé ;
Mais, dit le chef de notre librairie,
Notre Aristarque, a peint de fantaisie,
Ce monstre en l'air que vous réalisez. ——
Ce monstre en l'air ! votre erreur est extrême,
Reprend la nièce : Eh ! Monseigneur, lisez,
Ce monstre là, c'est mon oncle lui-même !

Au bout de six mois M. Fréron eut la liberté de reprendre la plume et continua ses feuilles avec autant de courage ; il excellait par le goût, par la critique legère, par la bonne plaisanterie, et sur-tout par l'art de l'ironie qu'il possédait à un degré éminent. C'est ainsi qu'il a désolé tant de graves personnages, peu pro-

(*) Fréron était, par sa mère, descendu de Malherbe.

près à ce genre de combat, et M. de Voltaire lui-même.

En effet, si quelquefois il l'a jugé avec trop de sévérité ou avec méchanceté au moins y-a-t-il mis toujours de la finesse et de la gaîté. Il faut convenir au contraire que le philosophe de Ferney s'est vengé de son antagoniste avec fureur, qu'il l'a pourrsuivi avec acharnement et lui a témoigné une haîne portée, s'il est possible, au de-là dela bassesse et de la lâcheté. On se rapèlera à jamais le portrait qu'il a tracé dans le pauvre diable, portrait qui semble plutôt être l'ouvrage des furies que celui d'un écrivain, qui pouvant n'être que la gloire des lettres et du genre humain, en est aussi la honte par l'usage affreux qu'il a fait de ses talens :

Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui, sur la plume, a fondé sa cuisine.
Grand écumeur des bourbiers d'Hélion
De Loyola chassé pour ses fredaines
Vermisseau né du c* de Desfontaines.
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton,
Cet animal se nommait Jean Fréron.

Le public éclairé et impartial rendait justice au ton de modération qui règnait dans *l'Année*

littéraire. Ce qui le prouve c'est le débit de cette feuille, c'est sa supériorité constante sur tous les autres journaux. Mais le comble du triomphe pour le critique c'est la justice que M. de Voltaire lui-même s'est vu forcé de lui rendre.

Un seigneur de la cour de Turin, chambellan de l'empereur, né avec une grande fortune et qui aimait les lettres par goût et non par air, M. le marquis de Prié alla voir M. de Voltaire et passa quelques jours avec lui. Avant de le quitter, il le pria de lui indiquer à Paris, quelqu'un qui pût lui donner une idée de tous les écrits qui paraissaient en France. M. de Voltaire, après avoir rêvé un moment, lui dit: « Adressez-vous à ce coquin de Fréron ; il » n'y a que lui qui puisse faire ce que vous » désirez. » Le marquis qui avait lu toutes les injures littéraires et morales, dont Voltaire avait gratifié Fréron, en témoigna beaucoup d'étonnement : « Ma foi, oui, répliqua le sei- » gneur de Ferney, c'est le seul homme qui ait » du goût ; je suis obligé d'en convenir, quoique » je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes rai- » sons de le détester. »

Ce témoignage, arraché par la force de la vérité, réfute assez victorieusement et les in-

jures, dont M. de Voltaire a accablé ce célèbre critique, et celles que M. de Laharpe publie, imprime et colporte, contre un homme dont le *goût* sut apprécier ses ouvrages à leur juste valeur.

LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

J'ignore quelle cause a pu porter M. de Laharpe à insérer des faits atroces et hasardés dans une correspondance qu'il appelle littéraire. L'indiscrétion coupable avec laquelle il se permet de rappeler des souvenirs que de si longues années et tant de malheurs plus récents auraient dû effacer de sa mémoire, et de rouvrir des plaies que l'on pouvait croire sicatrisées, sera pour lui un sujet des remords, et pour ceux qui le liront un motif d'indignation.

En effet, devait-il reproduire ces accusations criminelles que Voltaire a intentées contre tous ceux dont il croyait avoir à se plaindre ? « Voltaire agonisant, dit M. de Laharpe, fit

« attacher sur sa tapisserie un papier sur le-
» quel il fit écrire :

Le 26 *mai, l'assassinat juridique commis par* Pasquier *conseiller au parlement, en la personne de Lalli* a été vengé *par le conseil* du roi.

Aucune preuve ne vient à l'appui d'une assertion aussi odieuse; ainsi, l'on doit croire que M. de Laharpe se plaît ici à calomnier lâchement Voltaire, qui l'a comblé de bienfaits, et le courageux magistrat qui se trouve attaqué dans le passage que nous avons cité.

Mais ce qui prouve que M. de Laharpe joue ici le rôle d'un imposteur, c'est la lettre suivante, écrite par Voltaire au conseiller Pasquier.

Ferney, 20 octobre 1776.

Monsieur,

Je reçois la lettre dont vous m'honorez. (Un *assassin* qui honore M. de Voltaire en lui écrivant.) *Mes yeux de quatre-vingts ans la lisent avec beaucoup de difficulté; mon cœur en est très touché, et ma vieille raison me fait comprendre que je n'aurais jamais dû écrire.*

Ici le philosophe de Ferney proteste qu'il

n'a jamais écrit un seul mot injurieux contre le magistrat qui l'a prié de s'expliquer à ce sujet; il désavoue toutes les éditions où se trouve consignée une accusation qu'il repousse lui-même avec horreur, et il finit par ces lignes :

Je vous souhaite monsieur, une santé meilleure que la mienne, et une longue *jouissance* de l'extrême considération *où vous êtes, et toute l'indulgence pour les hommes dont vous connaissez les faiblesses et les misères. A l'âge où nous sommes, vous et moi, tout ce que nous devons faire c'est de passer nos derniers jours à pardonner.*

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de *RESPECT*, de *VÉRITABLE ESTIME* et de *VÉNÉRATION*,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Après avoir lu cette lettre, on ne peut s'empêcher de conclure :

Ou M. de Laharpe est un imposteur, ou Voltaire est le plus lâche des hommes. Comme le premier a été philosophe, comme le second

n'a jamais cessé de l'être, on pourrait, à toute force, adopter les deux parties du dilemme.

LETTRE TRENTE-HUITIEME.

MONSIEUR de Laharpe peut dire :

Je juge en mon journal, les vivans et les morts.

Mais c'est sur-tout sur les morts qu'il exerce ses cruelles vengeances. Dorat n'est plus.

Seigneur, Laius est mort : laissons en paix sa cendre.

M. de Laharpe n'est point de cet avis; il remue cette cendre qui fume encore ; il l'outrage indignement. Non-seulement il dénigre les ouvrages de ce littérateur ; mais il lui en attribue plusieurs qu'il sait fort bien ne pas lui appartenir. Tant d'injustice, tant de cruauté feraient presque penser que Dorat fut un de ses bienfaiteurs. Je crois devoir le venger ici de ces injures, dictées par la haine et l'envie.

C'est avec raison qu'on reproche à Dorat de n'être pas toujours fidèle au ton de la na-

ture, et de ne pas éviter avec assez de soin le jargon éphémère de ce qu'on appelait encore, de son tems, les petits-maîtres ; mais ses défauts étaient si séduisans chez lui, les fleurs qu'il répandait à pleines mains avaient des couleurs si vives, les traits, dont étincelaient ses poésies, étaient si saillans, que les lecteurs les plus sévères ne pouvaient se défendre d'applaudir à la réunion de tant de grâces, de talens et d'esprit ; il eut même la satisfaction de fonder, pendant quelques années, une espèce d'école ; car nous avons vu une multitude de jeunes poètes s'efforcer de marcher sur ses traces, et d'imiter jusqu'à son ton. Malheureusement, chez la plupart d'entre eux, ses bonnes qualités parurent très affaiblies, et ses défauts exagérés.

M. de Pezai était peut-être celui dont la manière approchait le plus de la sienne. Amis intimes, tous deux brillaient chaque année dans les recueils à la mode ; mais il semble que M. de Pezai ne se servait du talent de tourner de jolis vers, que comme un moyen de plus pour réussir dans le monde ; tandis que M. Dorat, concentrant toutes ses prétentions dans la littérature, cherchait à s'y assurer une place parmi nos grands écrivains.

Il s'occupait depuis long-tems d'un poème qui devait lui faire autant d'honneur parmi les gens-de-lettres, que ses épîtres lui en avaient fait parmi les femmes et les élégans : on devine que nous voulons parler du *poëme de la Déclamation*. Les littérateurs, et M. de Laharpe lui-même, le regardent comme la base la plus solide de sa réputation. Des vers travaillés avec soin, des portraits bien frappés, d'excellens traits didactiques ont placé ce poëme au rang des bons ouvrages de notre siècle.

A la facilité la plus extraordinaire, M. Dorat joignait une égale activité : avec de telles dispositions, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de mépriser la gloire; il s'en était cependant fait une sorte de système; mais un penchant invincible l'emporta constamment sur des principes factices : chaque année et souvent chaque mois, voyait paraître quelque nouvelle production.

Au milieu de tous ces travaux, il était loin de négliger la réputation d'auteur dramatique; c'était même, vraisemblablement, celle à laquelle il aspirait davantage; ses vœux durent être plusieurs fois à leur comble : le double succès de *Régulus* et de la *Feinte par*

Amour, représentés le même jour sur le même théâtre, était presque sans exemple: *la Feinte par Amour*, en particulier, reçut de grands applaudissemens, et les femmes reconnurent encore une fois leur poète dans ces charmans détails, dans les scènes heureusement ménagées, dans les nuances délicates dont cette pièce est remplie. Deux ans après, *le Célibataire* n'eut pas une destinée moins flatteuse; il n'y a point d'apparence que ceux qui ont blâmé M. Dorat de s'être adonné aux ouvrages de théâtre, eussent mieux résisté à de pareils encouragemens. On ne peut néanmoins se dissimuler qu'il n'avait reçu de la nature, ni ce sentiment tendre et profond, si nécessaire dans la tragédie, ni cette force comique, sans laquelle il faut renoncer à marcher sur les traces de Molière. Ce grand peintre, qui portait ses observations sur toutes les classes de la société, ne dédaignait aucun caractère, pourvu qu'il fût prononcé fortement. M. Dorat semblait, au contraire, se borner à esquisser des hommes à la mode, des comtes, des marquis, dont les portraits n'ont que des nuances très fugitives; et il paraît n'avoir pas été assez persuadé que le grand secret de la comédie est de mettre ses person-

nages en situation. Il est pourtant certain que tout l'esprit du monde ne pourra jamais le remplacer : voilà pourquoi ses efforts dans ce genre furent si souvent infructueux ; pourquoi il ne put jamais venir à bout de faire rester au théâtre *le Malheureux Imaginaire*, *le Chevalier Français à Londres*, etc. Dorat attribuait le peu de succès de toutes ces pièces aux intrigues de ses ennemis ; mais si elles eussent été vraiment comiques, elles en auraient triomphé.

Cependant, cette lutte si pénible et si longue le fatiguait sans le rebuter ; et la malveillance des écrivains qui dominaient à cette époque, ne faisait que l'irriter de plus en plus. On ne lui avait jamais pardonné ses liaisons avec l'auteur de l'Année littéraire. Il avait assez adroitement mêlé de quelques grains de persifflage des louanges adressées à l'homme célèbre qui exerçait alors dans la république des lettres une véritable dictature. Il fut mis sur la liste des proscrits, et ne put jamais s'en faire effacer. Ces dispositions défavorables furent portées si loin, qu'il vit une partie de ceux même qui l'avaient élevé jusqu'aux nues, huit ou dix ans auparavant, lui refuser presque toute espèce de talent dans les dernières an-

nées, et se laisser entraîner aux insinuations des chefs d'un parti qu'il n'avait pas assez ménagé, puisqu'il avait la faiblesse de mettre son bonheur dans les honneurs littéraires, dont eux seuls avaient la dispensation.

Avouons que le tort était presque égal des deux côtés. Dorat avait mille fois plus de titres, sans contredit, que tant d'obscurs écrivains, enterrés successivement au temple de l'immortalité; mais il voulait, pour ainsi dire, en forcer toutes les portes, et il n'était pas raisonnable d'espérer que ceux qu'il maltraitait dans la comédie des *Prôneurs*, pousseraient la générosité jusqu'à lui donner leur voix. Un tel héroïsme aurait pu leur faire honneur; mais il n'était pas dans la nature.

A présent, que l'esprit de parti est à peu près éteint, les littérateurs conviennent généralement qu'il mérite sur notre Parnasse un rang distingué. Lamothe, que l'on a tant vanté, lui était inférieur pour le style, pour le coloris, ainsi que pour l'harmonie et la tournure des vers. Lamothe n'était pas poète, quoiqu'il eût fait *Inès* : Dorat l'était dans la plupart de ses petites pièces. Il jète ses périodes avec une abondance, une grâce, une

liberté qui sont les marques infaillibles de cette impulsion involontaire, de cette *influence secrète* dont a parlé *Despréaux*. Si le goût de ces opuscules n'est pas irréprochable, l'esprit qui les assaisonne les rend infiniment piquans. Ce sont de légers et rians tableaux des travers que nous avons vu règner, et que ceux qui lui succèdent aujourd'hui rendent plus que vraisemblables. Moins naturel que *Chaulieu*, Dorat est moins négligé; et dans un genre plus sérieux, le poème de la déclamation sera, pour son talent, un monument durable. On ne fait valoir ni *la Feinte par amour*, ni *le Célibataire*, pièces restées au théâtre, ni tant d'autres productions agréables pour des lecteurs sans prévention. On a même lieu de présumer que les litterateurs du goût le plus difficile ne seraient pas fâchés d'avoir composé certains morceaux de poésie, dans le genre du *Fragment de Lucilius*, dont les vers sont d'une grande beauté. Ce qui a fait le plus de tort à Dorat, c'est d'avoir trop écrit.

LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

Nous lisons dans les les œuvres de M. de Laharpe (*), *qu'un prince d'une des premières maisons souveraines d'Allemagne, chez lequel il a demeuré* LONG-TEMS, lui demanda un jour si le roi Louis XV lui avait jamais parlé? Jamais; répondit M. de Laharpe à ce *prince d'une des premières maisons souveraines d'Allemagne;* mais a-t-il parlé à Buffon, à J. J. Rousseau? — Jamais. — A qui parle-t-il donc? — A des cochers et à des postillons. Il y a dans cette conversation supposée, mensonge, impudence, grossièreté et atroce injustice.

Et d'abord on désirerait savoir quel est le *prince d'une des premières maisons souveraines d'Allemagne,* qui a si LONG-TEMS hébergé l'auteur de *Jeanne de Naples.* Le silence gardé sur ce nom illustre doit-il être attribué à la discrétion de M. de Laharpe? a-t-

(*) Mercure, 1792.

il craint que le grand prince n'eût à rougir de cette noble hospitalité ? Quoiqu'il en soit, nous n'ignorons pas que des princes souverains d'Allemagne ont quelquefois appelé à leur cour des hommes célèbres de notre nation ; mais il n'est point encore parvenu à notre connaissance qu'un petit rimeur vieilli au bruit des sifflets, *qu'il a faits renchérir*, avait demeuré long-tems chez un grand prince, et nous sommes convaincus que si le grand prince avait eu ce petit travers, le petit rimeur n'aurait pas manqué d'en avertir l'Univers, en criant à ses ennemis : *Discite justitiam moniti.*

« Apprenez, misérables, à respecter celui » que les puissances de la terre appellent au- » près d'elles. »

Rions d'une fable qui paraîtra toujours ridicule à ceux qui connaissent les princes et M. de Laharpe.

Jamais ! ! ! Louis XV n'a *jamais* parlé à M. de Laharpe ! En vérité, cela est bien cruel. Comment gouverner, sans *parler* à M. de Laharpe ? comment se faire respecter par ses sujets et se faire craindre par ses ennemis sans *parler* à M. de Laharpe ?

Ce brave homme est si persuadé que Louis XV

devait lui *parler*, qu'il attribue le silence de ce prince à un vice naturel qui ne permettait pas aux Bourbons de s'exprimer; et il ajoute : « Louis XV. était peut-être le seul à ignorer » le ridicule, que dans toute l'Europe, on ver- » sait à plaines mains sur cette impuissance » de parler, que les Latins nommaient » infantia. »

M. de Laharpe, il est lâche et vil, après avoir encensé les grands, lorsqu'ils étaient grands, de les fouler aux pieds, lorsque, sans perdre leur véritable grandeur, ils ont perdu cette, puissance, ces richesses qui les environnaient d'adorateurs. Apprenez que, dans aucun tems l'Europe n'a pu et n'a dû *verser* le *ridicule à pleines mains sur les Bourbons*; et qu'il est plus facile de les détrôner que de les avilir.

Quant à cette prétendue impuissance de parler, ceux qui ont lu l'histoire savent avec quelle vivacité Henri IV parlait aux ambassadeurs étrangers, ainsi qu'à ses ministres; ils savent que les réparties si connues et si vives de Louis XIII ne prouvent pas une impuissance de parler; ils savent que Louis XIV s'exprimait en beaux et bons termes, qu'il parlait toujours

avec dignité aux étrangers, et souvent avec fierté, selon les circonstances.

Louis XV, il est vrai, puisqu'il est ici question de ce prince, paraissait quelque fois timide; mais jamais on n'a prétendu qu'il ne pût parler : souvent il conversait avec Buffon; il voulait recevoir de sa main chaque nouveau volume des ouvrages de ce grand homme. *Le Devin de Village* ayant été joué à Fontainebleau, le monarque chercha l'auteur pour lui témoigner sa satisfaction et lui donner l'assurance d'une pension sur sa cassette; mais l'ours philosophe avait disparu. Ce n'est donc point avec les cochers et les postillons que Louis XV se plaisait à converser, et il n'éloignait pas de son auguste personne les hommes de lettres recommandables par leurs ouvrages.

Il est vrai qu'il n'a pas *parlé* à M. de Laharpe et voilà la grande faute de son règne. Louis XIV parlait fréquemment à Racine. Louis XV devait aussi parler à M. de Laharpe. Si Racine a fait *Athalie*, *Phèdre*, *Bajazet*. M. de Laharpe a fait *Gustave*, *Pharamond*, *Jeanne de Naples*, *les Barmecides*, et même *les Brames*. Un roi bien conseillé pouvait-il n'attacher aucun prix à la conver-

sation de l'auteur de tant de chefs-d'œuvres ? Au reste M. de Laharpe s'en est cruellement vengé chez ce *prince d'une des premières maisons souveraines d'Allemagne* avec lequel il a vécu si *long-tems*.

Au moins fallait-il être juste et ne point calomnier, pour satisfaire son ressentiment. Mais à qui conseillons-nous ici d'être juste ?

A un auteur qui ne l'a jamais été ; à un écrivain dont la vie a été tantôt un combat intéressé contre ses confrères qui n'avaient pas la bassesse de le louer, et tantôt une adulation étudiée en faveur de ceux qui pourraient le servir ; à un homme enfin que Buffon caractérise si bien lorsqu'il dit : « Laharpe n'est qu'un Fanfaron litteraire. »

Sur Laharpe, professeur au Lycée.

On sait qu'autrefois, Richesource
Du beau langage, ouvrit un cours,
Et que, dans cette vive source,
Laserre a puisé ses discours :
Il mourut. — Son ombre glacée
Passa le fatal achéron,

Et notre éloquence éclipsée
Perdit sa gloire et son patron ;
Mais il renaît dans le Lycée
Dont Laharpe est le Cicéron.

Oh ! Laharpe est vraiment un professeur unique !
Il nous parle si bien de vers, de poètique,
Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

A l'auteur de Mélanie.

J'ai lu plus d'une fois la triste Mélanie,
Et je n'ai ressenti ni trouble ni douleur ;
De tes vers si corrects, la pesante harmonie
A frappé mon oreille et non touché mon cœur.
En vain tu poursuis ta carrière :
Sans ailes à la gloire on ne peut pas voler ;
Nous pleurerons long-tems la perte de Voltaire,
S'il ne reste que toi pour nous en consoler.

Que Laharpe est changé ! doux, modeste, soumis,
Pour se faire estimer, il s'intrigue, il s'immole,
Il dit même, parfois, du bien de ses amis :
Aussi de ses talens, le Mercure raffole ;
Charnois en perd l'esprit ; monsieur l'abbé Remi
Devant ce nouveau dieu, marche en thuriféraire,
Et si quelqu'un se plaint encor de lui,
Ce n'est, ma foi, que son libraire.

LETTRE QUARANTIEME.

Jusqu'a présent, pour vous faire connaître M. de Laharpe, je vous ai parlé de ses ouvrages et des succès un peu rares, il est vrai, qu'ils ont obtenus; mais sur lesquels il croit fonder ses prétentions à la gloire dont il est épris. Vous avez vu, par la haine qu'il porte à ses rivaux, que son adresse et ses petites cabales tendent constamment à écarter, qu'il n'entend partager avec personne les faveurs de cette divinité des grandes ames, qu'à l'en croire, lui seul est admis dans le sanctuaire, et qu'en amant soumis il chérit jusques à ses rigueurs, dont il n'accuse que la malignité et l'injustice de ses concurreus.

Je vous ai montré M. de Laharpe poète et littérateur; voyons s'il vous plaira davantage sous d'autres rapports, et si l'homme de société, le convive aimable, réparera les fautes de l'auteur.

En le voyant converti, ou du moins devot, j'avais pensé que, dépouillé du vieil homme, dégagé des affections terrestres, il expierait par la mortification, les austérités et le jeune, les coupables erreurs d'une vie sensuelle et mondaine. Malheureusement l'auteur de *Mélanie* ne s'est pas senti appelé à la vie cénobitique, et dans le parti extrême qu'il a pris, il a trouvé beaucoup plus doux de se faire chanoine; il a conservé le même goût pour les bonnes choses, les dîners, les mets délicats, et s'il a réfléchi quelque fois avec regret que la gourmandise était un péché mortel, il s'est rassuré en pensant qu'un acte de contrition était bien plus facile que l'abstinence: il a conservé sur ce point seul toute l'énergie qu'il deployait, lorsqu'il était philosophe. Les évènemens qui ont bouleversé tant de fortunes, renversé tant de bonnes tables où il s'asseyait avec complaisance, pour substituer à leur luxe, la frugalité que commandent les circonstances, rien n'a pu le détacher de ce doux objet de ses affections. Vainement, lorsque nous étions tous Spartiates, a-t-on proscrit la bonne chère, et s'est-on efforcé de nous faire préférer aux mets de Lucullus, les pommes de terre plebéïennes et le brouet noir. M. de La-

Harpe seul n'a pas suivi le torrent : seul, il n'a pas fléchi ?

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Ainsi que les enfans d'Israël, fuyant de la terre promise, il a tourné les yeux vers les tentes de Cédar. On l'a souvent entendu dire : *Quam mirabilia!* Et s'il était permis de citer ensemble le sacré et le profane, je dirais que, dans les plus fortes tribulations, les marmites du seigneur de Gamaches n'ont pu sortir de sa mémoire.

Louons du moins en lui ce trait de caractère, qui dénote une ame forte et reconnaissante, cette fermeté de principes qui empêchera ses malins détracteurs de lui dire : *Quantum mutatus ab illo.* Il était sensuel, il l'est encore ; il était gourmand, il l'est encore et le sera toujours, *justum et tenacem.* Même empressement pour les bons repas ; même intolérance pour les dînés de hazard ou négligemment servis ; même aversion pour ceux qui traitent sans façon des amis invités d'avance (*). Il ne

(*) Il est d'une humeur massacrante lorsqu'il ne voit pas sur la table une poularde ou un brochet.

conçoit pas que l'apôtre, qui avait du goût, ait pu dire :

« Ne ressemblons pas à ces gourmands qui » se font un Dieu de leur ventre, et demandent » sans cesse que boirons-nous et que mange- » rons-nous. » A cela près, il aime beaucoup St.-Paul qui, comme lui, embrassa la foi qu'il avait persécutée.

Deux anecdotes de sa vie vous le feront mieux connaître que toutes mes réflexions.

Un de mes amis allait souvent dans une maison que fréquentait M. de Laharpe. Il s'y trouvait un jour au moment où arriva le littérateur, qui probablement n'ayant rien de mieux à faire, se prie à dîner et recommande à la maîtresse quelques légères additions à son ordinaire ; mais sur-tout une *ommelette au lard*: c'est un de ses mets favoris, et il est dans l'habitude de demander ce qui lui plaît. Cet arrangement pris, il se débarrasse de son chapeau, s'installe dans l'appartement, discute, pérore, tranche, décide, parle seul et très haut.

Mon ami se dispose à sortir ; la maîtresse l'invite à rester, et il la remercie, en disant qu'il a donné parole à quelques amis pour se réunir avec eux chez Mme. C * *, dont c'est la fête. A ce mot de fête M. de Laharpe se lève

précipitamment : « Eh! mon Dieu, vous m'y faites penser, dit-il. » Puis se rapprochant de mon ami qu'il retient, il le conduit dans l'embrâsure d'une fenêtre, et voici leur dialogue :

M. de Laharpe. Mais, quelle fête est-ce donc aujourd'hui ?

L'ami. Sainte-Julie, le vingt-deux mai.

M. de Lah. Vous avez raison, ma foi; je savais bien que j'avais à faire quelque chose dont je ne me souvenais pas précisément; et vous croyez, que Mme. C ** reçoit ?

L'ami. J'en suis sûr; c'est une partie arrangée.

M. de Lah. C'est singulier; je l'ai vue hier, elle ne m'en a pas dit un mot; cependant elle est dans l'usage de célébrer sa fête.

L'ami. Oui, l'année dernière elle donna un concert charmant.

M. de Lah. Et un souper délicieux !!! J'y étais, et je veux, malgré son oubli, que je lui reprocherai au moins....

L'ami. Ce n'est pas un oubli.

M. de Lah. Comment donc?

L'ami. Elle n'a invité personne et ne s'attend à rien.

(Ici M. de Laharpe marque moins d'empressement, pince les lèvres et continue :)

C'est différent ; mais cette partie.

L'ami. C'est une surprise.

M. de Lah. Vous allez l'embarrasser beaucoup : elle aime à bien recevoir, et n'étant pas prévenue. . . . Combien êtes-vous ?

L'ami. Quinze ou vingt.

M. de Lah. Quinze ou vingt, grand Dieu ! et elle n'est pas prévenue ! . . . Le tour est fort bon, et si je n'étais pas engagé ici, j'irais la plaisanter avec vous : c'est qu'elle sera piquée. Mais aussi l'on n'oublie pas sa fête. . . . A quelle heure arriverez-vous ?

L'ami. A cinq heures.

M. de Lah. Oh ! jusqu'à onze on a le tems.

L'ami. Bon, nous allons lui demander à dîner.

M. de Lah. A dîner ! il est quatre heures et demie : vous êtes quinze ou vingt ; vous la fâcherez et vous mourrez de faim.

L'ami. Non pas.

M. de Lah. Il faudrait avoir dîné, vous ; la plaisanterie serait meilleure.

L'ami. Elle sera très bonne ; nous avons commandé chez *Méot*. . . .

(Ici la figure de M. de Laharpe s'épanouit.) Un repas excellent ; tout est arrangé chez Mme. C * *, elle-même, qui ne se doute de rien : à 6 heures nous serons servis.

M. de Lah. Eh ! que ne vous expliquiez-vous plutôt ; cela devient charmant : j'en suis.

L'ami. Vous viendrez sur le soir ; *jusqu'à onze heures on a le tems.*

M. de Lah. Je pars avec vous.

L'ami. Mais vous êtes engagé.

M. de Lah. Comme cela ; d'ailleurs je suis sans façon, je reviendrai demain : et puis une fête que j'avais oubliée, et cette bonne plaisanterie. — Ce repas inattendu. ——— L'embarras de Julie. ——Chez *Méot.* ——— Oh ! tout cela est bien divertissant.

L'ami. Nous lui donnerons un concert : on chantera quelques couplets.

M. de Lah. J'en ferai.

L'ami. Nous jouons un proverbe.

M. de Lah. A merveille.

L'ami. Ensuite un ambigu.

M. de Lah. Quoi ! on soupera ! ! !

L'ami. Dans le jardin.

M. de Lah. Où l'on voudra : c'est délicieux.

L'ami. Vous viendrez ce soir.

M. de Lah. Non pas, non pas ; je ne vous quitte plus : nous partons.

Alors, sous je ne sais quel prétexte, il se dégage poliment, plante là la maîtresse de la maison et son *ommelette au lard*, pour aller prendre part à la plaisanterie que le nom de *Méot* lui avait fait trouver piquante, et dont il ne fut pas un des moindres acteurs.

Cette anecdote date de 1795: alors M. de Laharpe était bien loin de songer à sa conversion ; il tenait à ses premières habitudes : depuis —— depuis, je ne sais si la grâce a touché son cœur ; mais son estomac à su s'en garantir. En vain il emploie la prière, le repentir, les larmes: il faudrait joindre l'abstinence ; mais il ne lui a pas été donné de faire cet effort, plus qu'humain, et je crains bien que cela ne s'oppose à sa sanctification. Je vous ai promis cependant que vous seriez édifié. — Voici le fait :

M. de Laharpe dînait, il y a quelques mois, chez un riche banquier ; toutes les attentions étaient pour lui ; on étudiait ses goûts ; il était

servi à souhait : rien de ce qu'il aime n'avait manqué au repas ; il était réconcilié avec les hommes ; il aurait trouvé, dans ces dispositions heureuses, de l'esprit à St.-Ange, du jugement à Mercier, du goût à Masson, de la décence à Rétif de la Bretonne, de l'imagination à Fantin des Odoards, de la douceur de caractère à Blin de Sainmant (*), de l'originalité à d'Arnaud Baculard, de la modestie à Mentelle, de la gaîté à Palissot ; enfin il aurait accordé du talent à d'autres qu'à lui, et même il aurait volontiers pardonné à Fréron lui-même. Tout-à-coup il se lève de table et disparaît.

Après une assez longue absence la maîtresse de la maison le fait chercher : on ne le trouve point. Surprise, inquiète, elle se lève, parcourt la maison dans la crainte qu'il ne lui soit arrivé quelque accident (**) ; elle trouve enfin M. de Laharpe dans une petite chambre écartée, à

(*) Celui qui l'a si rudement traité et à qui M. de Laharpe, qui aime l'épigramme, répondit gravement : « Monsieur, vous maniez mieux le bâton que la plume. »

(**) Une indigestion, par exemple : M. de Laharpe est fort sujet à cette incommodité.

genoux devant une console sur laquelle brûlaient deux bougies. Étonnée de l'attitude, de cette douleur profonde, elle en demande la cause ; c'est à travers mille sanglots que le saint homme lui dit :

« Madame, comment n'aurais-je pas le cœur » brisé, comment ne gémirais-je pas en songeant au dîné excellent que j'ai eu le malheur de faire ! J'ai mangé d'un succulent » potage, deux cotelettes pannées à la minute, » l'œil et les abat-joues de cette tête de veau » si blanches, ce morceau de brochet du côté » de l'ouïe que vous m'avez servi vous-même : » je n'ai rien refusé parce qu'il faut que la volonté de Dieu et des jolies femmes soit faite ; » j'ai fait honneur aux trois services ; en un » mot, j'ai dîné, moi, indigne, comme aurait » pu le faire un ancien prélat, et voilà cependant (ici les pleurs redoublent) que je » songe à quelles cruelles privations sont exposés tant de pauvres prêtres sans dîmes, » de chanoines sans bénéfices, qui n'ont peut-» être pas une ommelette au lard, et qui dîneront mal d'ici à l'éternité si la providence » ne vient à leur secours.

(Madame se dispose à sortir.)

» Mais sans doute on vous attend pour le

» dessert : hélas ! mon Dieu ! je parie qu'il » sera superbe ; car, vous êtes d'une bonté, » d'un soin. —— Un ange de consolation » dans cette vallée de misère. Faudra-t-il donc » que je mange encore quelque compote des » massepains, des fruits : que sais-je, moi ? » Il faudra boire peut-être de ces malheureux » vins (vous en avez des meilleurs crus), » tandis que ces pauvres prêtres ; ——— mais » le seigneur n'abandonnera pas les siens. — » Vous me forcerez peut-être à prendre le » café (c'est du Moka sans doute) : au moins » qu'il soit servi bien chaud. . . . Les mal- » heureux, s'ils savaient combien je partage » leur peine. . . Mais, je vous en conjure, seu- » lement un doigt de liqueur (vous en avez » des îles) . . . . Je prie Dieu de leur donner » tous les jours la même patience qu'à moi : » elle est devenue bien rare pour supporter » tant de tribulations. . . . . De la crême de » Barbades, si vous voulez bien. . . . J'en con- » nais de bien respectables . . — Au reste, » la vie du chrétien n'est que tribulation, et je » ne dois pas murmurer contre la volonté du » ciel : je vous suis. »

Ceux qui connaissent M. de Laharpe liront ces anecdotes sans étonnement : mais ce qui les

surprendra, c'est de l'entendre traiter ses ennemis de *gourmands*, *d'hommes de table*; on dirait que, par un privilège spécial, tous les bons morceaux lui appartiennent, et que lui seul a le droit de s'asseoir aux tables bien servies.

PRÉCIS

De la Correspondance littéraire de M. de Laharpe.

MONSIEUR de Laharpe n'ayant pas jugé à propos de composer la table de son dernier ouvrage, je vais réparer cet oubli volontaire, et resserrer, dans un cadre étroit, cette vaste nomenclature de médisances et de calomnies.

Arnaud fait imprimer chaque année des contes qui ne sont pas des contes *bleus*, mais des contes *noirs*. Ses *épreuves du sentiment* sont des *épreuves* de patience pour le lecteur; son style est ampoulé et incorrect. *Lettre III*, 1er. vol., page 30.

Ses drames sont tous en vers et n'en valent pas mieux. *Le comte de Comminges* est une rapsodie lamentable, en style barbare et ampoulé; quant à ses autres drames, on en connaît à peine le titre dans la bonne compagnie; mais tout cela s'achète dans les petites villes de Province, en Allemagne et dans les colonies; ses chansons, épigrammes, madrigaux, etc., sont d'une extrême fadeur. Cet auteur a plus de soixante ans, et *on ne peut pas lui* dire: *pis que son âge.* Vol. I, pages 69, 70.

L'abbé Auger : Jamais homme ne fut moins fait pour traduire Démosthenes. Ni feu, ni noblesse, ni harmonie, ni mouvement: on ne retrouve pas l'ombre de l'orateur grec. Tome II, page 35.

Barthe fait jouer *l'Homme personnel*, comédie en cinq actes. Cette pièce est fort mal reçue à la première représentation : l'intrigue est froide et obscure, la marche embarrassée; le rôle principal est rempli de déclamations déplacées; le dénouement mal amené, ne produit aucun effet. Vol. II, page 209.

Bellecourt ne manquait pas d'intelligence; mais son jeu était sec et froid, sa prononciation brusque et dure. Malgré sa médiocrité, il fut assez bien accueilli. Vol. II, page 309.

Bernard, auteur de *l'Art d'aimer*, poëme sans passion, sans tendresse, défiguré par la roideur et le mauvais goût du style, par des incorrections, des longueurs, etc. Vol. I, p. 287.

Bernis eut un talent médiocre et une fortune rare; son style est froid et affecté, coupé d'antithèses, et tour-à-tour enluminé de figures, ou languissant de prosaïsme. Vol. III, pag. 232.

Berquin fait imprimer trois romances dont deux sont mauvaises, et met en tête une préface ridicule par son emphase. Vol. II, page 5.

Bièvre (M. de). Le *Séducteur* a du succès, mais l'impression lui fait grand tort: c'est ce qui arrivera toujours aux ouvrages médiocres. On avait voulu comparer celui-ci au *Méchant*: il est aussi éloigné *du bon* que du *méchant;* le style n'est pas exempt d'incorrection, de mauvais goût, de galimathias; la préface est aussi ridicule que peu intelligible. Vol. IV, page 190.

Blin de Sainmore, auteur *d'Orphanis*. Cette plate tragédie n'est qu'une copie affaiblie et gâtée du *Barnewel anglais*. Depuis la mort de Lekain la scène paraît livrée à l'ineptie et à la barbarie (*). Vol. III, page 132.

(*) Ce grand acteur prévoyait cette dégradation,

Boufflers (le chevalier de) paraît avoir voulu chercher la manière d'Hamilton, dans son conte intitulé *la Reine de Golconde;* mais combien cela est éloigné de *Fleur d'Epine*, pour l'invention, la variété, le naturel et le goût? Le chevalier de Boufflers emploie trop fréquemment le jeu de mots et ne soigne pas assez son style. *Les vers qu'il a publiés en diverses occasions, soit pour, soit contre sa mère, blessent les oreilles chastes et les oreilles pieuses.* Vol. III, page 274 et suivantes.

Buffon s'est brouillé avec Voltaire pour des *coquilles*, et a vendu les *siennes* fort cher: car il a gagné deux cent mille écus avec son histoire naturelle. Vol. I, page 61.

Répond à deux récipiendaires (MM. de Charellux et Malesherbes) *quantum mutatus ab illo!* Ses réponses sont du plus mauvais goût. Vol. I, page 169.

Cailhava, auteur gascon, vient à Paris les poches pleines de comédies; donne au théâtre *le Tuteur trompé*, vieille intrigue de valets prise par-tout, et *l'Egoïste* qui tombe à la pre-

et il a exprimé ses funestes pressentimens d'une manière bien énergique. Voyez ses intéressans mémoires.

mière représentation : il ne prouve ni goût, ni érudition dans son *art de la comédie*. Vol. II, pages 20, 21. Il imprime son théâtre, qui n'est autre chose qu'un ramas de farces des boulevards et de rapsodies prétendues comiques, faites pour les tréteaux d'Arlequin. Vol. III, page 189.

Cérutti : son *Apologie des Jésuites* n'est qu'une déclamation scholastique. Tout ce qu'il a écrit depuis présente un auteur faisant des phrases, alignant des mots sur des objets traités cent fois, et cent fois mieux. Vol. IV, page 9.

Chabanon joue du violon, beaucoup mieux qu'il ne fait des vers. Vol. I, page 74.

Est élu à l'académie française, à la mort de M. de Foncemagne, quoique la place soit due à Lemierre. Tome III, page 36.

Son discours de réception, comme tout ce que fait cet auteur, est extrêmement médiocre, vague dans sa marche, rempli de choses communes, dites avec prétention. Vol. III, pag. 48.

Chateaubrun, auteur des *Troyennes* : peu de force et d'imagination ; nulle régularité de plan. Vol. I, page 106.

Chamfort lit au roi sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*. Point de verve tragique, plus

d'esprit que de sensibilité et d'imagination. Cet auteur a donné au théâtre *la jeune Indienne*, faible d'intrigue ; *le Marchand de Smyrne ;* qui n'a d'autre mérite que quelques plaisanteries. Il a voulu donner son esprit *à Lafontaine* dont il a composé l'éloge, quoique Lafontaine ait eu un esprit tout différent. Vol. II, pages 18, 19.

Reçu à l'académie, il prononce un discours diffus, qui n'offre aucune sensibilité, quoique le sujets semble l'exiger. Vol. III, page 260.

Clément publie son *Dernier mot* : style froid et lâche, souvent plat, quelquefois ridicule. L'auteur injurie vingt auteurs, sans se faire une querelle. Vol. I, page 135.

Sa *Médée*, en trois actes, est sifflée comme si elle en avait cinq. Comme il n'a aucune idée dramatique, il a gâté *Longepierre* en croyant le corriger. . . Cette tragédie est une longue et plate élégie (*).

Colardeau depuis son coup d'essai : *Épitre*

(*) Ce jugement n'est pas seulement sévère, il est injuste. Dans la *Medée* de Clément, comme dans ses autres ouvrages, on trouve un goût toujours pur, une étude approfondie des anciens, et des morceaux très bien versifiés.

d'Héloïse, n'a rien fait qui en soit digne : toutes ses tentatives prouvent peu d'esprit et de jugement. Vol. I, page 228.

A quelques vers près, l'épître *d'Armide* à *Renaud* est une déclamation froide, en style négligé et incorrect. *Astarbé* et *Calliste* n'eurent aucun succès.

Ces ouvrages, outre le vice du sujet, étaient construits sans aucune connaissance du théâtre, et ce qu'il y avait de pis, médiocrement écrits. Ses *perfidies à la mode* ne valent pas mieux que ses tragédies. Vol. II, page 356.

Condorcet. Lorsque cet écrivain a voulu s'élever à l'éloge oratoire qui demande de l'éloquence, de l'imagination, de la sensibilité, du style, il a fait voir combien il était dénué de toutes ces qualités. Son *Éloge de l'Hôpital* qu'il envoya à l'académie, était sec, diffus, ennuyeux, et en général si mauvais qu'on lui préféra celui de l'abbé Remi, qui était lui-même assez médiocre, et voilà l'homme à qui l'on donne le nom de *beau génie!* Vol. III, p. 303.

Il est reçu à l'académie malgré ses méchancetés, ses libelles anonymes. Vol. III, page 318.

Son discours de réception fait peu de plaisir; c'est une suite de lieux communs débités dans un style froidement grave, souvent abstrait,

pénible, obscur, sans mouvement, sans grâce et sans intérêt. Vol. III, page 329.

Cournand fait paraître un poëme en quatre chants et en vers de dix syllabes, intitulé *les styles*. C'est un de ces ouvrages que produit la manie d'écrire sans objet et sans talent. Vol. III, page 230.

Coyer (l'abbé) meurt sans laisser de regrets à la littérature; ses *bagatelles morales* sont de vraies *bagatelles*; sa *vie de Sobiesky* est écrite d'un style plein d'afféterie et indigne de l'histoire. Ses écrits comme sa conversation étaient fort ennuyeux. Vol. IV, page 48.

Crébillon, fils, a publié ses *égaremens du cœur et de l'esprit*, dont le style est *d'une grande négligence; le Sopha*, dont le fond est frivole et qui est fort au-dessous des bons romans; *Tanzai*, extravagance ordurière; *les Lettres athéniennes* qui n'ont rien *d'attique*. *Ah! quel conte* qu'on n'a pu lire jusqu'au bout. Vol. II, pages 10, 11, 12.

Cubierre veut à toute force hériter de la gaîté de Dorat, et se fait la mauvaise copie d'un mauvais original: il remplit les journaux de ces petits vers que Gresset appelle *innocens*, quoiqu'il y ait souvent dans ceux-ci l'intention d'être malins. Vol. III, page 293.

D'Alembert : sa collection d'éloges académiques offre trop souvent le familier à côté du noble, sans gradation, sans nuances. On y trouve trop de subtilité et trop d'affectation. Vol. I, page 105.

Il meurt, sans soutenir avec fermeté, ses principes philosophiques et se montre fort *couard*. Il était fils naturel de Mme. de Tensin et d'un M. Destouches, qui le firent exposer sur les marches de St.-Roch. Vol. IV, pages 174, 185.

Son discours préliminaire de *l'encyclopédie* n'est point (quoiqu'on en ait dit) un *ouvrage de génie*, et ne le place qu'au second rang des prosateurs; dans ses éloges il semble affecter l'humeur, comme Fontenelle l'agrément : l'un veut blesser, et l'autre plaire.

On lui reproche, avec raison, d'avoir placé dans l'académie, plutôt ses amis que des hommes de mérite, et d'avoir été trop occupé du soin de se faire louer dans les journeaux. Vol. IV, pages 177, 378, 379.

Delaplace débuta par *Vénise sauvée*, qui eut quelque succès, quoique fort mal écrite. Il donna dans la suite *Jeanne d'Angleterre* et *Adèle de Ponthieu* qui sont oubliées. Nous avons du même auteur une mauvaise traduc-

tion du théâtre anglais, moitié vers et moitié prose : la prose est plate, et les vers sont au-dessous de la prose. Il a fait tomber le *Mercure* qu'il rédigeoit. Tome II, pages 21, 22.

Cet auteur se retire à Bruxelles, répand le bruit de sa mort, afin de faire parler de lui, ce qu'il n'a pu obtenir. Les mauvais auteurs n'ont rien de mieux à faire que de vivre : les bons seuls gagnent à mourir. Tome II, page 24.

Delille de Salle donne par cahiers *l'Histoire des hommes*, qu'il est impossible de lire à moins d'avoir un goût décidé pour le fatras, l'enflure et le verbiage.

De Laclos: des artifices grossiers, des atrocités gratuitement révoltantes, des horreurs absurdes, voilà le fond des *Liaisons dangereuses* : tous les ressorts sont faux et manqués. Vol. III, page 340.

L'Abbé de la porte meurt sans qu'on fasse plus d'attention à sa mort qu'à sa vie. C'était le frippier le plus habile de la littérature, et il gagnait beaucoup d'argent à rhabiller les ouvrages d'autrui; mais il n'avait pas assez de talent pour se faire lire. Vol. III, page 46.

Delille (l'abbé) : ses *Jardins* manquent de plan. L'auteur ne sachant quelle marche il devait tenir, n'a fait que des morceaux détachés,

qu'il a ensuite rassemblés. A ce défaut de plan, il faut joindre la stérilité d'invention du poète: il a peu de sentimens dans le cœur et peu de richesses dans l'imagination: L'exorde est de mauvais goût: le style est mal tissu; les transitions sont des coutures mal-adroites, les vers sont combinés avec de petits rapports, etc. Les deux derniers chants rachètent les défauts des deux premiers. Vol. III, page 390.

Diderot ayant rêvé qu'il avait créé un *genre* il donna *le Fils naturel* et *le père de famille*. *Le fils naturel* était une des plus étranges et des plus ennuyeuses déclamations qu'on eût jamais faites: il n'a pu être joué que deux fois, et il est entièrement oublié. *Le père de famille* vaut mieux, quoiqu'il n'y ait point beaucoup de vraisemblance dans l'intrigue, beaucoup de raison dans les caractères, beaucoup de vérité dans le dialogue. Hommes, femmes, valets, tous les personnages ont de l'esprit, tous sont philosophes. Vol. I, page 46.

Publie les *Bijoux indiscrets*, ouvrage fort inférieur en ce genre au *Sopha* de Crébillon, fils. Son livre sur *L'Interprétation de la nature* est obscur. Vol. I, page 190.

Sa poétique théâtrale et ses drames ont con-

tribué à la décadence du goût: c'est d'après ses principes qu'on a cru qu'une prose ampoulée valait mieux qu'une versification naturelle.

Il déshonore sa philosophie en prêchant l'athéïsme, et n'est point reçu à l'académie à cause de son impiété affichée. Vol. IV, page 276.

Dorat: cet auteur n'a presque jamais le coup de pinceau juste; il charge et il affaiblit ce qu'il veut peindre, et souvent blesse ceux à qui il veut plaire; le style *d'Anacréon citoyen* est faible et traînant; *l'Épitre à la lune* est encore plus mauvaise; il n'y a ni objet ni sens. Le style est du plus mauvais goût. Voilà où l'on descend quand on veut écrire pour être imprimé tous les huit jours. Vol. I, pages 58, 59.

Fait recevoir une comédie en quatre actes, *le Chevalier de Grammont*: c'est la prose d'Hamilton mise en vers; mais les vers ne valent pas la prose. Sa comédie intitulée, *les Proneurs*, est un réchauffé des satyres de Palissot; c'est une diatribe contre ceux qui ne l'ont pas prôné. Vol. I, page 203.

Il fait un ouvrage comme un autre fait un vaudeville; mais ses ouvrages passent comme les vaudevilles. Vol. I, page 204.

Le sujet du *Célibataire* n'est pas traité. Le style est plein de verbiage, de choses rebattues, et de vers qui n'ont point de sens. Vol. I, page 266.

Le Malheureux imaginaire tombe depuis le premier acte jusqu'au dernier ; c'est le plus insipide ouvrage qui jamais ait fait bailler la cour et la ville. Vol. II, page 13.

L'auteur paie les succès quand il en obtient, et alors le parterre est à *ses frais* : il serait bientôt ruiné : s'il réussissait souvent. Vol. II, p. 14.

Le journal des dames, qui n'est pas assez ridicule pour être amusant, attire à son auteur une foule d'épigrammes qui font rire à ses dépens. Vol. II, page 62.

Son humeur contre l'académie lui inspire plusieurs satyres sans gaîté et sans sel. Tome II, page 78.

La pauvre pièce des *Proneurs* est comme non-avenue : c'est une insipide copie des philosophes de Palissot. Tome II, page 80.

Les Chevaliers français ne produisent aucune sensation. Les femmes que l'auteur y introduit, ont le plus mauvais ton : c'est le ton du Dorat et des filles de Paris. Vol. II, page 338.

Pierre le grand est sifflé à la première re-

présentation ; mais, aux suivantes, l'auteur trouve moyen de se faire applaudir. Le style est chargé de lieux communs, de déclamations triviales, de réminiscences, de tirades déplacées : à peine y a-t-il vingt vers passables. Tome III, page 24.

Il meurt d'éthisie et de marasme, ne laissant de réputation que dans quelques journaux, et de *regret qu'à ses créanciers*. Il meurt sans vouloir se confesser et sans être corrigé par l'épigramme que M. de Laharpe fit contre lui :

Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté.

Vol. III, pages 80 et suivantes.

Dubuisson fait jouer aux Français *Thamas Koulikan* ; il se vante d'avoir fait cette tragédie en dix-sept jours ; mais elle ne vaut pas ce qu'elle a coûté. Des déclamations, des lieux communs, des meurtres sans intérêt, des solécismes, etc. : voilà quelle est cette tragédie tombée à la première représentation. Vol. III, page 131.

Il réveille l'attention publique par une préface qu'il met en tête de sa tragédie imprimée. Jamais on n'a exhalé les bouffées d'un amour-

propre plus imbécille, et jamais on n'a insulté et calomnié les gens de lettres avec plus d'insolence. Au reste, l'auteur écrit comme un valet. Vol. III, pages 148, 149.

Dégoûté de la tragédie, il donne *le Vieux Garçon*, comédie écrite avec une platitude triviale, et fort mal reçue par le parterre. Vol. IV, page 50.

Dubelloi, d'abord avocat, ensuite comédien à Strasbourg. Il revint de cette ville avec une tragédie de *Titus*, imitée de *Métastase*. C'est une copie froide et mal-adroite du *Cinna* de Corneille et du *Brutus* de Voltaire. L'auteur donna ensuite *Zelmire*, dont la fable est obscure, compliquée d'invraisemblances, et dont la diction est froide, sèche et pénible. *Le Siége de Calais* est une déclamation en style ampoulé, dont le troisième acte est d'une longueur fastidieuse. Les principaux personnages de *Gaston* et *Bayard* sont défigurés. *Gabrielle de Vergi* est une lamentation froide et ennuyeuse sur un sujet ingrat; *Pierre le cruel* ne s'est jamais relevé de sa chute. Comme Dubelloi répétait souvent qu'il *avait le secret des vers de Racine*, on a dit qu'il *l'avait bien gardé*.

Il avait une pension de 50 Louis qui m'est accordée. Tome I, pages 113, 114, 115, 116.

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

Ducis ne fera jamais rien de régulier et ne composera ses pièces que sur celles d'autrui. Il a fait *Hamlet* avec celui de Shakespéar et la *Sémiramis* de Voltaire, *Roméo* avec celui de Shakespéar, *Œdipe* avec Euripide et Sophocle. Vol. II, pag. 336.

Le bonheur des circonstances le fait recevoir à l'académie. Vol. II, page 316.

Cette réception inattendue a fait dire, qu'à cause de l'accouchement de la reine, l'académie avait aussi donné son *gratis*. Vol. II, p. 326.

Son discours de réception est applaudi; mais on s'aperçoit que Thomas, ami de l'auteur, y a mis la main. Vol. II, page 312.

Le roi Léar ne doit son succès qu'à la mauvaise composition du parterre : les sots y donnent la loi, et la cabale des mauvais écrivains est réunie pour détruire tout principe de goût et toute raison. Aussi le peu d'hommes éclairés qui restent à Paris, se récrie contre ce succès scandaleux. Vol. IV, page 75.

Macbeth, tombé à la première représentation, n'a pu être relevé à la seconde, parce que le vice de la pièce est irrémédiable : c'est

l'ennui causé par un fond d'atrocités froides et gratuites. A l'égard du style, il est comme celui du *roi Léar*, rempli de jargon, de déclamations, de mauvais goût, de bouffissure, de sollécismes. Vol. IV, pages 392, 393.

Mme. *du Deffaut* n'aimait, dans ses amis, que le plaisir que lui procurait leur société : il était difficile d'avoir moins de sensibilité et plus d'égoïsme. Le jour de la mort de son meilleur ami *Pont de Veyle* elle soupa comme à l'ordinaire, c'est-à-dire, fort bien; car elle était très gourmande, etc. Vol. III, page 145.

Melle. *Dumênil* quitte enfin le théâtre; elle n'a jamais eu ni voix, ni figure, ni noblesse : elle laissait tomber les plus beaux détails de ses rôles. Vol. I, page 361.

Durosoi donne les *Deux amis*, fable aussi étrange que ridicule, huée d'un bout à l'autre. Le même a composé une quantité de brochures insipides et de pièces tombées. Vol. II, page 347.

Favart donne aux Italiens *la Belle Arsène* : le style de cet auteur n'est plus qu'un cliquetis de petites épigrammes. Vol. I, page 244.

On lui attribue une moitié des ouvrages de l'abbé de Voisenon qui couche avec sa femme. Vol. I, page 292.

Floquet, auteur d'*Azolan*. Ce mauvais opéra n'a eu aucun succès. Il est tellement dénué de talens, qu'on croit que l'auteur a tiré ce qu'il y avait de bon dans son premier ouvrage, des papiers que Trial lui avait laissés en mourant. Vol. I, page 36.

François de Neufchateau envoie une pièce de vers à M. de Laharpe: ces vers sont un compliment, et par conséquent les meilleurs que l'auteur ait jamais composés. Vol. II, p. 217.

Son talent précoce et avorté ne produit que quelques fragmens médiocres, épars dans les journaux; et cependant il veut traduire l'Arioste! Vol. III, page 153.

Fréron n'a jamais écrit qu'en homme de collége qui prodigue des figures triviales, et ne connaît point la bonne plaisanterie; il ne s'est long-tems soutenu que par des scandales: son nom seul eût pu décrier la meilleure cause. Il a vécu frappé d'une proscription sociale, accablé du mépris public, auquel il s'accoutumait; et après avoir été méchant, lâche et imposteur pendant trente ans il est mort insolvable. Vol. I, page 330.

Garat compose *l'Éloge de Montausier*, et remporte le prix de l'académie qui appartenait à M. de Lacretelle, auquel on n'accorde que

l'accessit. Garat, qui veut être penseur, est plus fort pour la philosophie moderne que pour l'éloquence. Il a fort peu d'imagination, encore moins de sensibilité, et son style est sans mouvement. Vol. III, page 256.

Son *Éloge de Fontenelle* est d'une extrême longueur, parce que l'auteur croit, comme tous les rhéteurs, que dans un discours dont la lecture ne durerait qu'une heure, on n'aurait pas le tems *d'avoir du génie*, et mesure le sien, plutôt par la longueur, que par le mérite de ses productions. Lieux communs, digressions, hors d'œuvre, voilà ce qui constitue ses ouvrages; il fait un morceau, puis un morceau, et jamais un ensemble ; joignez à cela des phrases entortillées, des constructions louches, des périodes d'une longueur assommante : on ne peut être moins avancé a trente-six ans. Vol. IV, page 256.

Gilbert : un *nommé* Gilbert déchire les grands écrivains dans une satyre intitulée : *le Dix-huitième siècle ;* M. de Laharpe est un de ceux qu'il attaque. Ce Gilbert est *au pain de l'Archevêque et au vin de Fréron.* Sa satire est sans esprit, sans gaîte, pleine de plats lieux communs et de mauvais vers. Vol. I, page. 216.

Il adresse une ode à M. de Choiseuil après en avoir adressé une au chancelier Maupou, qui avait fait exiler ce seigneur. Vol. I, page 254.

Il imprime deux odes : l'une sur le *Jubilé*, l'autre sur le *Jugement dernier*. *Versus inopes rerum nugæque canoræ*. Vol. II, page 4.

Ce malheureux meurt fou. Il avait de la disposition à cette maladie, disposition que l'habitude du vin avait fortifiée. Vol. III, page 167.

Ginguéné publie dans l'almanach des Muses *la Confession de Zulmé*. C'est un persifflage en forme de galanterie, où trois ou quatre idées sont délayées dans trois cents vers d'une délicatesse imperceptible, et de la gaîté la plus pincée et sur le plus mince sujet. On n'a jamais parfilé des riens avec plus de prétention et de soin. L'auteur est une des têtes les plus vides et un des esprits les plus froids, qui aient pu se former à l'école de Dorat et de Pezai. Vol. IV, page 211.

M. *Guibert :* personne n'a une dose d'ambition aussi forte que ce jeune auteur. Il croit remplacer Turenne, Corneille et Bossuet. Il lit son *Connétable* à la reine, parce que M. de Laharpe a lu son *Menzikoff* devant cette princesse.

Son *Éloge* de Catinat est un résumé de la vie de ce général, rédigé scrupuleusement suivant l'ordre des dates : le style est vague, affecté, semé d'incorrections, de lieux communs, de longueurs. Vol. I, pag. 246.

Cet auteur n'est ni bon orateur, ni bon écrivain ; il est encore moins poète. Toutes les règles de l'art, fondées sur le bon sens, sont oubliées, dans son *Connétable de Bourbon*. L'art du dialogue y est totalement négligé : le style est de la prose plate et mal construite. Vol. I, page 252.

En examinant de près le discours préliminaire qui précède sa *Tactique*, on n'y trouve qu'une copie de ce que les philosophes ont écrit. Le style est plein de fautes et de mauvais goût. Vol. I, page 195.

Il fait imprimer furtivement l'éloge de l'Hôpital ; mais la rudesse du style et le ton d'humeur qui domine dans l'ouvrage font reconnaître l'auteur.

Imbert, auteur du *Roi de la Feve*. Le public a sifflé cette farce, qui est au-dessous des farces de Nicolet. Vol. I, pag. 65.

Publie des *Contes* dans lesquels il cherche à attraper la manière de Voltaire ; mais son style tombe dans le jargon et paraît aussi pro-

lixe que celui de Voltaire est rapide. Vol. II, page 187.

Florine, mauvaise comédie de cet auteur, est jouée sans succès. Vol. III. page 116.

Les Italiens ne font pas fortune avec le *Jaloux sans amour*, pièce dénuée d'action, d'intérêt et de caractères. Vol. III, page 202.

Labeaumelle fait imprimer les *Mémoires de Mme. de Maintenon*. Les hommes de lettres y trouvent beaucoup d'anecdotes suspectes et d'ignorances prouvées. Le style est décousu, romanesque, plein d'affectation et de mauvais goût. Pour se venger de Voltaire, il commente la Henriade; toutes les notes critiques sont du ton et du style d'un écolier qui juge son maître. Ce *gredin* a eu l'insolence de placer son portrait et celui d'un autre *gredin* comme lui, en regard avec le portrait de Voltaire. Vol. I, lettre 28.

Lachabeaussierre, auteur des *Maris corrigés*, n'obtient qu'un succès fort médiocre. Le fonds de l'ouvrage est pris par-tout; dans *les fausses infidélités*, de Barthe, dans *le Préjugé à la mode*, de Lachaussée, etc. Rien de plus trivial que l'intrigue : des déguisemens, des scènes de bal, des femmes en hommes etc.; style

incorrect et qui pèche même contre les règles de la mesure. La préface est un modèle accompli de l'amour propre le plus ridicule, du style le plus informe, et de l'ignorance la plus épaisse. Vol. III, page 288.

Laharpe, auteur de la *correspondance*, en attendant qu'on joue les *Barmecides*, fait *Mensikoff*. La scène (en Sibérie) lui fournit des couleurs *locales*, et absolument *neuves* : on les trouve fort *énergiques*. La fable est jugée intéressante, et fait beaucoup verser de larmes, sur-tout des *beaux yeux* de madame la princesse de Baratinski et de madame la comtesse de Strogonof. Tous les Russes de ce pays ont entendu l'auteur, et l'ont applaudi : jamais on n'a vu d'effet semblable à celui qu'a produit le tableau de la gloire future de la Russie. Ce pays là a toujours porté bonheur à l'auteur ; et il est décidé à faire jouer *Mensikoff*, même avant les *Barmecides*. La reine doit l'entendre incessamment. Vol. I, pages 117 et 118.

La mode des lectures est en vogue : M. de Laharpe met beaucoup de complaisance dans celle de *Mélanie*, parce qu'elle ne pouvait être jouée. L'auteur ne dut l'impression qu'à L'ENTHOUSIASME du public auditeur, qui *en-*

trina l'autorité; mais désormais il ne lira plus ses ouvrages que dans ses sociétés intimes. Vol. I, page 145.

Cet auteur-prodige remporte le même jour deux prix à l'académie! Vol. I, page 228. Ce triomphe le brouille avec les orateurs et les poètes; et, pour ne pas se brouiller avec le *monde entier*, il promet *solennellement* de ne plus concourir.

Son éloge de Catinat est applaudi avec *transport* : on *s'accorde* à le regarder comme son meilleur ouvrage; il y a même des momens où on a versé des larmes. On a moins applaudi la pièce de vers, parce que l'abbé de Lille a affecté de la mal lire. A toutes les proclamations réitérées du prix des vers, du prix de prose, remportés chacun pour la quatrième fois, et deux fois ensemble, ce qui est sans exemple, le nom de *Laharpe* a été couvert d'applaudissemens. C'est une mauvaise journée pour ses ennemis; Fréron mourra de rage, s'il ne meurt d'indigestion au cabaret! Vol. I, page 245.

Le Mercure passe entre ses mains, et ce journal devient une véritable Encyclopédie. Tom. II, page 252.

Représentation des *Barmecides*. Succès prodigieux, malgré l'excessive chaleur, et la

rage des ennemis de l'auteur. Vol. II, page 261.

Il abrége de deux tiers l'histoire des *Voyages* de Prévost. Ce dernier n'a ni ordre, ni précision, ni style. M. de Laharpe met dans son ouvrage de l'ordre, de la précision et du style. Vol. III, pag. 75.

Il reçoit un compliment de M. de Vilette, sur certain éloge de Voltaire. — Ce compliment est rendu par M. de Laharpe seulement par politesse. Vol. III, page 76.

Il lit deux actes de *Philoctète*, à l'académie, qui couvre d'applaudissemens l'éloquence vraie et touchante qu'ils respirent. Vol. III, page 133.

On joue au théâtre français, et avec un grand succès, *Jeanne de Naples*: les représentations en sont fort suivies et fort applaudies. Vol. III, pag. 307.

Molière à la nouvelle salle fait courir tout Paris. Vol. III, page 358.

A peine le Grand Duc arrive en France, qu'il veut voir *Molière à la nouvelle salle*. Pour son amusement on lui donne *Mahomet* et *les Muses rivales*.

Quelques fragmens de sa traduction de Lu-

cain sont fort applaudis par l'académie qui en entend la lecture. Vol. IV, page 15.

Philoctète a le plus grand succès ; jamais depuis *Warwick* et *Mélanie*, M. de Laharpe n'a été aussi applaudi. On a *un peu contesté* le succès des *Barmecides* et de *Jeanne de Naples ;* mais à la représentation de *Philoctète*, le public s'est *laissé faire*, et l'auteur reçut les vers les plus flatteurs. Vol. IV. p. 327.

On donne *les Brames*. Les quatre premiers actes sont applaudis avec *enthousiasme*, et le cinquième ne peut être entendu à cause de la faiblesse de l'organe de Brisard. Vol. VI, p. 188.

Coriolan est applaudi d'un bout à l'autre sans aucune contradiction. M. de Laharpe est même obligé de paraître après la pièce, sur le théâtre, ce qu'il n'avait jamais voulu faire depuis *Warwick ;* mais les comédiens lui représentent que ce jour là le public était *trop en force* pour qu'on pût lui refuser cette faveur. Vol. IV, page 214.

Il se fait *magnétiser*, mais n'est pas la dupe des charlatans. Vol. IV, page 274.

Larive joue le *Warwick* de M. de Laharpe, mais il est bien loin de saisir l'esprit général du rôle ; il s'emporte un moment, et se refroidit ensuite. Vol. I, page 218.

Il joue avec plus de succès le rôle de *Philoctète*; mais son talent est inégal et même journalier. Vol. X, page 127.

Laujon : L'amoureux de quinze ans est une bagatelle assez agréable, bonne pour la comédie Italienne; mais les *Soubrettes*, du même auteur, sont absolument tombées à la première représentation. Il songeait à l'académie; mais il en est revenu. Tome II, page 172.

Lebatteux, membre de l'académie française. Sa mort n'est pas une grande perte pour cette société : ce n'était ni un bon écrivain, ni un bon confrère. La partie critique de ses ouvrages est extrêmement commune, les idées étroites, le style dénué de tout espèce d'agrémens et d'intérêt. Vol. III, page 10.

Leblanc, auteur des *Druïdes* : Déclamation contre le despotisme sacerdotal, contre le fanatisme. C'était une *bonne cause* mal plaidée; la pièce fut mal reçue : la versification est mauvaise. Page 38, vol. I.

Manco-capac est un chef-d'œuvre de bêtise. Vol. X, page 250.

Lebrun, poète sans idées, inégal dans son

style, souvent dur, et presque toujours enflé; mais qui *étincelle* quelque fois comme *Brebeuf*, *malgré son fatras* obscur : au reste, il ne peut faire quatre pas sans tomber sur le nez. Vol. III, page 339.

Lefranc de Pompignan réunit ses ouvrages en six volumes, qu'on peut appeler *posthumes* puisque l'auteur est regardé comme mort depuis vingt ans. Sa *Didon* n'est pas au-dessus du médiocre; ses *Poésies Sacrées* n'ont jamais été lues, même avant que Voltaire eût défendu d'y *toucher*.

L'extrême sécheresse, la monotonie, le prosaïsme sont les caractères habituels de son style : il ne sait pas faire la phrase poétique, et son oreille ne la connaît pas :

Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

Vol. X, page 202, 203.

Lekain: Quand cet acteur ne joue pas, c'est plutôt une parodie qu'une tragédie; et quand il joue, les autres font une étrange disparate. Vol. I, page 219.

Après sa retraite, la tragédie sera sans acteur. Il reçoit ces vers de M. de Voltaire; vol. V, page 415.

Acteur sublime et soutien de la scène,
Quoi! vous quittez votre aimable séjour?

Jamais hommage ne fut mieux mérité (*).

Il tombe malade : la perte de cet acteur entraînera celle de l'art de la déclamation. Page 483, vol. II.

Il meurt dans sa quarante-neuvième année, enlevé tout-à-coup à sa gloire, et aux plaisirs du public : cet événement malheureux met le théâtre et la littérature en deuil. Vol. II, page 203.

Qui me consolera du malheur qui m'arrive?
Disait Melpomène à Caron;
Lorsque tu fis passer à Lekain l'Acheron,
Que ne déposait-il ses talens sur *La rive?*

Les débuts se succèdent depuis sa mort : c'est la monnaie de cet acteur sublime. Vol. II, page 384.

Lemierre s'est donné dans le monde une existence ridicule ; c'est un métromane bouf-

(*) Les mémoires de Lekain se trouvent chez Colnet, libraire, rue du Bac, no. 618. Le même libraire vend aussi : les Notices publiées par Molé, Linguet, sur ce grand acteur.

son qui fit ses vers au premier venu. Ce travers l'éloigne de l'académie, jalouse de la considération personnelle de ses membres. Vol. II, page 320.

L'idée des *fastes* appartient à la corruption du goût ; elle blesse tous les principes de la poétique et du bon sens. Le style est digne du reste, ou plutôt il est pire que tout le reste : c'est un amas de grotesques, un mélange informe de tous les tons, qui n'offre qu'un habit d'Arlequin, etc. Vol. II, page 387.

Il donne au théâtre la *Veuve du Malabar* : style dur, incorrect, prosaïque, chargé de lieux communs, et plein d'expressions et de tournures étrangères. L'auteur aurait bien dû, en défendant l'humanité, ne blesser ni l'oreille, ni la langue. Vol. III, page 98.

Il se rend un bien mauvais service en publiant ses *Poésies fugitives* ; il semble qu'il ait voulu prouver à quel point on peut être mauvais versificateur. Jamais, depuis feu Chapelain, on n'a fait de plus rudes et de plus étranges vers ; et, le bon de l'affaire, c'est qu'il prend sa dureté pour de la force, et sa bizarrerie grotesque pour de l'originalité. Vol. III, page 361.

Letourneur publie la traduction de Sakes-

pear. La vie de ce dramatique anglais est écrite avec un ton d'admiration extatique, qui est prodigieusement ridicule. On peut relever, dans la version, des fautes de sens, et même des méprises grossières. Vol. I, page 547.

Il substitue, dans sa nouvelle traduction de l'*Histoire universelle* des Anglais, le style emphatique et déclamatoire, aux platitudes des premiers traducteurs. Vol. III, page 110.

Linguet, chassé ignominieusement du Palais, et rayé de l'ordre des avocats, à cause de sa conduite scandaleuse. Vol. I, page 81.

Il est auteur d'une *Histoire d'Alexandre* : sujet plein de majesté, et qu'il a dégradé. Il parle de Sparte en épigrammes, et fait des pointes sur Alexandre. Phrases de rhéteur, arrangées sur des compilations. Dans ses *Révolutions de l'Empire*, il prodigue des insultes grossières aux grands hommes, des louanges exagérées aux tyrans. C'est un homme qui ne cherche à se signaler que par des scandales, parce qu'il ne peut obtenir aucun succès avoué par le goût et la raison. Il a réduit la déraison en méthode dans sa *Théorie des lois* : jamais on n'a tant entassé de figures et de métaphores basses, triviales et incohérentes. Tom. I, page 87.

Il s'est conduit comme un fou, et comme un lâche, dans son affaire contre les avocats. Vol. I, page 96.

Personne n'était plus en état que lui de donner une *Théorie du libelle*, puisqu'il a passé sa vie à faire des libelles. Vol. I, page 103.

Il quitte l'Angleterre, où il est regardé comme un mal-honnête homme, et exclus de la société des honnêtes gens; veut se retirer en Suisse, où il n'est pas reçu; enfin, se réfugie à Bruxelles, où l'on tolère tout. Vol. II, p. 299.

Il publie mille calomnies dans ses *Annales Politiques*; et M. de Laharpe relève quelques traits propres à faire connaître cet *infâme calomniateur*, ce misérable compilateur. Tom. III, page 25.

L'abbé de Mably publie un livre sur la *Législation*. Lieux communs; platonisme chimérique; redites perpétuelles. Volume II, page 1.

Son traité sur la manière d'écrire l'histoire, a beaucoup de vogue, parce que l'auteur y dit du mal de Voltaire, de Buffon, qui n'a jamais écrit sur l'histoire; de Tacite, de Robertson, de Hume, etc. Cet ouvrage ne peut avoir été fait que par un homme chagrin, jaloux, haineux. Vol. III, pages 606, 612.

Marmontel. Il a moins d'invention et d'originalité que Sedaine, et que d'Hele. *Bélizaire* est trop long ; et a le défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon.

Il vivait des bienfaits de M. de Voltaire, logeait en commun avec quelques autres jeunes littérateurs, qui n'étaient guère plus riches que lui ; et chacun avait son jour pour faire la cuisine. (A coup sûr, M. de Laharpe n'aimait pas la cuisine de ces jeunes gens : son goût est trop exquis.) Lettre III, Vol. I, page 28.

A donné au théâtre Italien *la Fausse Magie*. Le fond est trivial ; le dialogue l'est aussi. Vol. I, page 72.

Le dénouement de cette pièce est à la *glace*, parce qu'il se fait avec un *miroir*. Volume I, page 84.

Céphale n'a point de succès ; c'est ce que Marmontel a fait de plus mauvais. Vol. I, page 166.

Les *Incas*, si long-tems attendus, paraissent enfin. Point de plan, point de marche déterminée : le roman manque d'unité ; le style est trop uniforme, et tient plus du rhéteur que de l'écrivain. Tom. II, page 61.

L'abbé Mauri travaille jusqu'à quarante ans sans pouvoir vaincre son obscurité ; et la pau-

vreté, ne subsistant que de répétitions de géographie qu'il faisait en ville, et d'épreuves qu'il corrigeait. Son *Eloge de Fénélon* commence à le faire connaître, quoique cet ouvrage soit d'un style pénible, lourd, incorrect. Il prêche le *Panégyrique de Saint-Louis* devant l'académie. C'est son meilleur ouvrage; mais il manque de facilité et de grâce, et il a trop peu d'imagination dans l'expression. Tome I, page 58.

Reçu à l'académie, il prononce un discours qui n'est pas exempt de mauvais goût et de faux jugemens. Vol. IV, page 295.

Mercier. Ses drames sont, ou des déclamations, ou des platitudes; il a noyé les plus beaux sujets dans un long bavardage; il a juré de ne pas faire des vers, parce qu'il prétend que Racine et Despréaux *ont perdu la poésie française* (*). Vol. I, page 68.

Il vient de donner *la Brouette du Vinaigrier, pour faire oublier*, dit-il, *Athalie* et

(*) Son opinion n'est pas changée. Il a soutenu depuis bien d'autres absurdités qui l'ont rendu la fable du public; néanmoins il est membre de l'institut national.

Cinna. Ce drame n'a aucune espèce d'intérêt. Vol. I., page 125.

Jézennemours se fait remarquer par un style ampoulé, une métaphysique obscure, et des aventures triviales. Tom. I, page 396.

Cet auteur, dans sa pièce intitulée *Molière*, a fait parler ce grand homme comme parlerait Mercier, et Molière n'y gagne pas. Vol. I, page 340.

On le reconnaît dans le *Tableau de Paris*, à son aversion pour le bon goût, et le bon style; à son ton d'*illuminé*; à ceux qui, comme lui, n'écrivent pas pour le peuple (*). Vol. III, page 257.

L'abbé Millot est reçu à l'académie. Il serait difficile de faire un discours de réception plus plat que le sien.

Molé manque d'énergie et de dignité; dénature la déclamation tragique en y portant les tons tâtonnés, la vivacité bavarde, les nuances familières qui appartiennent à la comédie. Sa réputation et ses succès ont égaré tous les jeunes auteurs : personne n'a plus cor-

(*) Cet homme, comme on voit, était *révolutionnaire* né.

rompu l'art de la déclamation. Tome II, page 16.

Prononce l'éloge de Lekain ; il est impossible de noyer ses idées (*) dans un plus long galimathias. — Ignorance totale de la langue, multitude de solécismes. Vol. II, page 225.

Monvel donne aux Italiens le *Porteur de chaises*, sifflé à la première représentation. Le style est au-dessous de celui de Sedaine, et c'est tout dire ; il est souvent d'une platitude à peine concevable. Sa comédie de *l'Amant Bourru* est calquée sur les *Lettres de la comtesse de Sancerre*. Vol. II, page 321.

Clémentine et Desormes, autre pièce du même auteur, présente, comme tous les drames, avec des événemens forcés et invraisemblables, des lieux communs rebattus, des ex-

(*) Cet éloge se trouve à la fin des Mémoires de Lekain. Il est digne de celui qui l'a composé, et de celui qui en était l'objet. On ne voit pas quel motif a pu engager M. de Laharpe à juger autrement que le public éclairé qui l'a applaudi avec enthousiasme. Serait-il aussi jaloux de Molé ?

Ce dernier a publié dernièrement un nouvel éloge de Lekain, où l'on trouve réunies la raison et l'éloquence. Cette brochure se vend chez Colnet.

clamations, des évanouissemens, un style trivial ou empoulé : le vol y est mis en action. Il faut espérer que cet auteur introduira bientôt sur la scène la potence et le bourreau. Vol. III, page 161.

Naigeon, *singe de Diderot*, dont il répète sans cesse la conversation, comme il copie son ton et ses écrits. Vol. II, page 255.

Palissot débuta par une tragédie qui fut sifflée, comme elle méritait de l'être. Sa comédie des *Tuteurs* n'a jamais été reprise, son *Histoire des rois de Rome* n'a jamais été lue : l'intrigue des *Philosophes* n'est qu'un squelette des *Femmes Savantes*. Son *Rival par ressemblance* tomba à la première représentation ; *l'Homme dangereux*, qui ne l'était que par l'ennui qu'il devait causer, n'a jamais été joué : il n'y a, dans la *Dunciade*, ni le fond d'un poëme, ni la gaîté d'une satire. Vol. I, pages 132, 133, 134.

Pezay n'est pas gentilhomme, et se fait appeler marquis ; ne sait pas la syntaxe, et compose des volumes ; ne sait pas le latin, et traduit Catulle. Il n'est redevable de ses succès qu'à sa sœur. Vol., page 174.

Philidor, musicien absolument sans esprit. Vol., page 56.

Piis (Augustin), auteur de *Cassandre Oculiste*. Cette pièce réussit à l'aide du chant et du jeu des acteurs ; mais il faut bien se garder de la lire. Vol. III, page 116.

Aristote amoureux n'a pas autant de succès. Il est indécent de travestir deux des plus grands hommes de l'antiquité, et de leur faire jouer sur le théâtre une farce digne d'Arlequin. *Les Vendangeurs*, qu'il a faits, de compagnie avec Barré, sont dans le goût des *Moissonneurs*, de Favart ; mais il y a moins de morale et plus de gaîté. Vol. III, page 154.

Le public, lassé de ses *Ponts-Neufs*, reçoit ses nouvelles productions avec des huées. Vol. IV, page 50.

Piron : L'édition de ses œuvres paraît en sept volumes. Opéra comiques, dignes du théâtre de Gilles ; poésies légères, inférieures à tout ce qui a été écrit en ce genre ; épigrammes parmi lesquelles on en compte cinq ou six de passables ; une bonne comédie (*la Métromanie*) : voilà ce qui compose cet énorme fatras. Tom. I, page 354.

L'abbé Raynal : Son ouvrage est *confus* et diffus. Transitions sans art ; digressions qui nuisent à l'objet principal. Le style est inégal, chargé de déclamations : les parties que l'on estime le plus ne sont pas de Raynal. Cet au-

teur, au reste, ne se conduisait pas d'une manière conforme à ses principes ; il écrivait contre la traite des nègres, et plaçait son argent sur des vaisseaux négriers. (Infâme calomnie.) Lettre II, vol. I, page 19.

Mlle. Raucourt a peu d'ame; une déclamation apprise et forcée; une trop grande profusion de gestes, une voix sourde, rien de naturel, rien de naïf dans son jeu. Vol. I, pages 216, 217.

Elle part pour Saint-Pétersbourg. L'auteur désire que sa beauté lui tienne lieu de talent, comme en France. Tom. I, page 392.

Est horriblement maltraitée par le parterre, qui lui applique ce vers de Phèdre :

Et moi, triste rebut de la nature entière.

Tom. III, page 2.

Rétif de la Bretonne, auteur du *Paysan perverti*. Ce roman est l'assemblage le plus bizarre et le plus informe d'aventures vulgaires, mal amenées et mal tissues ; de caractères métaphysiques ; de la métaphysique la plus mauvaise et la plus déplacée, du libertinage le plus effréné, du plus mauvais style, et du plus mauvais goût. Volume I, page 100.

Rigoley de Juvigny n'est connu que par ses

ridicules et la prétention qu'il a d'être l'ennemi de Voltaire et de la musique italienne, et par des injures plates et grossières contre plusieurs gens de lettres. Vol. I, page 38.

Robé est auteur d'un poëme sur la V : il était plein de son sujet. On a de lui quelques satires dont il serait difficile d'attraper le style, quand même on aurait formé le projet d'être parfaitement ridicule. Tome I, p. 391.

Rochefort donne à Homère une bien mauvaise preuve de son respect et de son amour en le traduisant d'une manière détestable. Cet homme n'a besoin, pour faire des vers, que du dictionnaire de Richelet. Vol. II, page 52.

Doué d'une infatigable médiocrité, il fait jouer les *Deux frères* et n'obtient qu'avec peine une première représentation. Vol. IV, page 317.

Rosset, auteur d'un poëme en six chants sur *l'agriculture*, publie trois nouveaux chants sur les *jardins potagers*, qui forment une suite à son premier ouvrage et en ont tous les défauts, peu de poésie, peu d'imagination. Vol. IV, page 102.

Roucher : son poëme *des Mois*, à peine imprimé, n'a pas eu un seul apologiste. Le défaut capital qui l'a fait tomber sur-le-champ, c'est le défaut absolu de sujet de marche et d'intérêt.

Quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien, et n'offrant que des lieux communs. L'auteur dénué de goût ne sait ni choisir, ni classer les objets, ni finir les détails. Egaré par la contagion générale, il fait revivre la langue de Ronsard, détruit l'harmonie, fait disparaître le rythme, prend des solécismes et des barbarismes pour d'heureuses hardiesses, et une enflure monotone pour de la force et de la verve. Vol. III, page 64.

Rochon de Chabannes, auteur de *l'Amant jaloux*, d'*Heureusement*, de la *Manie* des *Arts*. Nulle imagination, nulle action, nulle intrigue; beaucoup de longueurs et de lieux communs. Vol. II, page 368.

J. J. Rousseau a voulu fuir les hommes, et les hommes l'ont oublié et ont trompé le philosophe qui ne les fuyait que pour être recherché. Il n'a ni la raison piquante et profonde de Montesquieu, ni la naïveté de Montagne, ni la facilité et le bon goût de Voltaire. Inégal et diffus, il se joue de la vérité et de son lecteur : ses plans sont des redites ou des erreurs. *La morale de ses écrits* est belle. Il écrivait contre les lettres pour paraître singulier, et finit par prendre de l'humeur contre ceux qui les

cultivaient. *La nouvelle Héloïse* est un roman mal fait, plein de longueurs, de déclamations, d'invraisemblances de hors d'œuvre. *Le Contract social* n'est qu'une spéculation stérile. Le plan de *l'Émile* est un *excès*. *Les Lettres de la montagne* ne sont bonnes que pour Genève. En général Rousseau n'a rien produit qui suppose une grande imagination, ni un plan vaste, ni des vues profondes, et ne peut être mis en parallèle avec Voltaire et Montesquieu. Vol. I, page 204 et suivantes.

Pigmalion est digne d'un auteur qui a toujours cherché plutôt le singulier que le meilleur. Vol. I, page 282.

Ingrat, il injurie dans ses *Confessions* ceux qui lui ont fait du bien, et médit de lui-même pour être extraordinaire en tout. Vol. II, page 192.

L'orgueil qui perce à travers la démence dans *Rousseau juge de Jean Jacques*, diminue la pitié qu'inspire la folie de l'auteur. Vol. III. page 122.

Mᵉˡˡᵉ. Sainval, l'aînée, ne sait ni parler ni marcher, a un organe monotone et désagréable, une figure repoussante, une profusion ridicule de gestes et de mouvemens, et des écarts qui ressemblent à la folie. Vol. II, p. 290.

Rayée du tableau des comédiens, elle est exilée à Clermont pour avoir fait imprimer un libelle contre ses camarades. Vol. II, p. 415.

Saurin a fait *Blanche et Guiscard:* la pièce est finie au troisième acte, et le dénouement est une complication de meurtres sans effet. *Spartacus* est peu théâtral. Vol. I, page 67.

De Sauvigny imprime sa *Gabrielle d'Étrée*: plate copie de *Berenice*. Cet auteur a fait des odes prétendues *anacréontiques*, *la Mort de Socrate et Hirza* deux déclamations dramatiques tombées dans l'oubli, enfin le *Persifleur* qui n'a pas eu un meilleur sort. Il s'est fait nommer *censeur de la police*; mais comme il ne jouit ni de la confiance de la police, ni de celle des auteurs, il ne censure que les affiches et les pont-neufs. Vol. II, page 257.

Une des plus ridicules productions qu'on ait vues sur le théâtre de l'Opéra, est sans contredit *Péronne sauvée:* rien de si plat que le style: et l'absurdité du plan est digne du style. La préface de l'auteur est plus ridicule que tout le reste. Vol. IV, pages 114, 115.

Sédaine, disciple de Diderot, débuta par une petite pièce en vers adressée *à son habit*. C'est la seule chose passable qu'il ait faite. Il faut bien se garder de lire ses opéra comiques;

ses vers sont de la mauvaise prose. Il a poussé le mauvais goût du style jusqu'à un excès rare. Souvent il imite : c'est un des attentats de la médiocrité de gâter les productions du génie. Vol. I, page 47.

Cet auteur annonce une nouvelle tragédie ; c'est l'abomination de la désolation dans le sanctuaire : *ultra sauromatas fugere hinc libet.* Vol. I, page 120.

Thalie à la nouvelle salle a eu beaucoup de peine à être achevée à la première représentation, et n'a pas été vue une seconde fois. On a sur-tout hué un couplet de Melpomène : c'est une plaisante idée que de faire arriver Melpomène sur le théâtre d'Arlequin ; et une plaisante chose, que Sedaine faisant parler Melpomène. Vol. IV, page 111.

Sélis : Sa traduction de Perse est plus obscure que l'original. Tom. I, page 367.

Thomas publie dans sa jeunesse un poëme intitulé *Jumonville.* Cet ouvrage est dans le style de Claudien : même emphase d'expression, même retentissement monotone ; ni nuances, ni variété, ni intérêt. Les vers ressemblent aux *cent Suisses*, dont Thomas avait été créé interprête.

La manière de cet auteur dans ses éloges

est un effort continuel qui rend le style pénible et tendu, une recherche d'expressions abstraites et d'idées méthaphysiques, une profusion uniforme de tous oratoires, etc. Thomas travaille depuis douze ans à la *Pétréide*, sujet grand et neuf. Vol. I, pages 140, 141.

Tressan, la traduction de *l'Arioste* est faible. On n'y retrouve point l'aisance, la grâce qu'on aime dans son *Amadis*. Le style est faible, prolixe, embarrassé, et d'une extrême incorrection. Vol. III, page 152.

Sa mort ne laisse aucun regrêt; il avait, avant de mourir, trahi M. de Buffon et M. Bailly, ses amis depuis vingt ans, en faisant recevoir à l'académie M. de Condorcet malgré les sollicitations de M. Bailly. Vol. IV, p. 186.

Vigée, frère de Mme. Lebrun, veut s'essayer dans la comédie, et donne un petit acte qui a pour titre les *Aveux difficiles*. Le fond est peu de chose: la situation principale est calquée sur celle des deux sœurs dans le *Dédit*; mais le style est assez facile. Vol. IV, page 84.

La Fausse coquette est peu suivie: c'est une de ces productions de jeune homme, dont les détails et le fond rappellent tout ce qu'on connaît. Vol. IV, page 264.

L'abbé de Voisenon avait la figure et la

malice d'un singe, disait plus de quolibets que de bons mots ; quelques bouffonneries libertines, *le Sultan Milapouf*, etc., sont des titres peu brillans ; encore le public en attribuait-il la moitié à Favard, dont la femme favorisait l'abbé de Voisenon. Vol. I, page 292.

Il devint devot dans ses dernières années, sans être plus croyant ; il se confessait, et se moquait de son confesseur. Vol. I, page 295.

Voltaire : tous ses amis gémissent de voir sa vieillesse entasser autant de mauvais ouvrages que ses belles années en ont produit d'excellens :

Que tout sert à ternir notre grandeur première !

Il n'y a pas dans ses dix dernières pièces une belle scène. Qui jamais osera lui dire comme Gilblas à l'Archevêque de Tolède : *monseigneur, plus d'homelies?* Vol. I, pages 90, 91.

Arrive à Paris, fait jouer *Irène*, qui réussit malgré la cabale des Gilbert, des Clément, des Fréron (*). Le fond de cette pièce est très défectueux. Tom. II, page 220.

Paraît au théâtre et s'écrie à la représenta-

(*) Gilbert et Fréron étaient morts depuis long-tems.

tion d'*Alzire: Ah! que c'est bien!* Assiste à l'académie des sciences, et se moque des éloges que prononce Condorcet. Vol. II, page 228.

Il meurt tout occupé du dictionnaire de l'académie, calomniant Pasquier, se moquant des prêtres, et léguant à son secrétaire ses habits de *velours* et ses vestes de *brocard*. Vol. II, page 243 et suivantes.

M. de Voltaire avait envoyé avant sa mort une pièce au concours de l'académie. A peine y trouva-t-on un beau vers; on ne put la lire jusq'à la fin. Vol. II, page 275.

Les comédiens donnent son *Agatocle*, ouvrage posthume; la pièce est sans intérêt parce qu'il n'y a point d'énergie et de développement dans les caractères et dans les situations. On a été obligé de retirer cette pièce, parce que le public ne s'ennuie pas long-tems par complaisance. Vol. II, page 377 et suivantes.

La comtesse de Givry, drame posthume du même auteur, n'a point de succès aux Italiens: c'est le sujet usé et ingrat de la *Force du naturel*, traité pas Destouches. Vol. IV, p. I.

CONCLUSION.

CELUI qui a traité ses confrères avec aussi peu de décence et aussi peu de ménagemens, devait s'attendre aux plus vives représailles; aussi M. de Laharpe a-t-il été attaqué avec une fureur que sa conduite seule a rendue légitime. Le nombre de ses ennemis augmentant de jour en jour, il a été trop abaissé parce qu'il a abaissé les autres; on s'est cru dispensé d'être juste envers celui qui ne l'était à l'égard de personne. De-là, ces épigrammes que la haine et le désir d'humilier un rival insolent, portaient de bouche en bouche; de-là, ces accusations offensantes, que le tems qui détruit tout n'a point encore effacées: utile leçon pour tous ceux qui entrent dans la carrière que M. de Laharpe a parcourue! Que nos jeunes litérateurs sentent enfin toute l'influence que leur caractère peut avoir sur les succès de leurs ouvrages; qu'ils apprennent que les talens ne dispensent pas de la douceur, de l'aménité, de l'indulgence, enfin de toutes

ces qualités aimables qui ajoutent un nouveau charme au mérite.

Non-contens d'attaquer ses productions, les ennemis de M. de Laharpe ont attaqué sa personne; ils ont dit :

« Vous connaissez l'auteur de *Mélanie*,
» Vous l'avez vu poète, historien,
» Critique amer, zélé pyrrhonien,
» Sur-tout sujet exerçant son génie;
» Rhéteur déïste et rimailleur payen;
» Sur Dieu, versant sa profane ironie :
» Est-ce là tout? Non, morbleu, je le nie;
» Il fera plus: vous le verrez chrétien. »

Ce serait une erreur très grave de croire que cette prophétie a été accomplie.

Non, M. de Laharpe n'est pas chrétien.

La religion chrétienne inspire à ses disciples, la douceur et la tolérance; elle leur ordonne de s'aimer les uns les autres, et de ne voir dans tous les hommes que leurs frères. Quelle est la conduite de M. de Laharpe? Il déchire tous ceux dont il parle (voyez sa Corresp.); il ouvre les tombeaux pour outrager la cendre des morts et pour insulter à des ossemens inanimés; il afflige des vieillards sur le bord de leur tombe, et semble vouloir

abréger ainsi leur carrière, que tant de travaux, tant de souffrances et tant de privations ont rendue si douloureuse.

Non, M. de Laharpe n'est point chrétien.

La religion chrétienne prescrit le pardon des injures : c'est par l'amour qu'elle subjugue les cœurs ; c'est par la charité qu'elle triomphe de ses adversaires : elle ne rend point haine pour haine, vengeance pour vengeance ; elle dit même à ceux qui la professent : «Aimez vos ennemis.» Ce précepte est sa *beauté* la plus *morale* et la plus *poétique ;* son fondateur l'a confirmé par son exemple : il a, d'une voix expirante, imploré le pardon de ses bourreaux, en demandant que son sang scellât cette étonnante réconciliation.

Quelle est la conduite de M. de Laharpe ? Il ose chaque jour se présenter aux pieds des autels, lui qui nourrit des haines et des vengeances que rien ne peut assouvir ; lui, dont la plume et la bouche distillent à l'envi le fiel sans cesse renaissant dans son cœur ; lui qui s'attache à ses ennemis, comme le vautour à la proie qu'il déchire.

Non, M. de Laharpe n'est point chrétien.

Sa *Correspondance* prouve qu'en passant

sous les drapeaux de la religion, il a conservé l'orgueil et l'intolérance philosophique.

Peut-être a-t-il cru travailler pour sa gloire, en publiant ce recueil de jugemens hasardés, d'anecdotes surannées, d'épigrammes licencieuses, de contes obscènes, et en attachant de nouveau son nom à cet acte d'accusation de toute la littérature? S'il en est ainsi, quelle a été son erreur! Tout ce qu'il dit aujourd'hui, était connu depuis long-tems: on n'ignorait pas même ces critiques personnelles, ces injures grossières dont il accable ses ennemis, puisque, après les avoir consignées dans son *Mercure*, dépôt de sa perfide acrimonie, il les avait reportées dans la collection de ses œuvres.

Qu'il y a loin de ces articles détachés au *Cours de littérature*, qui semblait devoir fermer, d'une manière si honorable, la carrière épineuse de son auteur? Plaignons M. de Laharpe d'être ainsi descendu au-dessous de lui-même, et d'avoir prostitué sa plume à un ouvrage formé des plus vils lambeaux des anciennes gazettes.

Si, du moins, il eût respecté les mœurs! s'il n'avait point consacré une partie de cette informe conspiration, à des pièces obscènes

qui blessent le lecteur le moins délicat ; l'auteur, sans pouvoir être excusé, serait sans doute moins coupable. Mais quelle oreille tant soit peu chaste, ne sera point offensée de cette épigramme contre Dorat ? — Je m'arrête et je rougis d'indiquer ce que M. de Laharpe transcrit avec complaisance : il invoque la religion, et il outrage les mœurs qui sont la première base ?

Je ne ferai plus qu'une seule réflexion. Par quelle fatalité, un vieillard averti par ses cheveux blancs, du compte terrible qu'il doit rendre bientôt au Dieu qu'il a long-tems méconnu et qu'il croit servir aujourd'hui, a-t-il pu, oubliant sa propre gloire, réveiller tant de haines assoupies, déchirer de sa propre main tant de plaies qui commençaient à se cicatriser, ajouter un nouveau crime à ceux qu'il devait expier, se préparer des remords qui empoisonneront les derniers instans que la providence lui réserve, et rendre ainsi sa mémoire odieuse à ses successeurs, qui diront :

IL A MÉDIT DU GENRE HUMAIN.

JUGEMENS

De plusieurs littérateurs distingués sur la *Correspondance littéraire* de J. F. Laharpe.

M. GEOFFROI : *Année littéraire.*

LES académiciens de Paris aimaient beaucoup à endoctriner les seigneurs russes, parce qu'ils avaient beaucoup d'argent, et une grande droiture de cœur. Fervens catéchumènes, ils adoraient les systèmes nouveaux, ils étaient à genoux devant la littérature à la mode : le goût, l'élégance, la politesse française étaient pour eux un objet de vénération. Assez civilisés pour rougir de la barbarie et des mœurs sauvages de leur pays, ils se faisaient un point d'honneur de se mettre à l'unisson du premier peuple du monde ; ils s'efforçaient d'acquérir cette urbanité, ces grâces, ce clinquant de l'esprit et ce ton de la bonne compagnie, dont la seule ville de Paris offrait le modèle. A l'affut des pamphlets, des épigrammes, des anecdotes, des nouveautés en tout genre, ces bagatelles

étaient pour eux des affaires importantes : en général, le Nord offrait aux docteurs modernes, une plus abandante moisson que le Midi ; les habitans de ces froides contrées apportaient à l'instruction plus de franchise, d'ardeur et d'énergie, des ames plus fortes, des têtes plus pensantes, moins de superstitions et de préjugés à combattre. Dans les climats méridionaux, l'inquisition opposait aux lumières un terrible obstacle ; la mollesse, l'indolence, la galanterie, les intrigues, les passions, nuisaient encore davantage, parce que les abus de la société étaient tellement amalgamés avec les anciennes opinions, qu'il était comme impossible de les en détacher. Il est bien plus aisé de polir des sauvages, que de reformer des peuples dégénérés.

La politique des souverains du Nord, dans les pays sur-tout brouillés avec l'église romaine, était de flatter les chefs de la littérature française, qui, dans les derniers momens de l'agonie du pouvoir monarchique, influaient beaucoup sur le gouvernement, tyrannisaient l'opinion et distribuaient la gloire. Les cours de Berlin et de Pétersbourg avaient une espèce de diplomatie littéraire, et entretenaient à Paris des agens qui leur rendaient compte de

tout ce qui se passait dans la république des auteurs : république dont les événemens sont liés plus intimement qu'on ne pense avec les affaires civiles. Les auteurs forment l'esprit public, et c'est l'esprit public qui gouverne. Voltaire, qui était une espèce de souverain, ou plutôt de pontife, avait aussi ses ambassadeurs à Paris, tels que Linant, Lamarre et beaucoup d'autres, chargés de le prôner, de répandre ses pamphlets, de surveiller les ministres, les gens en place, et les comédiens; de lui envoyer les ouvrages nouveaux, et de traiter en son nom avec l'académie, et les principaux encyclopédistes.

Les princes étrangers choisissaient ordinairement, pour remplir cet honnête emploi d'espion littéraire, des écrivains répandus dans le monde, attachés au parti dominant, et qui avaient dans les lettres un nom bien ou mal acquis. L'impératrice Catherine, et le dernier empereur de Russie, lorsqu'il n'était encore que grand duc, avaient jeté les yeux sur Laharpe, un des protégés de Voltaire. La recommandation de cet illustre protecteur avait peut-être contribué à lui procurer une si glorieuse Correspondance : quoi qu'il en soit, il écrivait directement au grand duc; mais il ne

communiquait avec Catherine que par le canal de son chambellan, le comte de Schowalow. Ses jugemens, ses rapports, étaient dictés par cet esprit de liberté qui anime le commerce épistolaire ; aucune considération, aucune convenance ne retient la plume du critique, lorsqu'il écrit une lettre : une foule de ménagemens politiques enchaînent la pensée du journaliste ; voilà pourquoi les lettres sont si piquantes et les journaux si fades. La facilité même, l'aisance, le naturel, la vivacité du style d'une Correspondance secrète, amusent beaucoup plus le lecteur que l'éloquence grave, empesée, d'un auteur qui écrit avec prétention sous les yeux du public ; aussi le pompeux *Lycée* de Laharpe ne vaut pas ses épîtres familières : son vaste Cours de littérature est moins amusant, moins instructif, moins curieux que sa Correspondance russe, où l'on trouve des résumés fermes et précis, des caractères bien tracés, de petits faits intéressans, des bons mots, des épigrammes, des chansons, des traits de mœurs, et la chronique scandaleuse des quinze dernières années de notre littérature, jusqu'à l'époque de la révolution.

Aussi le sort de ces deux ouvrages a-t-il été

bien différent : ses dissertations, ses analyses, ses dissections, toute cette pesante collection de littérature scolastique, en douze gros volumes, n'ont attiré au professeur du Lycée que des éloges et des applaudissemens : mais l'Agence secrète, et les Mémoires anecdotiques du correspondant de Russie, ont déchaîné contre lui tout le peuple des auteurs : tant il est souvent moins dangereux d'ennuyer le public que de l'amuser aux dépens d'autrui.

Au reste, si l'on en juge par sa préface, Laharpe ne se dissimulait pas le scandale que devait causer la publication de ces lettres particulières. Mais, du haut de son trône, il a bravé l'indignation impuissante d'une populace mutinée : cette préface, en forme de dialogue, est dans le même goût que celle que Jean-Jacques Rousseau mit autrefois à la tête de son Héloïse ; mais elle n'a pas tout-à-fait la même vigueur et la même originalité. Un ami de l'auteur lui fait des remontrances sur le danger de produire au grand jour cette galerie de portraits beaucoup trop fidèles : il est vrai que la plupart des originaux sont morts ; ceux-là ne diront rien sans doute ; mais les vivans crieront pour leur compte et même pour celui des morts : c'est ce qui est arrivé.

Heureusement Laharpe est fait au bruit ; il a vu le feu, et a bataillé toute sa vie : cette intrépidité d'un vieux littérateur couvert de cicatrices, et qui tant de fois affronta l'ennemi sur la brèche, a quelque chose qui intéresse et qui fait rire tout à la fois. Il a bien raison de ne pas s'épouvanter de la colère des auteurs, et son mépris pour les querelles littéraires fait honneur à son jugement : tout ce grand bruit ne fait pas grand mal ; ces guerres des plumes sont très innocentes, quand c'est la critique qui les allume, et que le fanatisme des principes moraux et politiques ne s'en mêle pas. Il est même heureux pour la tranquillité publique, que l'inquiétude et l'effervescence des esprits se consument dans les disputes littéraires.

Laharpe redoute peu les journalistes, et il n'a pas tort ; il doit savoir, par sa propre expérience, lui, qui est un des doyens de l'ordre, que leur colère n'est pas redoutable ; mais il pousse la confiance trop loin, lorsqu'il s'imagine que sa tribune du Lycée le met hors d'atteinte des traits de la critique ; et quoique la logique soit ordinairement son fort, son raisonnement me paraît ici en défaut.

« A l'égard des auteurs, dit-il, qui dis-

» cutent contradictoirement les matières que
» j'ai traitées, je ne les ai pas lus, mais ils
» me paraissent plus habiles qu'il ne faut : j'ai
» peut-être autant de mémoire qu'un autre,
» et sûrement je ne prendrais pas sur moi de
» réfuter par écrit une leçon d'une heure, dé-
» bitée avec une rapidité qui permet à peine,
» à l'attention la plus soutenue, de ne rien per-
» dre de la foule d'objets et d'idées, qui pas-
» sent en revue en si peu de tems ; je crain-
» drais trop de me tromper ou de tromper les
» autres : *mais je sais que ni l'un ni l'autre*
» *n'est une affaire pour ceux qui sont telle-*
» *ment pressés de parler, qu'ils n'attendent*
» *pas même à savoir ce qu'ils ont à dire;*
» *car ce n'est pas toujours mauvaise inten-*
» *tion, c'est démangeaison de faire des*
» *phrases.* Il m'est tombé entre les mains
» une de ces feuilles dont l'auteur croit ren-
» dre compte de ce qu'il a entendu, et bien
» plus pour approuver que pour contredire ;
» il ne manque ni d'esprit ni même de con-
» naissances, quoiqu'elles ne soient nullement
» réfléchies, et de la meilleure foi du monde,
» il me fait dire plus d'une fois précisement
» le contraire de ce que j'ai dit ; il *faut bien*
» *le lui pardonner*, et même à ceux qui,

» me réfutant le livre à la main, et sachant » bien ce qu'ils faisaient, ont affecté de com- » battre ce que je n'avais jamais écrit, et » m'ont opposé ce qu'ils prenaient dans mon » ouvrage. Cela est plus ou moins de tous les » tems; *cela est du métier*, pour dire le mot: » mais tout cela, je le répète, fait fort peu » de bruit, et encore moins d'effet; et avez- » vous vu souvent de ces feuilles du jour avoir » un lendemain? Mon ami, ce n'est pas » dans les journaux, dans les brochures, » dans les extraits, qu'on ira chercher ce » que j'ai pensé; c'est dans mon ouvrage, » et *c'est là aussi qu'il conviendra de con-* » *signer, quand il en sera tems, ce qui* » *est fait pour caractériser la littérature* » *et la critique de nos jours.* »

L'auteur se peint bien dans ce morceau, et la robuste opinion qu'il a de lui même, est un bouclier impénétrable à toute espèce de critique. Cela met un journaliste fort à son aise; il ne craint pas du moins d'affliger un amour-propre dont le tempérament est si vigoureux. Le professeur du Lycée se trompe évidemment, s'il croit qu'un homme de lettres, bien instruit d'avance du sujet de sa leçon, ne puisse pas saisir à la volée la doctrine du maître, quelque

rapidité qu'il mette dans son débit. Les gens du monde, à la vérité, qui viennent là, par ton ou par désœuvrement, les auditeurs bénévoles, plus occupés du soin de lorgner les femmes que d'écouter des discussions littéraires, ne retiennent rien d'une doctrine qu'on leur jète en courant, et ne se baisseraient pas pour la ramasser; mais un homme de l'art, familiarisé avec tous les principes, imbu de tous les livres classiques où l'orateur lui-même a puisé ses idées, n'a besoin d'aucun effort d'attention et de mémoire pour suivre des réflexions et des jugemens, dont la brièveté et la précision ne sont pas le principal mérite : il ne saura point par cœur les longues phrases de Laharpe; mais il ne se trompera point sur le fond de son système; il l'aura compris assez bien pour le réfuter, s'il y a lieu. Ne voyons-nous pas tous les jours des extraits fidèles d'une tragédie ou d'une comédie en cinq actes, d'après la première représentation? Opération plus difficile encore que l'analyse d'une leçon de littérature. Je suis surpris que Laharpe décrédite ainsi lui-même son enseignement: car s'il est impossible de fixer dans son esprit ces instructions volatiles qu'il fait passer en revue avec tant de volubilité; si ces préceptes sont comme autant

d'éclairs fugitifs qui ne laissent point de traces dans la pensée, on ne remporte donc de ces fameuses séances qu'un vain fracas de mots, et c'est en vain que les administrateurs du Lycée paient si cher des leçons si frivoles.

Laharpe, dit-on, est toujours si sûr d'avoir raison, que ceux qui ne sont pas de son avis ne lui paraissent jamais savoir ce qu'ils disent : il est du moins assez généreux pour ne pas soupçonner de leur part une mauvaise intention ; il suffit à sa gloire de déclarer que ces gens là n'ont pas le sens commun, et qu'ils sont tourmentés de *la démangeaison de faire des phrases*. Quelle modestie et quelle modération ! Mais à l'égard de ceux qui font des phrases *bien plus pour l'approuver que pour le contredire*, il me semble qu'il n'a point assez d'indulgence : il est triste pour ses admirateurs de n'être pas, même en le louant, à l'abri de ses sarcasmes ; autant vaut alors le blâmer. Erreur pour erreur, j'aimerais mieux critiquer ce qu'il a dit, que d'approuver ce qu'il n'a pas dit, et obtenir dans son esprit la réputation d'injuste plutôt que celle de sot : au reste, lorsque ses mystérieuses leçons seront imprimées, on verra si ce rédacteur qui a de l'esprit et des connaissances, n'en a pas

eu assez pour pénétrer le sens de ses oracles, et si réellement il lui a fait dire précisément le contraire de ce qu'il a dit, jusqu'à l'exhibition des pièces, il nous permettra de ne pas le croire sur sa parole.

Pour l'autre critique qui, à bon escient, et le livre à la main, a combattu si méchamment ce que Laharpe n'avait jamais écrit, et a pris dans son ouvrage même ce qu'il lui opposait, il a péché contre le Saint-Esprit, et il n'a point de rémission à espérer. L'auteur offensé lui pardonne, il est vrai, puisqu'*il le faut*, et qu'il ne peut pas faire autrement; mais c'est de mauvaise grâce, et le pécheur ne doit pas beaucoup compter sur ce pardon forcé. Cependant il ne serait peut-être pas si criminel d'avoir pris dans l'ouvrage de Laharpe, ce que Laharpe lui-même a pris dans beaucoup d'autres ouvrages; mais je renvoie encore ici le plaignant à la preuve et aux pièces. Au reste, affecter un profond mépris pour les critiques, protester qu'on ne les lit pas, lorsqu'on en dévore toutes les lignes, prétendre qu'elles ne font ni bruit, ni effet; tout cela est aussi du métier de journaliste et de philosophe, dans lequel Laharpe a vieilli. Selon lui, les feuilles du jour n'ont point de lendemain:

mais elles paraissent tous les jours, ce qui est bien pis : les ouvrages respectables de Laharpe se morfondent dans les bibliothèques ; les feuilles légères sont tous les jours entre les mains de tout le monde ; et si chaque matin elles s'avisaient d'égayer le lecteur à ses dépens, il sentirait combien il se trompe, en disant que ces feuilles n'ont point de lendemain : au reste, il a trouvé le secret de donner aux siennes un lendemain ; car, après les avoir fait payer aux propriétaires des journaux auxquels il travaillait, il les a vendues encore au Lycée, il les a vendues à Agasse, et les a cloués dans de gros volumes qui sont de nature à résister long-tems à la poussière.

Ce jeune ami, ou plutôt ce compère que Laharpe a pris pour son interlocuteur, trahit son ministère, et lui fait une objection vraiment embarrassante, qu'il ne peut résoudre que par des réponses très faibles et très équivoques. C'était une fâcheuse corde qu'il ne fallait point toucher : il lui reproche le changement de ses principes ; il oppose son ancienne philosophie à sa religion nouvelle, et il est amené naturellement à lui demander une explication sur cet article si délicat, par la jactance même de Laharpe, qui se vante as-

sez indiscrètement que les *tems sont bien changés ; mais que ses principes ne le sont pas.* A cette assertion très indiscrète, l'ami se récrie avec raison : un philosophe pénitent, un incrédule converti, qui prétend toujours avoir les mêmes principes ! Cela est en effet très étrange ; ce qui ne l'est pas moins, c'est la subtilité sophistique que le défunt philosophe met en œuvre pour éluder la difficulté : Scot lui-même, cet aigle de notre ancienne métaphysique, n'eût pas fait une distinction plus fine. Oui, répond Laharpe, mes principes n'ont point changé ; car lorsque j'étais philosophe, je n'avais point de principes : ce n'est que d'hier que j'ai des principes ; et quand vous accusez l'inconstance de mes opinions, c'est comme si vous disiez : *Vous aviez d'autres principes quand vous n'en aviez pas.* « Depuis quand l'ignorance et la déraison » sont-elles des principes, si ce n'est pour » cette espèce de philosophes qui n'en a ja» mais eu ? »

N'est-ce pas là jouer sur les mots d'une manière indigne de tout homme sensé ? Quand vous étiez persuadé, citoyen Laharpe, avec tous les philosophes vos amis, que la loi naturelle est la seule religion du genre humain ;

que Dieu n'a jamais parlé aux hommes, et ne leur a prescrit aucun culte; que l'ame ne survit point au corps; que les ministres des cultes sont des hypocrites et des imposteurs; quand vous aviez sur l'organisation des sociétés, sur la liberté et l'égalité, sur toutes les grandes questions politiques, les mêmes idées que les sophistes du tems; lorsque, sans nécessité, vous les avez publiées avec complaisance dans les premières années de la révolution; lorsque vous parliez le même langage que les Jacobins de cette époque: vous aviez sans doute des principes très erronnés, très absurdes; mais vous aviez des principes: il y a de faux comme de vrais principes: les erreurs qu'un esprit égaré prend pour des vérités, s'appellent aussi des principes: le nom sans doute est abusif; mais c'est ainsi qu'on s'exprime dans la langue commune, et tous ces misérables préjugés sur la morale et la politique, dont quelques esprits faux s'étaient coiffés, se nommaient, vous le savez bien, les *principes* par excellence. Ce sont ces principes qui ont été et qui sont encore la base du système des Jacobins, lesquels se flattent, avec quelque fondement, d'avoir été les plus conséquens des philosophes: ils ont tiré de vos maximes des con-

clusions très justes, que vous autres, grands génies, n'aperceviez pas; et s'il est encore aujourd'hui quelqu'insensé qui reste attaché à ces principes soi-disant philosophiques, s'il veut être fidèle à sa doctrine, il faut qu'il soit Jacobin.

Ces principes ne sont plus les vôtres, citoyen Laharpe, je vous en félicite de tout mon cœur; une expérience terrible vous a éclairé sur le danger et le ridicule de ces affreux systèmes, rendez-en grâce à Dieu; mais si vous voulez être vrai, ne dites pas que vous n'avez point changé de principes: il n'y a point de honte à s'éclairer, à s'instruire; le changement est glorieux, lorsqu'il nous fait passer des ténèbres à la lumière. Vous rendez à la vérité un témoignage qui vous fait honneur, lorsque vous confessez que toute cette prétendue science des philosophes n'était *qu'ignorance et déraison*, et l'on ne doit pas vous faire un reproche, mais plutôt un compliment d'avoir renié de tels principes, d'avoir abjuré la folie et recouvré la raison: ce n'est pas là en quoi consiste la malice de l'objection du compère, que vous ne semblez pas avoir bien comprise, quoique vous l'ayez dictée vous-même.

Ce jeune ami vous insinue très poliment, qu'après avoir eu le bonheur de retrouver votre esprit qui, comme celui de Roland, était monté dans la lune, il ne vous convient pas de conserver tant d'admiration pour des ignorans et des fous; qu'il est ridicule de diviniser, comme les premiers génies de l'Univers, des écrivains qui, d'après votre aveu, ne nous offraient dans leurs livres qu'*ignorance* et *déraison*. En effet, est-il décent, qu'un homme pénétré des vérités éternelles, ait d'autre sentiment que celui de la pitié pour ces extravagans qui se vantaient d'être les seuls sages? est-il digne d'un disciple de l'évangile, de se bercer encore, à la fin de sa carrière, de fadaises et de niaiseries mondaines; d'amuser encore ses dernières années de chansons galantes, d'épigrammes qui blessent la charité, de plaisanteries tout au moins très profanes? Un chrétien sincèrement converti doit-il entretenir gaîment le public de toutes les impiétés, de toutes les sottises et les impertinences qui ont précédé la révolution, sans se prononcer du moins hautement sur ce déplorable délire, et sans mettre l'antidote à côté du poison? Voilà ce que demande le compère, et le compère a plus d'es-

prit qu'à lui n'appartient, dans un dialogue composé par Laharpe, pour servir à son apologie et même à sa gloire.

A cela que répond Laharpe? Rien qui aille au fait. Il n'a, dit-il, jamais été athée, quoiqu'on ait dit qu'il était *l'élève de Diderot*: jamais il ne fut animé de cet esprit de prosélytisme, qui était celui de la secte, et même il s'en est souvent moqué : voilà pourquoi Voltaire, dont la plupart des plaisanteries n'étaient que des parodies de l'écriture, lui reprochait toujours de n'avoir pas *le zèle de la maison du Seigneur*. A la bonne heure; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit : je rends volontiers cette justice à Laharpe ; il n'a jamais souillé ses écrits de ces impiétés et de ces blasphêmes qu'on regardait dans ce tems là comme le sceau d'un génie supérieur, et qui sont le principal assaisonnement des ouvrages de Voltaire ; on ne connaît guère sa philosophie qu'à certaines idées morales et politiques, à certaines maximes hasardées et tranchantes, à quelques paradoxes obligés, qui étaient alors le cachet académique et l'habit à la mode de toutes les productions littéraires. Il est encore plus circonspect dans cette Correspondance, où d'ailleurs la réserve était de

TAYLOR INST. OXFORD

commande ; il lui était expressément enjoint de respecter la religion dans ses lettres et de tenir en bride son génie : les souverains du Nord voulaient bien se donner dans l'Europe un air d'importance, en caressant des charlatans, usurpateurs de la gloire due à la véritable sagesse ; mais ils n'étaient pas assez sots pour vouloir bouleverser leurs états ; ils voyaient le but de ces perfides systèmes, et n'avaient nulle envie d'être immolés aux principes de la liberté et de l'égalité, c'est-à-dire, aux chimères décorées de ces noms respectables ; ils recevaient volontiers l'encens des philosophes : quant à leur philosophie, ils la regardaient comme un poison pour les peuples, et comme le moyen le plus expéditif pour renverser le gouvernement. J'ai déjà eu occasion de rapporter ce que pensait le grand Frédéric de ces sublimes découvertes de ces jongleurs politiques ; par conséquent, si l'on ne rencontre dans la Correspondance russe aucune de ces railleries scandaleuses qui avaient alors tant de sel à Paris, ce n'est pas uniquement à la retenue du secrétaire qu'il faut attribuer cette conduite décente ; on lui avait très sérieusement ordonné de bannir de son style ce genre

d'ornement, qu'on ne trouvait point plaisant à la cour de Russie.

Mais, encore une fois, ce n'est pas de cela qu'il est question. Laharpe se disculpe d'un reproche que personne ne songe à lui faire : il n'enlève que l'écorce des objections du compère ; mais il n'en réfute pas le sens caché et mystique : l'essentiel était de nous faire voir que la publication de ces lettres, où règne un esprit tout-à-fait léger, profane et mondain, est assortie au caractère qu'il s'est établi dans le monde, aux principes religieux qu'il affiche, et à l'éclat qu'il a donné à sa conversion. Un homme qui se respecte et qui aspire à l'estime publique, doit s'attacher sur-tout à observer ce *decorum*, qui n'est qu'une harmonie parfaite entre les actions et les discours, entre les principes et la conduite. Y a-t-il un véritable accord entre les maximes évangéliques que Laharpe professe si hautement, et l'impression d'une Correspondance, où les plus grands ennemis de l'Evangile sont fêtés, prônés, encensés comme les merveilles de nos jours ; où l'on rappelle et cite avec complaisance, avec éloge, les jeux d'une imagination badine et voluptueuse échappés à la licence des petits soupers, et qui devaient mourir dans les so-

riétés qui les avaient vu naître; enfin, où l'on recueille, où l'on transmet officieusement à la postérité des aventures secrètes, peu honorables à ceux qui en sont l'objet; des traits cruels de méchanceté et de satyre, qui flétrissent la mémoire des morts, pour l'amusement des vivans?

Ces archives de scandale, d'envie et de haine, étaient ensevelies dans l'oubli: Laharpe les ressuscite et les immortalise; il leur attache sa propre célébrité, en les consignant dans un ouvrage fait pour passer aux races futures: c'est même ce qu'il y a de plus piquant et de plus précieux dans ce recueil de lettres; c'est ce qui les fait lire: ce qu'on y cherche le moins, c'est la littérature, ce sont les jugemens sur des auteurs et des ouvrages appréciés depuis long-tems, et la plus part peu dignes d'attention. Il ne lui reste donc pas même le seul prétexte spécieux qui pourrait excuser son indiscrétion; il ne peut pas rejeter la publication de ces anecdotes, sur le désir d'être utile aux lettres, comme ouvrage de littérature: ce recueil est extrêmement médiocre et n'apprend rien à personne; comme l'histoire, il est agréable et curieux; il intéresse la maligité, il amuse la frivolité. Mais cette œuvre de Satan ne devait pas être celle du citoyen Laharpe, depuis

qu'il a renoncé aux pompes et aux vanités du monde. Puis-je croire que la gloriole d'auteur le touche encore? puisqu'il prend lui-même la peine de nous dire: *La chose qui doit m'occuper le moins, c'est moi-même.* De quoi s'est donc occupé Laharpe, dans cette publication? De son prochain; et précisément on reproche aux dévots, de s'en occuper beaucoup trop.

Si l'on a remarqué, dans son cours de littérature même, les restes du *vieil homme*, on le retrouvera tout entier dans le parti qu'il a pris de publier ces lettres, écrites dans un tems d'égarement et de folie, qu'il faudrait tâcher de faire oublier à tout le monde, et dont il ne devrait lui-même se souvenir, que pour les déplorer, et non pour en faire un trophée.

Cependant, tel est l'aveuglement de Laharpe, telle est la malice du serpent tentateur, qu'il n'a pas le moindre scrupule sur cette démarche; c'est de la meilleure foi du monde qu'il se livre au démon de l'orgueil, et lors même qu'il cède à l'incurable manie des auteurs, il croit *remplir son devoir:* cette illusion funeste ne semble-t-elle pas annoncer une conscience erronnée, qui cherche à se tromper elle-même?

« Quant à la Correspondance, dit-il, j'a

» pu, comme vous voyez, remplir à la fois » mon dessein et *mon devoir*, c'est-à-dire, » me montrer à peu près tel que j'étais alors. » *Il n'y a rien d'un chrétien; mais rien d'un* » *impie.* On y voit l'ami des *philosophes* de » ce tems-là; mais non pas au point de flatter » leurs travers et de dissimuler les défauts de » leurs écrits.... Il me suffit que, même dans » une espèce d'écrit qui ne dispensait de toute » réserve sur-tout avec ceux qui s'étaient tout » permis contre moi, l'on ne puisse aperce- » voir, je ne dis pas la haine, mais même l'ini- » mitié: vous vous doutez bien que le personnel » est toujours mis de côté, hors dans ce qui » est pour ainsi dire du domaine public; mais » *si je ne me trompe*, on trouvera par-tout les » impressions d'un littérateur, et non pas les » affections de l'homme. »

Si je ne me trompe, jamais correctif ne fut plus nécessaire et mieux placé; il est difficile qu'un homme, en parlant de lui, ne se trompe pas, sur-tout lorsqu'il s'efforce de concilier la passion et la raison, deux ennemis irréconciliables: ce n'était point aujourd'hui *un devoir* pour Laharpe de se montrer tel qu'il était il y a vingt ans; ou s'il voulait absolument rapeler ses erreurs passées, c'était pour lui un *devoir*

sacré d'accompagner ce souvenir de honte et de regrets; il y a une sorte d'impiété à faire si gaîment sa confession, à se complaire dans le récit de ses iniquités : si l'évêque d'Hippone eût mis tant de légèreté et d'enjouement dans l'histoire de ses folies, il ne serait pas aujourd'hui un objet de vénération, et de son tems on l'eût regardé comme un très mauvais chrétien. Il ne suffit pas qu'un livre publié par un écrivain religieux ne contienne rien d'impie, on n'y doit aussi rien trouver qui puisse blesser la pureté du christianisme, et porter aux mœurs la plus légère atteinte.

Quoique Laharpe se permette de relever quelques défauts dans le caractère et les écrits des philosophes, son aveugle admiration pour les coryphées de la secte, sa vénération pour l'Académie, alors le véritable foyer de l'irréligion et du mauvais goût percent trop évidemment et se font sentir à chaque page : on s'aperçoit qu'il regarde ces ennemis de la société comme de grands hommes ; la religion devrait lui avoir appris combien ils sont petits. S'il a saisi le véritable esprit de la foi qu'il professe, il doit mépriser ces héros du siècle : au lieu de s'extasier devant leur talent, il doit plaindre l'abus qu'ils en font; la littérature même ne pourrait que ga-

gner à cette sévérité : car ces ambitieux, par les moyens dangereux qu'ils ont pris pour arriver à la célébrité, ont révolutionné l'empire des lettres, comme ils ont bouleversé l'Europe.

Il s'en faut bien que, dans cet ouvrage, Laharpe ait poussé l'héroïsme jusqu'à se dépouiller des affections de l'homme: on ne reconnaît que trop le ton de l'inimitié, et même de la haine, dans ses arrêts sur Linguet, sur Gilbert, sur Fréron: cela prouve que le plus haut dégré de la vraie philosophie est de se connaître soi-même; et de tous les hommes, les auteurs sont ceux qui se connaissent le moins. J'ai pris la liberté de prêcher Laharpe, uniquement par l'intérêt que je prends à son salut:

Ma voix est faible et même un peu profane.

Mais, *si je ne me trompe*, mes intentions sont pures. Quant à moi, je suis fort aise qu'il ait publié cette Correspondance; le style en est agréable; j'y trouve des portraits et des anecdotes qui m'amusent, des épigrammes et des chansons fort jolies: mais je suis chrétien, j'ai de la charité; je suis fâché que Laharpe se damne pour m'amuser.

GEOFFROY.

M. Clément. *Tableau annuel de la littérature.*

On a peine à concevoir quel a pu être le but de Laharpe, en publiant ce recueil de lettres, nommé *Correspondance*, assez mal à propos, puisqu'elles sont toutes sans réponses. Que peuvent-elles ajouter à sa réputation littéraire ; et combien ne peuvent-elles pas diminuer de la considération qu'il s'était acquise, en dépouillant publiquement le manteau de philosophe, et en opposant un courage religieux aux persécutions révolutionnaires ? On espérait que les principes inspirés par une religion de paix et de charité, lui feraient abjurer cet esprit de haine et d'arrogance insultante qui formait son caractère, dans le tems où il était *sans principes*, comme il l'avoue lui-même. On pouvait croire que tant de scènes ridicules, où ses querelles particulières étaient devenues un spectacle public ; tant d'attaques injurieuses, personnelles, qui semblaient solliciter l'inimitié générale ; qu'en un mot toute sa conduite passée n'était plus aujourd'hui que l'objet de ses repentirs : mais non ; c'est avec une délectation toute dévote, qu'il distile aujourd'hui à loisir, en plusieurs volumes imprimés, le fiel amer qu'il versait pré-

cipitamment autrefois dans les premiers mouvemens de la vengeance ; c'est au milieu de toutes les pratiques du christianisme, qu'il rassemble, qu'il revoit, qu'il commente, qu'il corrige lentement à l'imprimerie tant d'*épreuves* de colère et de diffamation, où ses ennemis sont traités de *gredins*, de *fripons*, de *canaille*, d'*hommes vils et méprisables ;* où il accuse Linguet d'avoir *flétri sa vie par mille bassesses*, et de *multiplier ses flétrissures pour occuper le public de lui ;* où il plaisante lourdement sur la *grande* vertu de Mlle. Raucourt, en assaisonnant cette indécence de plusieurs lignes de points, qui laissent un beau champ aux interprétations ; où il dit avec beaucoup de finesse et de légèreté que *Gilbert était au pain de l'Archevêque et au vin de Fréron ;* où il assure, sans le prouver, que ce même Gilbert, après avoir fait une ode pour le chancelier de Maupeou, *sur l'exil de M. de Choiseul*, en adresse une ensuite à M. de Choiseul *sur son retour ;* où il triomphe avec une joie puérile et odieuse de la folie et de la mort de cet infortuné, dont il noircit les derniers momens de circonstances fausses et malignes, où il dit de l'abbé de Voisenon, *qu'avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la malice ; que*

les femmes pouvaient l'avoir en passant sans trop s'en apercevoir et *sans que les autres s'en aperçussent ;* où il représente l'auteur de *l'Année littéraire* comme un homme *dont il avait le droit de mépriser la personne*, et à qui il avait témoigné ce mépris en face, en dînant avec lui chez Dorat, ajoutant que Fréron est mort banqueroutier, et que *l'Archevêque de Paris se trouve pour* 9, 000 *francs dans la banqueroute de Fréron ;* où ce même Dorat, qui accueillait ainsi Laharpe encore écolier, ce Dorat dont la famille, dit-on, avait pris soin de l'enfance et de l'éducation de Laharpe, est traité, en cent endroits, avec un acharnement toujours nouveau, toujours plus injurieux, où pour comble de ridicule, Laharpe, alors philosophe, reproche à Dorat *d'être mort sans confession.*

Parlerons-nous de son animosité enfantine et burlesque contre Crébillon, qu'il traite *d'ivrogne, qui passait sa vie au cabaret*, et ne *se piquait pas d'être fort délicat ;* contre Piron dont les ouvrages, dit-il, *ne donnent pas meilleure idée de son caractère que de son esprit ;* contre le grand Rousseau qu'il condamne au mépris comme un *homme bien vil et bien méprisable ;* contre Jean Jacques

Ronsseau, dont il déprécie continuellement le caractère et le génie ; contre le cardinal de Bernis qui n'aimait pas Laharpe, et que Laharpe juge avec une morgue tout-à-fait plaisante ; contre le chevalier de Bouflers, auquel il reproche d'avoir chansonné *sa mère*, et qu'il range à-peu-près dans la classe des turlupins ; contre l'abbé de Mably, traité comme un pédant grossier, comme un écrivain grossier, et métamorphosé en *menteur*, en *calomniateur*, en esprit *jaloux*, *hargneux*, *lâche*, *importuné de la réputation d'autrui* ; enfin contre plusieurs hommes d'un vrai mérite, qui ne sont pas plus ménagés ; et même contre le roi de Prusse, Frédéric le grand, qui n'avait point voulu de l'auteur du *Mercure* (*) pour son correspondant.

On croira peut-être que les amis de Laharpe, c'est-à-dire, ceux du parti philosophique, ceux qu'il louait demesurément dans le Mercure, ne seront pas moins loués dans cette *Correspondance*, et qu'il adoucira pour eux l'aigreur de sa bile naissante ; point du

(*) On demandait un jour au roi de Prusse, s'il faisait venir le Mercure? *Oui*, répondit-il, *le Mercure de Pigal.* (Chef-d'œuvre de cet artiste.)

tout; il semble au contraire vouloir se venger dans ces lettres particulières, de la contrainte que son parti lui imposoit et de l'obligation où il s'étoit mis de tromper le public en leur faveur. Il ne fait grace ni à Thomas l'emphatique déclamateur; ni à Delille, brillant versificateur d'idées communes, paysagiste éternel, sans ensemble dans ses détails, sans plan; dont l'imagination est stérile et le cœur privé de sentiment; ni à Saurin, d'une médiocrité impuissante; ni à Ducis, barbare imitateur de Shakespear; ni à Suard, le faiseur d'intrigues et de cabales; ni à Marmontel, qu'il réduit à quelques pages de contes moraux et sur le compte duquel il se plaît à ramasser les épigrammes qui paraissaient pour en régaler son altesse impériale, ne dédaignant pas même les plus grossières, comme celle qui commence par ce vers:

Il est certain Maraud;

Et ce *maraud* était Marmontel, ami de Laharpe. Quant à Diderot et à Condorcet, ennemis de Laharpe, quoiqu'encyclopédistes, il ne se gêne pas à leur égard; il reproche au premier son athéïsme furieux, et au second

des *méchancetés reconnues*, et des *libelles anonymes ;* mais que dit-il de d'Alembert et de Voltaire, ses deux grands protecteurs, qu'il comblait publiquement des plus magnifiques éloges ?

Ici, c'est-à-dire, dans le même tems qu'il leur prodiguait son encens, il en parle à-peu-près comme en parlaient leurs critiques. D'Alembert, sur-tout, est jugé avec la même sévérité, contre laquelle Laharpe s'élevait dans ses journaux ; et s'il n'exerce la même rigueur que sur les derniers ouvrages de Voltaire, le jugement qu'il porte de sa personne n'est sûrement pas celui d'un ami reconnaissant, qui doit au moins se taire sur la mémoire de son bienfaiteur. Si nous citions le passage suivant sans dire qu'il est de Laharpe, ne le croirait-on pas de la Baumelle ?

« C'est une chose curieuse que de voir Voltaire en même tems enfoncé dans l'étude des » mathématiques, faisant venir de Paris les instrumens et les livres relatifs à cette science, » et même un géomètre pour l'aider dans ses » travaux et ses expériences de physique ; » poursuivant l'abbé Desfontaines chez tous » les ministres et à tous les tribunaux, pour » obtenir justice de la *Voltairomanie ;* fai-

» sant travailler sans cesse son argent, et ne
» perdant jamais de vue ni les termes des rem-
» boursemens, ni les placemens avantageux,
» ni l'échéance des arrérages ; payant le che-
» valier de Mouhy pour être solliciteur de ses
» procès, et son chef de meute au parterre;
» Linant, Lamarre et quelques autres pour
» lui faire des préfaces, des avertissemens;
» enfin tourmentant sans cesse, et de toutes
» les manières, son argent, son trésorier, ses
» débiteurs et ses ennemis. »

Ainsi parmi cette multitude d'écrivains de tout rang et de toute espèce, que Laharpe fait passer en revue devant son Altesse impériale, les uns sont attaqués avec les armes de la haine, dans leur personne comme dans leurs ouvrages; d'autres sont écrasés, avec un lourd mépris, d'un seul regard et d'un seul mot; un certain nombre des plus célèbres sont jugés avec une hauteur impérieuse et souvent offensante; et pas un seul n'est loué, qu'avec de fortes restrictions; pas un seul; je me trompe, il en est un dont le mérite n'est jamais contesté, dont le bulletin d'éloge arrive sans cesse à la cour de Russie, exempt de toute critique, sur la gloire duquel on n'élève jamais le moindre doute; en un mot qui est toujours loué sans

restriction et sans réserve : et quel est donc ce grand homme unique, cet objet privilégié des admirations de Laharpe ? C'est Laharpe lui-même ; oui, c'est Laharpe qui se croit obligé, dit-il, d'informer régulièrement son altesse impériale des grands succès de *Mensikoff*, des *Brames*, des *Barmécides*, de *Jeanne de Naples*, de *Coriolan*, qui ont fait pleurer la cour et la ville ; et des *Muses rivales*, de *Molière à la nouvelle salle*, qui ont fait rire la ville et la cour. C'est Laharpe qui n'a pas plutôt remporté un prix à l'académie, qu'il fait partir pour la Russie la nouvelle du couronnement, et l'ouvrage couronné avec des complimens de condoléance pour ses malheureux concurrens, et de felicitation pour lui-même ; c'est Laharpe qui croirait manquer à la reconnaissance qu'il doit à son illustre bienfaiteur, s'il ne le régalait à chaque poste, de tous les petits vers, ou galans ou sérieux, et presque toujours *de frigidis* qu'il a composés en diverses circonstances pour de belles dames ou pour de grands messieurs ; c'est Laharpe qui ne manque jamais l'occasion de dire un mot de *Mélanie*, parce que les connaisseurs russes trouvaient dans cette pièce *le style de Racine ressuscité par Laharpe*, et c'est depuis cette

miraculeuse resurrection que Laharpe, par modestie, a jugé convenable d'égaler Voltaire à Racine, afin que Voltaire n'eut pas lieu de se plaindre, en se trouvant par là l'égal de Laharpe.

Le modeste *correspondant prétend* dans sa préface, plus étrange encore que ses lettres, qu'il était *obligé absolument, sous peine de manquer à ses fonctions, de parler de lui et de ses ouvrages*, toujours avec un grand air de satisfaction et de triomphe, sans jamais faire mention des fréquentes disgraces qu'ils essuyaient; et de racheter cette complaisance exclusive pour lui-même, par une censure amère et impitoyable envers tous les autres. Il me semble pourtant qu'il eût été, je ne dis pas plus juste, mais seulement plus adroit d'avouer franchement, de tems en tems, des chutes très constatées, ou des succès fort contestés, afin de donner au moins un air de sincérité au blâme qu'il répandait sur tant d'auteurs, et aux éloges dont il se gratifiait pour *s'acquitter d'un devoir indispensable.*

Au lieu qu'en s'exprimant toujours de ce ton avantageux et tranchant, qui ne doute jamais que du mérite d'autrui, il fallait nécessairement que le prince, qui recevait ses let-

tres, ne pouvant le croire le plus grand écrivain de la France, le regardât pour le moins comme le plus amoureux de lui-même et de ses écrits.

Laharpe assure encore, dans cette singulière préface, *qu'on trouvera par-tout les impressions d'un littérateur ; que le personnel est toujours mis de côté, et qu'on n'aperçoit jamais la haine, ni même l'inimitié.* Je n'aurais pas cru que la morale de Laharpe, aujourd'hui qu'il n'est plus philosophe, fût aussi relâchée en fait de haine et de personnalité. On a déjà pu voir, par le peu que nous avons rapporté, si les invectives qu'il distribue à tant d'auteurs, sont littéraires ou personnelles. Parmi un grand nombre de nouveaux exemples que nous pouvions opposer à son assertion, ne citons que celui-ci :

« Pendant que la nation russe est ainsi défigurée sur notre théâtre (non pas dans » *le Mensikoff* de Laharpe ; mais dans *Pierre-le-Grand*, de Dorat), je n'ai pas vu sans » indignation que l'auguste souveraine qui la » gouverne, et l'héritier du trône, objet des » espérances et de l'amour d'un grand peuple, » fussent outragés avec la plus maligne im- » pudence, dans un libelle périodique qui

» court l'Europe, sous le nom d'*Annales* » *civiles, politiques et littéraires, par M.* » *Linguet.* Comme il est impossible de rien » ajouter au mépris que j'ai pour lui, ainsi que » tous les honnêtes gens, je n'avais jamais » ouvert un de ses numéros; mais quelqu'un » de mes amis a cru devoir m'en montrer les » cahiers, où les personnes les plus respec- » tables, et à qui je dois le plus de reconnais- » sance, sont effrontément insultées, à propos » de d'Alembert et de moi. Je conçois tout le » dédain que les puissances peuvent avoir pour » ce misérable compilateur, chassé tour à tour » de France, de Suisse, d'Angleterre, et en » dernier lieu de Bruxelles; mais j'ai cru qu'il » était à propos, dans mes notes, à la suite de » l'*éloge de Voltaire*, que je vais imprimer, de » relever quelques uns des traits qui peuvent » faire connaître au public honnête et éclairé » toute l'horreur que mérite cet infame calom- » niateur. Si l'on dédaigne de le punir, il peut » être quelquefois utile de le confondre. »

Cette manière d'écrire, qui est devenue le style courant de nos révolutionnaires, était auparavant très peu d'usage dans le monde, et n'était guère mise en œuvre, que par Voltaire, dans ses accès de fureur, et par quelques phi-

losophes, dans leurs livres anonymes. De bonne foi, Laharpe croit-il qu'on ne trouve point là *les affections de l'homme*, que rien n'y prouve *la haine*, et que *le personnel y est mis de côté ?*

Comment n'a-t-il pas senti dans un moment de sang froid, combien ses invectives contre Linguet, rendaient suspectes ses petites cajoleries pour le prince, qu'il ne semble flatter qu'afin de l'irriter contre l'écrivain qu'il lui dénonce. A quel point la haine ne l'aveuglait-elle pas, s'il ne voyait point qu'il est contraire à toute bienséance de parler à qui que ce soit, et sur-tout aux personnes qu'on doit respecter, des choses désagréables ou offensantes qu'on a pu dire ou écrire contre elles. Et enfin si on se rappelle que la cause de cette grande colère et de cette dénonciation, était quelques plaisanteries caustiques de Linguet, sur le compte de deux philosophes qui lui avaient soufflé (*) son journal d'une manière qui fut gé-

(*) D'Alembert et Laharpe se firent donner le privilège du journal dont on dépouilla Linguet. Ils appelaient cela des *espiégleries;* mais alors Laharpe, comme il le dit dans sa préface, n'avait *point de*

néralement blâmée. On verra ce qu'il faut penser du pardon généreux que Laharpe trouve encore aujourd'hui au fond de sa consciense, pour de pareilles injures et de pareils procédés.

Et comment se serait-il refusé des personnalités dans ses propres querelles, puisque, dans celles d'autrui, il paraît les approuver; et rapporte avec beaucoup de complaisance, une foule de vers scandaleux et diffamatoires contre diverses personnes. C'est en vain qu'il nous dit avec beaucoup d'assurance dans son infidèle préface, qu'il s'est bien gardé de faire le métier de *nouvelliste* comme tant d'autres. « J'ai vu, ajoute-t-il, » quelques uns de ces papiers; il y en eut » même d'imprimés. C'étaient le plus sou- » vent des chroniques de scandales et de » mensonges; de vrais sottisiers; des nou- » velles d'anti-chambre ou de café. Bien » loin de demander rien de pareil, le prince » ne l'aurait pas souffert, si j'avais été ca- » pable de m'en aviser. »

principes: qu'en pense-t-il depuis qu'il a des principes? Il aurait bien dû nous le dire dans quelques unes de ses notes.

Il n'est pas douteux que Laharpe s'en est *avisé*, et que le prince a été assez patient pour le souffrir pendant 18 ans. Il suffit pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur un grand nombre de chansons satiriques ou peu décentes, et d'épigrammes plus méchantes que malignes, très dignes d'orner un *sottisier*. Le reproche que nous faisons nous avertit d'être sobres de citations pareilles. Contentons-nous d'une seule, pour ne rien avancer sans preuves, et d'après celle-ci on jugera des autres.

L'épigramme que nous allons transcrire, est contre l'avocat général Seguier, qui, dans un de ses discours, comparait les intrigues des courtisans à du vif-argent. Laharpe observe tranquillement qu'elle *n'est pas mal tournée*. Il aurait dû remarquer qu'elle est aussi grossière par le style que par les injures, et ne pas s'*aviser* d'en souiller les yeux du grand duc :

Le corrupteur et corrumpu Seguier,
Qu'en mauvais lieu tout débauché rencontre,
Ces jours derniers, dans un long plaidoyer,
Taisait le *pour*, ne parlait que du *contre* ;
Car pour le *contre* il s'était fait payer,

Et puis, voulant légalement conclure,
Il dit : Messieurs, un peu de vif-argent
Fixé par moi sur une glace pure
De ce procès est le vrai jugement.
Ses auditeurs charmés de la figure,
Crièrent tous que cet homme éloquent,
Pour sa santé, comme pour son talent,
Faisait fort bien d'employer le Mercure.

N'est-ce pas une chose bien étrange, dans une Correspondance adressée à une *altesse impériale*, que cette faveur accordée à la satyre personnelle et diffamante, et en même tems, la haine la plus violente, un déchaînement perpétuel contre la satire littéraire, de tout tems permise à raison de son utilité ? Quoi ! le *correspondant* philosophe approuve de pareilles épigrammes, et d'autres petits libelles du même genre, et il s'indigne contre les épigrammes de Piron, contre les satyres de Gilbert ! Celui-ci, surtout, est dénigré par Laharpe, avec une fureur concentrée qui se cache envain sous l'apparence du mépris.

« Ce Gilbert, dit-il, a commencé comme » font les faiseurs de mauvaises satires ; par » l'impuissance de mieux faire ; il a envoyé » plusieurs fois des pièces à l'académie, qui

» n'y a pas fait beaucoup d'attention : de là sa
» mauvaise humeur contre l'académie. ——
» Un des plus furieux ennemis que m'aient fait
» mes auréoles académiques, c'est un M. Gil-
» bert qui, cette année, avait envoyé au con-
» cours deux odes. —— Il avait annoncé une
» satire contre l'académie, toute prête à pa-
» raître, si l'académie ne lui donnait le prix.
» L'académie n'en a tenu compte, mais pour
» lui il a tenu parole ; la satire *du dix-huitième*
» *siècle* vient d'être publiée. —— Point d'i-
» dées, point de gaîté, point de goût ; des
» lieux communs rimés, et beaucoup de pla-
» titudes. —— Le satirique Gilbert passant de
» la satire au genre lyrique vient d'imprimer
» deux odes, une sur le *jubilé* et l'autre sur le
» *jugement dernier*. Il y a quelque talent dans
» la diction ; mais rien ne rappelle mieux ce
» que dit Horace :

Versus inopes rerum nugæque canoræ :
Des vers pauvres d'esprit, et des riens cadencés.

On voit d'abord quelle prétention puérile que le poète Lauréat attachait aux *auréoles académiques* ; il ne pouvait cependant ignorer combien de têtes obscures en avaient été cou-

rounées : il savait que le grand Rousseau, que Voltaire s'étaient vu préférer des concurrens, dont les noms sont oubliés. Qu'y avait-il donc d'étonnant que l'académie rejetât l'ode sur le *jugement dernier*, admirée des bons connaisseurs, et si éminemment supérieure aux pièces académiques, sans excepter celles de Laharpe ? Qu'indigné de cette injustice, Gilbert, né avec un talent vigoureux, se soit armé des verges sanglantes de la satire, pour fouetter, comme il disait, *ces grands hommes d'un jour*, c'est une vengeance poétique autorisée sur le Parnasse, par l'exemple même d'Apollon, qui montra comment il fallait punir les Marsias et les Midas. Le public instruit des petites manœuvres du tribunal académique, c'est-à-dire, de la cotterie de d'Alembert, qui décourageait les talens naissans, pour récompenser les néophites de l'encyclopédie, applaudit d'autant plus à la vengeance de Gilbert, qu'elle n'était qu'un très court épisode, dans une satire contre les mauvaises mœurs et le mauvais goût : le succès n'en fut pas plus équivoque, et si Laharpe n'y vit que *beaucoup de platitudes*, le public sentit vivement les beautés fortes et les traits de génie qui annonçaient un Juvenal, dont notre siècle avait grand besoin ; cependant Laharpe

était à peine effleuré dans cette satire. Je sais que Gilbert l'avait ménagé à cause de leur concurrence académique, et pour ne point paraître envier ses chères *auréoles*, il attendait ce que dirait le journaliste du Mercure, qui prit sans doute ce ménagement pour l'effet de la peur, et qui traita Gilbert, et sa satire, avec ce mépris hautain qui caractérise sa critique. Non-seulement Gilbert s'en consola par les applaudissemens du public; mais il fit voir, dans son *apologie*, que Laharpe ne l'avait pas trop fâché; car les vers où il montra le moins d'humeur, et le plus de génie, furent ceux qui signalèrent sa vengeance, contre son détracteur. Laharpe qui plaisantait beaucoup sur l'endroit du *dix-huitième siècle*, où il était appelé le *pindare des déserts*, ne plaisanta point sur ceux-ci de l'apologie, dont peut-être il approuva *la diction*, mais qu'il n'a jamais cités, ni dans son *Mercure*, ni dans sa *Correspondance*.

C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

Est-ce là ce que Laharpe appelle des *pau-*

vretés d'esprit, et des riens cadencés? Avouons pourtant que, *pauvretés* à part, le dernier vers est sublime dans le genre satirique; au reste que Laharpe ait été de tout tems fort *enflé* de tous ses prix académiques, lui-même nous en donne sans cesse la preuve dans sa Correspondance. Voyez quelle enflure d'amour propre dans ce récit :

« Tout Paris savait que M. Guibert avait concouru pour l'*éloge de Catinat*, qu'il avait travaillé un an son discours, qu'il devait avoir infailliblement le prix, puisqu'il faisait l'éloge d'un militaire, et qu'il avait fait la *tactique*. »

On m'avait demandé si je concourais; je me suis bien gardé de dire qu'oui : mais j'ai envoyé mon discours, et j'ai eu le prix, tout d'une voix, quoique je ne sois pas militaire. Vous savez aussi que le prix de vers avait été remis à cette année. J'ai envoyé la même pièce et j'ai eu le prix. J'en avais envoyé une seconde, qui a eu le premier *accessit*. J'ai bien solennellement promis que je n'entrerais plus dans la lice. Il ne m'a rien manqué le jour de la Saint-Louis, que de vous avoir pour témoin de mon bonheur. L'éloge de Catinat a été applaudi avec transport; on s'accorde généralement à le regarder comme le meilleur de mes ouvrages; il

y a même des momens où l'on a versé des larmes (*).

A toutes les proclamations réitérées du prix de vers, du prix de prose, de l'*accessit*, des prix d'éloquence et de poésie, remportés chacun pour la quatrième fois, et remportés deux fois ensemble, ce qui est sans exemple, le nom de l'auteur a été suivi des plus grands applaudissemens. C'était une mauvaise journée pour mes ennemis; et notre ami commun de Ferney m'écrivait: *Fréron en mourra de rage, s'il ne meurt d'indigestion au cabaret.*

A coup sûr *l'altesse impériale* auquel La harpe faisait ces confessions naïves de ses grandes joies académiques, devait en mourir de rire. Il n'est pas moins plaisant quand il parle du singulier triomphe des *Barmécides*. « La première représentation, dit-il, a été tumultueuse : la mauvaise volonté des ennemis de l'auteur, profite de quelque longueur du quatrième acte, pour troubler l'effet de la pièce, et cependant ne put la détruire. Le cinquième acte a été sur-tout fort applaudi. Les représentations ont été continuées, malgré l'excessive chaleur (il ne dit pas si ce fut celle de la pièce)

(*) Qui est-ce qui connaît ce chef-d'œuvre?

et applaudies de plus en plus : on en est à sa sixième.

Ici, c'est la *chaleur* qui étouffe les *Barmécides* ; ailleurs c'est la *grossesse d'une actrice*, qui fait avorter le succès de *Jeanne de Naples* (*) ; par-tout c'est l'amour propre qui joue le premier rôle dans cette Correspondance, et Laharpe jouissait du double plaisir d'être bien payé pour se louer lui-même. Il n'oublie pas non plus d'envoyer les vers faits à sa louange, au sujet des *Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire, qui n'a pas immortalisé Laharpe, mais qui lui a valu ce joli compliment de Parny :

Quand on chante si bien Voltaire,
On est fait pour le remplacer.

Oui, à l'académie, et c'est ce que Parny voulait dire ; il fallait que cette intention de *remplacer* Voltaire, se fût bien manifestée : car les amis de Laharpe en faisaient le sujet des complimens de Florian, sur la traduc- du *Philoctète* :

(*) Il dit dans un autre endroit : « On n'accorde » les honneurs de la parodie, qu'aux pièces qui » réussissent. *Jeanne de Naples* vient de les obte- » nir au théâtre italien. »

Je ne sais pas le grec ; mais mon ame est sensible,
Et pour juger les vers, il suffit de mon cœur.
Laharpe c'est à toi de *remplacer* Voltaire.
Il l'a dit en mourant : l'Hercule littéraire,
T'a choisi pour son successeur.

Comme l'amour propre n'est pas toujours bien adroit, Laharpe envoyait bien souvent en Russie, des vers de sa façon, qui n'annonçaient pas des droits suffisans à la succession. Il faut convenir que la grâce et la légèreté de Voltaire, n'étaient pas *remplacées* par une poésie telle que celle-ci, sur le petit chien d'une grande dame :

Il faut, dit-on, pour satisfaire
Votre cœur et votre raison ;
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme *Tonton*.
Ce premier n'est pas peu d'affaire ;
Mais j'ai ma revanche au second,
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur *Tonton*.

Croyez-vous encore que Voltaire eût reconnu son successeur dans celui qui chantait ainsi Mme Grammont.

On ne saurait plus la *quitter*,
Alors qu'on l'a connue ;
On ne saurait la remplacer,

Alors qu'on l'a perdue :
Cependant s'il fallait *opter*,
J'aimerais mieux *peut-être*
Être encore *à la* regrèter,
Que ne pas la connaître.

L'Hercule littéraire n'aurait pas donné ses flèches pour récompense à l'auteur des vers suivans :

A la voix du *chantre de Hèbre*,
Les bois marchaient *obéissans* ;
On vante d'Amphion *la lyre encor célèbre*,
Thèbes nacquit à ses accens.
Arion se plaignant à la mer *attentive*,
Par un chœur de Dauphins fut porté sur la rive ;
La Sirène *de loin*, chantant sur un rocher,
Malgré lui vers l'écueil entraînait le nocher.

Mais qu'aurait dit Voltaire à son *successeur* désigné, qui avait entrepris de chanter *les femmes*, s'il avait vu un long épisode de ce poème, où Laharpe pour rajeunir les amours de Vénus et d'Adonis, et, *pour ne pas rentrer*, dit-il, *dans ce qui a été fait*, s'avise de la plus singulière invention. Il suppose que Vénus ne comptant pas assez sur le pouvoir de ses charmes, et sur sa divine ceinture, pour ar-

rêter près d'elle son beau berger, que le plaisir de la chasse éloignait trop souvent; va confier ses inquiétudes au Dieu des arts, qu'elle avait refusé pour amant, et qu'elle choisit pour confident. Apollon oubliant son amour, conseille très sérieusement à la déesse de la beauté, de se rendre savante en peinture, en vers, en musique, en astronomie peut-être, pour apprendre à fixer le jeune chasseur, que le séjour des champs doit avoir rendu habile connaisseur en tableaux et en poésies.

Vénus croit ses avis; elle oublie les grâces pour les muses. *Chaque instant fut rempli, chaque instant la formait.* Adonis étonné de cette nouvelle *forme* la fuyait un peu plus vîte que de coutume, pour courir dans les bois; mais elle l'arrête gravement pour lui jouer un air de harpe. *Entre ses genoux une harpe est placée, sous ses pieds délicats, la pédale est pressée*; elle lui fait entendre *le reproche grondant sur la corde, et le courroux qui meurt sur la corde, et la mélancolie qui se repose sur le même refrein. Adonis éperdu* ne reconnaissait plus Vénus; il la trouvait bien froide

et bien pincée quand elle chantait les vers suivans :

Vous *aimez mes* accens ; leur charme s'en augmente ;
Mais l'art n'enseigne pas le plus tendre des tons.
Cet accent si chéri sort du cœur d'une amante ;
Vous le reconnaissez quand je chante pour vous.

Adonis baillait un peu plus fort ; il aurait mieux aimé un air de chasse. Mais Vénus pour l'amuser, le conduit dans un *secret asyle* ; c'est un salon de peinture :

Quelques legers essais au hasard sont jetés,
Des dessins, des pastels, esquisses imparfaites,
Des crayons, des couleurs qu'attendaient les palettes.

Elle lui montre les tableaux qu'elle a faits de leurs amours, et son amant *qui dormait dans ses bras, accablé de plaisir. Quoi ! ce sont là les ouvrages de votre main*, lui dit Adonis ? Vénus lui répond :

Dites *ceux de mon cœur ;* lui seul, dans ces portraits,
Quand vous étiez absent, a rassemblé vos traits :
Pour les rendre, ma main n'eut pas besoin d'adresse.
Je peignais mon amant *des yeux* de ma tendresse,
Et quand *je dessinais l'objet de tant d'ardeur*,
Mon cœur sous mes crayons retrouvait son bonheur.

Adonis n'entendait pas grand chose à

ce jargon de Vénus, précieuse ridicule ; mais son amour propre était flatté de *voir la main qu'il aime, revenir sur ses traits sans cesse retouchés ;* il n'avait pas cédé à la musique, il cède à la peinture, et promet qu'il ne chassera plus. Vaine promesse ! Il s'ennuie bientôt de la harpe et des pinceaux de Vénus, retourne à la chasse avec plus de fureur que jamais, et se fait tuer par un sanglier, comme tout le monde le sait. Apollon ne put consoler Vénus, qui ne lui pardonna point son conseil inutile, et laissant aux muses leurs doctes plaisirs, elle se contenta d'être la déesse de la beauté, des grâces et des amours.

Telle est cette merveilleuse invention, que Laharpe regarde comme un *morceau absolument neuf*, une nouvelle création mythologique. Il est difficile, je crois, d'imaginer rien de plus bizarre; il ne serait pas plus ridicule en poésie, de faire de Minerve une Vénus, que de Vénus une Minerve.

Si l'on excepte quelques morceaux de critiques bien raisonnés et bien écrits, qu'on retrouve plus allongés dans le *cours de littérature* du même auteur ; tout le reste de cette *Correspondance* est un récit fati-

gant des petites tracasseries et des petits triomphes de la cabale littéraire et philosophique, dont Laharpe était le *porte-étendard*.

C'est une compilation fastidieuse de tous les vers du moment, parmi lesquels on en rencontre bien peu qui soutiennent la lecture. C'est le bulletin de mille futilités qui occupent quelques heures les oisifs de la capitale, et qui sont oubliées du matin au soir. C'est l'aride extrait de tous ces extraits périodiques. C'est un recueil d'injures contre ses ennemis, et même contre la plupart de ses amis. Enfin, les trois quarts de ces lettres ne valent guère mieux que les *mémoires* de Bachaumont, et ne valent pas, à beaucoup près, les *nouvelles années littéraires de Clément* de *Genève*, qu'on lit encore parce qu'elles sont écrites avec cette légèreté, cet enjouement facile qui doit caractériser le style épistolaire, enjouement incompatible avec la critique acariâtre, et l'amour propre arrogant d'un homme qui n'oublie de dénigrer les talens d'autrui, que pour s'extasier devant son mérite.

Si l'on demande pourquoi Laharpe a publié ce recueil, qui lui fait si peu d'honneur, j'en

trouve deux raisons dans son livre même. Voici la première :

« Ici, dit-il (c'est-à-dire à Paris), pour » attirer la curiosité, il faut la réveiller sans » cesse, et mettre souvent sa personne, ou » ses ouvrages, sous les yeux des spectateurs, » et sur-tout de ceux qui sont les trompettes » de la renommée. Quiconque veut qu'on s'oc- » cupe de lui doit agir sans cesse, et se repro- » duire sous toutes les formes. »

La seconde raison, si je ne me trompe, est une sorte d'égarement d'esprit qui ne se manifeste que trop dans sa préface, et dans quelques unes de ses notes. Comment, en effet, reconnaître un esprit bien sain à un homme qui avoue avoir écrit cette *Correspondance* dans un tems où il *n'avait point de principes*, et qui la publie dans un âge très mûr, où les principes de religion et d'honneur dont il fait nouvellement et hautement profession, l'obligent à condamner tout ce qu'il y a dans ces lettres de scandaleux et d'indécent; tout ce qui respire la vanité la plus déréglée, la haine la plus opiniâtre, et l'injustice la plus injurieuse? Comment, enfin, ne pas soupçonner quelque désordre dans le cerveau de l'écrivain qui, à

propos d'une chanson légère de Champcenets, ajoute la note suivante :

« Ce malheureux jeune homme, qui périt » sur l'échafaud pour avoir aussi chansonné » la révolution, dut s'apercevoir trop tard que » les révolutionnaires n'étaient pas gais de » cette façon là, quoiqu'ils eussent bien aussi » leurs gaîtés, leurs fêtes, leurs chansons, » qui prouveront que rien n'empêche que » l'enfer n'ait aussi ses gaîtés, ses chansons, » et ses fêtes : *Malheureusement il n'a pas* » *de journaux pour en rendre compte. Oh!* » *les journaux! les journaux? O! justice* » *du tems! ô! justice du ciel! vous arri-* » *verez.* »

Je n'ai point d'expression pour peindre mon étonnement. Pauvre raison humaine!

M * *. *Journal des débats.*

Qu'a voulu le C. Laharpe, en publiant cette Correspondance? Réveiller les haines, ameuter les amours propres, grossir le nombre de ses ennemis, faire du bruit et du scandale? En ce cas, il a atteint son but. Quatre volumes de lettres pleines d'anecdotes, d'épigrammes

et de critiques, où tant d'auteurs vivans sont non-seulement jugés, mais dénigrés, où les souvenirs des vieilles querelles sont rappelés, où d'anciennes blessures sont rouvertes, ne pouvaient manquer de produire ce bel effet. Les intéressés ont senti le coup, comme ils le devaient; et ceux même qui n'ont rien à démêler avec cette Correspondance, en ont été peut-être plus indignés encore. Il n'y a eu jusqu'ici qu'une voix pour blâmer l'imprudence d'un vieillard qui, après avoir passé quarante ans de sa vie dans les orages littéraires, paraît se faire un jeu de troubler jusqu'à la fin le repos des autres et le sien propre: l'estime publique, quand elle est tranquille et paisible, ne lui suffit donc pas? les succès qui marquent la fin d'une carrière si agitée et si pénible, ne lui paraissent donc pas assez flatteurs? est-il hors de son élément, quand il est hors des disputes? et faut-il que, jusqu'au tombeau, il marche accompagné de l'offense et du dénigrement?

Véritablement, on a peine à concevoir ce qui a pu l'engager à publier cet étrange recueil. Est-ce donc un honneur si grand d'avoir été en correspondance avec le grand duc de Russie? Mille écrivains qui ne valaient pas le

C. Laharpe, ont eu l'avantage d'entretenir les princes étrangers de notre littérature, de nos folies, de nos bagatelles en tout genre. Depuis que l'Europe était devenue curieuse de tout ce qui se passait chez nous, une foule de petits espions littéraires, aux gages des moindres seigneurs allemands, égayaient, à tant la feuille, la gravité germanique par le récit de nos sottises : ces courtiers du Parnasse faisaient un métier plus ou moins lucratif, mais dont ils n'avaient pas lieu de s'énorgueillir beaucoup, et auquel même la clandestinité semblait attacher un caractère peu honorable. Au talent près, je ne vois pas, sous ce rapport ce qui distingue le C. Laharpe de tant d'autres.

Mais peut-être a-t-il cru qu'il se donnerait une sorte d'importance politique, en se donnant comme l'ancien correspondant d'un prince qui jouait un grand rôle dans les affaires d'Europe, et qui venait de s'allier avec le gouvernement français; car, il n'est rien dont on ne puisse soupçonner la vanité des auteurs; et c'eût été là, sans doute, une singulière illusion. Que le C. Laharpe se contente d'être un excellent littérateur, un très bon critique, et qu'il ne porte pas plus loin ses ambitieuses prétentions. Hors du cer-

cle de son talent, il ne s'est jamais montré avec avantage; et, quand il aurait été en correspondance avec tous les princes de la terre, depuis l'empereur de la Chine, jusqu'au dernier margrave, on ne verrait toujours en lui qu'un zélé magistrat de la république des lettres, laquelle, aux yeux des politiques, est encore moins importante que celle de Saint-Marin. Mais le malheur est qu'on se connaît rarement soi-même, et que les prétentions sont souvent la mesure de la faiblesse.

Quoiqu'il en soit, l'auteur affecte, dans sa préface, ce dévouement aux intérêts de la vérité, cette inflexibilité de principes et d'opinions, qui ne peuvent être ici qu'un prétexte d'autant plus grossier qu'il paraît plus pompeux. Comment admettre que ce soit l'amour de la vérité qui lui fasse révéler les critiques secrètes dont il trafiquait il y a vingt ans? ces vérités, en les recevant pour telles, sont-elles donc si importantes qu'il faille les publier à tout prix? sont-elles si neuves que l'intérêt de la littérature les réclame? et qu'y a-t-il dans cette Correspondance qu'on ne trouve en partie dans les six volumes d'articles de journaux que le C.

Laharpe a donnés en 1778, et qu'il a depuis refondus dans son cours de littérature ? Ce sont au fond les mêmes jugemens ; la forme seule est différente, et il y a long-tems que l'auteur ne fait guère que donner de nouvelles formes à ses idées. Sous tous ces déguisemens, dans toutes ces métamorphoses, c'est toujours le journaliste qu'on reconnaît, et rien de plus. S'il y a quelque différence essentielle, c'est que la tournure est plus offensante, parce que devant le public, comme l'auteur le dit lui-même, il y a quelques ménagemens à garder, et c'était une raison de ne pas donner ces lettres au public ; mais après tout, elles ne sont que des paragraphes de journaux, habillés à la légère, pour les récréations d'un prince allemand.

Je suis même persuadé que si le C. Laharpe avait été plus riche, de son propre fond, il n'aurait pas tiré ce recueil de son obscurité. Mais quand un écrivain n'a jamais pu faire que des critiques, quand il n'a pu s'élever dans aucun autre genre au-dessus de la médiocrité, il est d'autant plus attaché à tout ce qu'il a composé, que le genre dans lequel il a réussi, est plus subalterne : il ne veut rien perdre ; il recueille tout ; il rassemble

ses feuilles, et s'applaudit au milieu de ses volumes qui lui paraissent acquérir du prix, à mesure qu'ils sont plus nombreux. Rien ne l'arrête; ni la haine prête à éclater, ni l'indignation publique; *quem super ingens porta tonet cœli.* Il brave toutes ces tempêtes, et s'imagine encore qu'on prendra cette imprudence pour du courage et du caractère, comme s'il y avait rien qui ressemble moins au vrai courage, que l'orgueil et à la fermeté de caractère, que la petitesse d'esprit.

Comment ne s'est-il pas trouvé quelqu'un qui ait arrêté le C. Laharpe, sur le bord du précipice? Ce n'était point un *jeune ami* qu'il devait consulter, comme il le fait dans sa préface. Le *jeune ami* n'est qu'un jeune compère qui argumente pour le plaisir d'être réfuté; il devait s'adresser à un ami vrai, qui, sans doute, aurait eu la force de lui dire:

« Vous êtes donc un homme incorrigible? » pourquoi revenir sur les traces du passé? » croyez-vous que les souvenirs s'arrêteront » où vous les fixés? Puisque vous rappelez » votre ancienne existence, vos anciennes » opinions, on se rappelera tout, et l'on vous » reprochera tout, est-il donc si doux pour » vous d'entendre redire certaines choses? Je

» n'avais point de principes, répondez-vous, » j'étais un insensé : fort bien ; mais d'abord » est-il nécessaire de vous mettre dans la né- » cessité de répéter cela si souvent? Vous » l'avez déjà imprimé : pourquoi vous obliger à » l'imprimer encore ; cela ressemble moins à » l'humilité qu'à l'affectation. *Jean Jacques*, » du moins, en publiant ses confessions, com- » mençait par se dire tout simplement le meil- » leur des hommes, et l'on riait de son or- » gueil : craignez qu'on ne rie aussi de votre » humilité, d'autant plus qu'il faut convenir » que le défaut de principes vous a mené un » peu loin. Je suis étonné qu'aucun de vos ad- » versaires ne vous ait encore fait observer » que les natures heureuses, lors même qu'elles » ne sont pas retenues par le frein des principes, » ne s'égarent pas à ce point ; d'ailleurs le ton » de cette *Correspondance* n'est pas assez d'ac- » dord avec votre position actuelle, et, pour ne » rien perdre de votre ancienne réputation, » vous exposez beaucoup la nouvelle. »

C'est une chose étrange, en effet, de trouver à la suite d'une préface, où l'auteur a cru devoir parler des *peines éternelles*, et dire ce qu'on ne lui demandait pas, que *ces peines sont susceptibles d'une démonstration méta-*

physique, et dans un recueil plein de notes, presqu'ascétiques, les anecdotes les plus scandaleuses, les vers les plus grivois, et même les chansons les plus indécentes. Ce contraste, cette dissonance heurtent l'esprit de la manière la plus désagréable, et si l'on ne savait pas à quel point l'auteur est toujours grave et sérieux, on serait souvent tenté de prendre ses notes pour des bouffonneries, et cette bigarrure pour une arlequinade. Il a beau nous dire qu'il est aujourd'hui bien changé, et nous en donner pour preuve les fréquentes exclamations qu'il a mises au bas de ses pages, la publication de ces lettres semble le démentir, et ses confessions paraîtront plus dangereuses que sa conversion n'a été édifiante. Il dit, dans un endroit de sa préface, que si ses lettres avaient contenu quelque chose de contraire à la religion, il l'aurait supprimé; mais, depuis quand les hommes vraiment religieux ont-ils cessé de respecter la morale? depuis quand séparent-ils deux choses qui sont si étroitement unies? pourquoi l'auteur qui aurait craint de se montrer irreligieux, n'a-t-il pas craint de se montrer immoral? ou pourquoi, en supprimant ce qui aurait pu blesser la religion, n'a-t-il pas supprimé ce qui blesse les mœurs? Quelques traits contre

le christianisme auraient-ils donc été plus dangereux que des saillies libertines? Il faut qu'un écrivain soit d'accord avec lui-même ; il faut que tout homme soit conséquent. D'après les principes qui dirigent aujourd'hui l'auteur, il aurait dû faire à la morale, et par suite à la religion, le sacrifice d'une moitié de sa Correspondance : heureux s'il avait encore sacrifié l'autre au respect des convenances sociales qu'elle blesse outrageusement. Puisqu'il est mort à la philosophie, pourquoi vient-il encore errer autour de son tombeau, et lui-même remuer ses cendres, et agiter ses anciennes dépouilles ?

Il est vrai que les philosophes ne sont pas plus épargnés que les autres dans cette Correspondance, et que le critique sacrifie ses liaisons même, au plaisir de juger avec sévérité; mais il ne me paraît pas aussi avantageux pour lui qu'il a l'air de le penser, de montrer qu'il s'était garanti de l'esprit de prosélytisme qui animait sa secte. « Je ne puis m'empêcher de » rire, dit-il, quand on me fait élève de » Diderot. » Mais qu'est-ce que cela prouve ? Sinon qu'il avait assez de sang-froid pour ne pas se laisser aller à ce délire, et quelle conclusion pourra-t-on en tirer, sinon qu'il a commis de

sang-froid de grandes erreurs. J'excuserais bien plutôt un homme qui aurait été entraîné par la fougue d'une imagination déréglée, et qui aurait cédé à l'enthousiasme des idées et des principes philosophiques. Il paraît que le C. Laharpe aime mieux sauver l'honneur de son jugement, que celui de son caractère. Il triomphe et semble croire qu'on lui doit tenir compte aujourd'hui de la manière dont il se conduisait alors à l'égard des philosophes, tant il est malheureux dans le choix des moyens qu'il fait valoir en sa faveur !

Mais, quand même il n'aurait pas changé d'opinions et de maximes, la publication de ce recueil serait toujours très inconvenante et très inconsidérée. Il n'est permis dans aucun cas de reproduire, après vingt ans, des épigrammes aussi grossières qu'offensantes, et qui n'ont laissé peut-être que des souvenirs trop amères, et qui rouvriront des plaies peut-être à peine fermées. Le *jeune ami* de la préface dit niaisement : « C'est bien dommage qu'on » ne puisse concilier la vérité avec l'amour » propre. » Là-dessus l'oracle répond gravement : « Mon ami, cela ne se peut pas, parce » que la vérité est bonne et l'amour propre » mauvais. » Ne voilà-t-il pas une belle sen-

tence, pour justifier une pareille incartade? Il faut, parce que la vérité est bonne, choquer, blesser, irriter tout le monde! Cela fait pitié : qu'on vante donc, tant qu'on voudra, l'agrément et la variété qui règnent dans ce recueil; qu'on le regarde comme une histoire légère et rapide de notre littérature, dans les dernières années de la monarchie; qu'on observe que Laharpe se montre toujours grand critique; j'y consens, et souscris à ces éloges, à condition qu'on avouera que cette *Correspondance* est un libelle, dont l'auteur ne pourra jamais se justifier aux yeux des honnêtes gens.

M. VILLETERQUE: *journal de Paris.*

UNE Correspondance dans laquelle on veut tout dire sans ménagement, n'est tolérable qu'avec la certitude qu'elle ne sera jamais publique. Si, à la fin de l'année, on réunissait quelques unes des lettres écrites le soir à un ami par le meilleur des hommes, sur tout ce qu'il a vu et entendu dans la journée, on lirait un affreux libelle. Les remarques isolées d'un observateur moral, sur les ridicules et les vices de ceux qu'ils s'est permis d'examiner dans une

lettre particulière, ne doivent donc pas sortir du cercle où elles sont placées; elles n'ont que le poids d'un jugement de 24 heures, mais, réunies, elles ont l'influence d'une opinion de plusieurs années. Si cela est vrai en morale, cela ne l'est pas moins en littérature, et c'est sous ce point de vue que *la Correspondance* du C. Laharpe est sans excuse.

Ces sévères critiques, éparses dans des journaux ou des lettres, n'avaient fait que des blessures légères et quelquefois guéries par des succès récens; mais réunies ainsi, après quinze ou vingt ans, elles écrasent des morts, elles tuent leur réputation, elles donnent aux faibles ridicules d'un moment, loin de nous, la puissance d'un jugement long-tems réfléchi. Otez de la vie de tous les hommes de lettres quelques torts, de leurs ouvrages quelques fautes; rassemblez-les comme ils se présentent dans une *Correspondance* telle que celle-ci, quels seront les hommes assez justes pour aller chercher une connaissance plus complète des vertus et de la réputation de ces auteurs, dans l'histoire de leur vie, dans la lecture entière de leurs ouvrages?

Une vingtaine de littérateurs vivans auront à se plaindre de la sévérité des jugemens à *huis-*

clos de M. de Laharpe dans sa *Correspondance :* ces jugemens eussent-ils tous été justes à l'époque où il écrivait, ont cessé de l'être, et ils ne pouvaient être publiés aujourd'hui sans les modifications que le tems écoulé et de nouveaux succès ont rendues nécessaires.

Lorsque l'auteur, dans son excellent cours de littérature, prononçait ses opinions raisonnées sur les écrivains du 18me. siècle, il s'était imposé la loi de ne parler que des morts, et il ne blessait en rien la justice, puisque le public avait sous les yeux toutes les pièces du procès, tous les ouvrages des hommes dont il parlait.

Mais quel est le littérateur, vivant encore, qu'on puisse appeler, avec cette publicité, au tribunal de l'opinion? Ne pourrait-il pas répondre : Jugez chacun de mes ouvrages avec la gaîté piquante, ou la sévérité attentive d'un journaliste; ces persifflages un peu mordans, ces sentences rigoureuses n'ont qu'un jour : un tort les mérite, un succès les efface. Mais pour prononcer mon arrêt de célébrité ou de nullité dans un livre, qui, faisant partie de vos œuvres, en aura l'avenir, attendez que je sois mort.

En se reportant ainsi en arrière de 15 ou 20 ans, par la publicité qu'il donne aujourd'hui

à ce qu'il écrivait alors, le C. de Laharpe ne s'expose-t-il pas à perdre, du moins pour un moment, tous les avantages de sa situation actuelle, qui depuis long-tems est forte de succès brillans et non-interrompus? Pourquoi donc se replace-t-il aussi inconsidérément à une époque qui rappelle quelques contrariétés qu'il éprouva? Presque tous ses rivaux sont morts; quelques uns sont devenus ses admirateurs: pourquoi ressusciter les uns et tuer les autres? *Cela s'appelle*, a dit Pope, *retourner un cimetière.*

L'auteur croit-il s'être parfaitement mis à l'abri du ridicule qu'il croit jeter sur ces ennemis morts et vivans, en rappelant des critiques usées, des anecdoctes vieillies, des jugemens qui, tout-à-coup, mis à côté de ceux qu'il serait forcé de prononcer aujourd'hui, semblent avoir une légère teinte d'absurdité, que la pureté de son style, la justesse de ses dernières critiques et l'éclat de sa réputation ne peuvent sauver.

J'en citerai peu d'exemples et je choisirai les moins choquans.

L'auteur répéterait-il ce qu'il a dit de le Franc de Pompignan : « Ecrivain médiocre

» dans ce qu'il a fait de mieux, et fort au-dessous du médiocre dans tout le reste ? »

En parlant de M. de Boufflers, il dit : » le » chevalier fut élevé, comme on voit, dans » une assez bonne école, et il aurait pu en » profiter davantage. » Cette école était la cour de Lunéville, et *le chevalier* aura assez *profité* à cette *école* pour rire de la semonce.

Quelques malins ne pourront-ils pas aussi s'amuser de quelques récits prolongés sur ses succès à l'académie, au théâtre et dans le monde ? Est-il, par exemple, bien important d'apprendre aujourd'hui que sa tragédie *des Barmécides* a fait, à la lecture, répandre beaucoup de larmes, et qu'il en a vu couler en abondance et avec beaucoup de grâces des yeux de M.me la princesse de Buratinki et de M.me. la comtesse de Strogonof ?

Ne trouvera-t-on pas aussi que M. de Lahape pouvait se dispenser de grossir son ouvrage par cette foule de petits vers de société, qui presque tous sont connus, et de chansons qui ne le sont pas moins, telles que : *Lison revenait au village*, etc. ; *d'aimer jamais si je fais la folie*, etc. ; *ma foi, vive le vin et la catin*, etc., et de tous ces bouts rimés qui font *le bonheur* d'une soirée et l'ennui du lende-

main, et de tant de calembourgs en prose et en vers dont on regorge, et de ces longs examens de procès dont on ne parle plus, et de toutes ces analyses de pièces tombées et oubliées, et de ces sentences si dures sur des acteurs qui, aujourd'hui, ne méritent que des éloges, sur des brochures dont on ne trouve nulle part les débris, sur des événemens qui n'ont plus aucun intérêt? En vérité, la moitié de cette *Correspondance* ressemble au déménagement d'un pauvre diable; presque tous les meubles s'écroulent en les changeant de place.

Il me semble aussi que, par respect pour lui-même, l'auteur aurait pu supprimer quelques pièces de vers, telles que celle-ci, dont je ne cite que la fin:

« J'estime, hélas! Alain, mon serviteur. »
Lors le Pater: «Eh! dites-moi, ma sœur,
» Combien de fois vous a-t-il estimée? »

Mais ces légers torts sont moins blâmables que les épigrammes ressuscitées, et qui, après vingt années d'oubli, viennent rouvrir des blessures cruelles. Il en est quelques-unes dont on rira encore, mais combien d'autres frap-

pent sur des hommes aujourd'hui recommandables par leur caractère, leurs talens et leur âge. Ils vont se trouver atteints de nouveau par des traits perdus dans la nuit du passé. Il y en a dans cette cruauté qui écarte vingt ans pour retrouver le poison qui doit gâter l'avenir d'estimables vieillards, une sorte de scandale dont le C. Laharpe n'avait pas besoin pour signaler son talent illustré par tant de bons écrits.

On trouve dans *la Correspondance* des notices intéressantes sur *d'Alembert*, *l'abbé Raynal*, *Marmontel*, *Turgot*, *Rousseau*, *Diderot*, *Thomas*, *Colardeau*, *Mlle. de l'Espinasse*, *Mme. Geoffrin*, *Mme. de Genlis*, *Bernard*, *l'abbé de Voisenon*, *Guibert*, etc.; on y rencontre aussi quelques anecdotes piquantes, des analyses d'excellens livres: tous ces morceaux extraits de la *Correspondance* pouvaient former un ouvrage instructif, sans fiel et sans reproches. Mais tout cela est noyé dans des retours continuels sur les mêmes inimitiés. *Beaumarchais*, *Sedaine*, *Ducis*, *Suard*, *Lacay*, *Dubelloy*, *d'Arnaud*, *Mercier*, *Palissot*, *Clément*, *Garat*, *Fréron*, *Dorat*, *Gilbert*, etc., surtout ces deux derniers, y sont tourmentés sans mesure. En par-

lant de *Dorat*, l'auteur ne laisse entendre que le bruit des sifflets et des critiques, ou s'il parle des succès que quelques-unes de ses pièces et presque tous ses autres ouvrages ont obtenus, il en accuse le parterre *soudoyé*, ou des proneurs *à gages*. Il semblerait qu'on ne pouvait, à cette époque, réussir au théâtre et partout qu'en payant des applaudissemens ou des suffrages. Pourquoi cette amère interprétation de l'opinion publique? C'est qu'alors M. *de Laharpe* n'en avait pas encore obtenu tous les succès qu'il a mérités depuis; il me semble cependant qu'il se fait aussi trop riche aujourd'hui de sa pauvreté à cette époque. Ainsi surtout, j'ai moins que personne le droit de la lui rappeler, puisque je finis comme il a commencé, par être forcé de travailler pour vivre, et le courage de le dire annonce que j'ai l'orgueil de n'en pas rougir. Je n'en trouve pas moins très ridicule cette douce *fiche de consolation* que se réservent toujours ceux qui, dans la littérature, dans le monde et au théâtre, voudraient faire attribuer les revers qu'ils éprouvent à l'impossibilité de payer des succès.

Il me semble aussi qu'en traitant Gilbert aussi rigoureusement qu'il le fait, en disant que ses ouvrages rappellent ce qu'a dit Horace,

Versus inopes rerum nugæque canoræ.

Des vers pauvres d'esprit et des riens cadencés. L'auteur *rappelle* trop aussi pour sa gloire, quelques vers de Gilbert, qui, tout injustes qu'ils étaient, ne sont rien moins que *des riens cadencés, des vers pauvres d'esprit.*

M. de Voltaire n'est pas même traité, dans cette *Correspondance*, avec les ménagemens dont le C. de Laharpe a quelquefois donné l'exemple dans ses autres écrits. On y révèle toutes les faiblesses du vieil âge. L'anecdote de l'académie et du peu d'effet qu'y produisit certain morceau de poésie, n'était connue que de lui seul; elle devait mourir dans son cœur. Pour ne pas résister à la tentation de la publier, il faut avoir bien décidément le projet de n'épargner personne.

Un homme à qui l'on reprochait son extrême avarice, répondit: Eh bien! je donne 50 louis aux pauvres, si l'on me cite un seul homme de lettres de quelque mérite, dont M. de Laharpe n'ait pas dit de mal. Cet homme ne court plus aucun risque.

L'auteur dit, en parlant d'un ouvrage de l'abbé de Mably: » Il a pris cette fois le moyen » le plus sûr pour avoir beaucoup de lecteurs; » celui de dire du mal de beaucoup de monde. »

J'aime bien mieux cette phrase de M. de Buffon, qu'il cite aussi, et qui, pour les savans et les littérateurs, est une excellente leçon : *N'y a-t-il pas assez de place dans l'empire de l'opinion, pour que chacun puisse y habiter en repos?* Et M. de Laharpe a tant à s'applaudir de la place qu'il y occupe!

Comment n'a-t-il pas craint d'être encore forcé de redire plus d'une fois, ces trois vers de Voltaire qu'il répète si souvent dans sa *Correspondance* :

Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur première!
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!

Il me reste à prouver par quelques citations que le mal qu'on peut dire des autres, le bien qu'on veut dire de soi-même, et les réflexions permises aux inimitiés littéraires, ont des bornes prescrites par les convenances et les devoirs de la morale. Le C. Laharpe doit plus que personne sentir la nécessité de les respecter. Ses oublis, à cet égard, pourraient devenir des exemples pour ceux qui voient dans l'éclat du talent l'excuse de tous les torts.

« On va beaucoup plus vite, dit l'auteur,

» dans une Correspondance que dans un jour-
» nal... On est tenu devant le public de prou-
» ver en rigueur, mais dans la communi-
» cation épistolaire, on a droit de comp-
» ter un peu sur la confiance qu'elle suppo-
» se. » Il fallait donc supprimer, en publiant cette *Correspondance*, tout ce qui n'est pas *prouvé en rigueur*. Si les licences du genre épistolaire ne sont pas permises dans un journal, elles le sont moins encore dans un livre.

« Les tems sont bien changés, grâce à
» Dieu : mes principes ne le sont pas... —
» L'interlocuteur de la préface reprend.....
» Et ceux que vous aviez quand vous étiez
» *philosophe* ? — Ah ! s'écrie M. de La-
» harpe, vous appelez principe le mépris de
» ce qu'on ne connaît pas ! ce que vous venez
» de dire, équivaut à ceci : *Vous aviez d'au-*
» *très principes quand vous n'en aviez pas.*
» Depuis quand l'ignorance et la déraison sont-
» elles des *principes*, si ce n'est pour cette es-
» pèce de *philosophes*, qui n'en a jamais eu
» d'autres ? heureusement vous n'êtes pas *phi-*
» *losophe* de cette façon là. » S'il y a *une façon* d'être *philosophe* sans être *ignorant* ni *déraisonnable*, c'était, sans contredit, celle de l'auteur, et il l'a prouvé dans tous ses ex-

cellens ouvrages ; il se calomnie donc, en disant qu'alors il n'avait point de *principes*. Et ce qui prouve encore combien il est persuadé, et avec raison, que les *principes* de la vraie, de la saine philosophie, peuvent s'accorder avec ceux qu'il professe aujourd'hui, c'est ce qu'il a dit auparavant : *Les tems sont bien changés, grâce à Dieu ; mes principes ne le sont pas.*

« Quoique Linguet ait été mon ennemi, je » n'irai pas lui chercher des torts dans le » tems où il est malheureux ; je ne dirai » que des vérités prouvées par le témoignage » universel. »

Bientôt après : « La réponse de Linguet » *à la théorie du paradoxe*, vient de pa- » raître sous le titre de *Théorie de Libelle*, » et personne n'était plus en état de don- » ner cette théorie, puisqu'il *a passé sa vie* » *à faire des libelles.* »

Plus loin : Il ne lui reste pour dernière » ressource que de présenter requête au con- » seil de cassation, et quand la requête aura » été refusée, c'est le *nec plus ultra*. Elle » le sera, et Linguet ne l'ignore pas ; mais » il ne laissera pas de la présenter, *peu lui* » *importe de multiplier ses flétrissures* pour-

» vu qu'il occupe de lui, comme un homme » qui se ferait donner des coups de bâton » dans la rue, pour faire mettre le monde » aux fenêtres. »

La haine la plus juste ne doit-elle pas encore quelque respect à celui qui est terrassé sous le poids de ses torts ?

M. de Laharpe avait promis ce respect : tient-il parole ? Je crois qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule opinion sur Linguet ; mais à cette époque il étoit l'ennemi de l'auteur, il était malheureux, il est mort.

« Clément vient de publier une pièce de » vers qu'il intitule : *Mon dernier Mot*. Le » style est froid et lâche, souvent plat, et » quelquefois ridicule ; il y a quelques vers » bien faits ; mais la qualité la plus nécessaire à » un satirique, c'est d'être piquant ou plaisant » et ces messieurs ne sont ni l'un ni l'autre : » les blessures qu'ils font ne laissent pas » trace. » Tant mieux, vraiment ; la satire doit corriger : M. de Laharpe veut-il donc qu'elle blesse à mort ? Un satirique doit-il remâcher ses critiques comme un homme qui veut tuer mâche ses balles ?

« Il y a environ deux ans que les demoi- » selles de la comédie auraient été fort em-

» barassées de vivre avec cette grande vertu
» de Mlle. R**, aujourd'hui..... (*trois lignes*
» *de points*) et les gentilshommes de la cham-
» bre et le parterre veulent la renvoyer. »

Mais quels étaient donc les torts de Mlle, R....? Demandez aux *points* de l'auteur: ces *points* expriment tout ce qu'on veut, et c'est ainsi qu'on offre des armes à la malignité qui peut tout penser, en ne paraissant céder qu'aux convenances morales qui défendent de tout dire.

M. de Laharpe a-t-il tant raison de se moquer de cette phrase de M. *Servan*, dans *ses Réflexions sur les confessions de J. J. Rousseau*? Il n'en voit que le ridicule; elle renferme cependant une vérité et une leçon sur le danger des choses qu'on dit trop en ne les disant pas: » *Le mystère est à la* » *malignité ce que la gaîne est au cou-* » *teau; il en conserve la pointe.* »

En parlant d'une édition projetée des œuvres du chevalier de Boufflers, il dit: » » Quelle qu'elle soit, on n'y mettra pas proba- » blement les vers de l'auteur à sa mère ou » *contre* sa mère, qu'il fit en différentes oc- » casions, et qui, la plupart, soit qu'il la » loue, soit *qu'il l'attaque*, sont d'un genre

» de satire ou de louange qui doit blesser » les oreilles chastes, encore plus les oreilles » pieuses. »

Je ne connais pas de vers de M. de Boufflers contre sa mère ; mais il est difficile de croire aux satires d'un homme dont la tendresse pour sa mère était nommée *adoration filiale*. Quant aux vers qui doivent *blesser les oreilles chastes*, quelle est, à cet égard, la mesure précise d'admission ou de rejet ? Il me semble qu'elle a assez d'étendue, selon M. de Laharpe même, si l'on en juge par quelques vers qu'on remarque dans la *Correspondance*, tels que ceux-ci contre *Dorat* :

Un bel esprit, sur le Pinde embusqué,
Surprit Thalie en un coin solitaire :
Çà, qu'on m'embrasse. — Ah ! fi, pédant musqué !
Va, reste coi, tu n'es plus mousquétaire.
Malgré l'avis, le froid *célibataire*,
D'un baiser flasque, en trois fois l'insulte ;
Dont trois soufflets ; mais sans perdre courage,
D'un croc en jambe il vous la culbuta,
La chifonna, puis pour comble d'outrage.
Là pauvre enfant !.... on dit qu'il la r***.

Tant d'autres critiques ressuscitées dans cet ouvrage, après quinze ans d'oubli, et que je

ne voudrais pas citer ici, pourront-elles être utiles aux littérateurs? Chacun d'eux ne pourrait-il dire au C. Laharpe ce que lui-même répondait à un magnétiseur, qui lui demandait ce qu'il sentait : *Je sens que vous me faites mal, et voilà tout.* Peut-être aussi lui répéteront-ils ces deux derniers vers d'une chanson de M. Champcenets, qu'on trouve encore dans la *Correspondance* :

Rappellez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgent sur les nôtres.

En promettant de parler de Fréron, l'auteur avait dit: *J'écarterai les satires qui ne sont des argumens que pour la haine, et franchement je méprise assez l'écrivain pour ne pas haïr l'homme.* Et il tient parole: son jugement est prononcé avec modération; il le termine ainsi; « L'exemple de Fréron est une » leçon pour quiconque croira pouvoir, avec » quelque esprit et quelque littérature, se déclarer impunément l'ennemi des talens. »

« Tout Paris savait, dit l'auteur, que M. » de Guibert avait concouru pour l'éloge de » Catinat, qu'il avait travaillé un an à son dis» cours, qu'il devait avoir infailliblement le » prix, puisqu'il faisait l'éloge d'un militaire,

» et qu'il avait fait *la tactique*, et que ce prix » lui ouvrirait les portes de l'académie. On » m'avait demandé si je concourrais; je me » suis bien gardé de dire qu'oui, de peur » qu'on ne se moquât de moi; mais j'ai envoyé » mon discours, et j'ai eu le prix tout d'une » voix, quoique je ne sois pas militaire. » Puis vient encore l'histoire d'un prix et d'un *accessit* en vers, et toute la France est piquée contre l'auteur, et il ajoute: « Et, pour ne pas me » brouiller en prose et en vers avec le monde » entier, j'ai bien solennellement promis que » je n'entrerais plus dans la lice. Dans le fait, » je ne pouvais pas espérer de mieux finir, et » je suis content. »

« Je mis beaucoup de complaisance, dit » aussi l'auteur, dans la lecture de *Mélanie* : » c'était un cas particulier; elle ne pouvait pas » être jouée; il était même douteux que je » pusse l'imprimer. Je n'en vins à bout qu'avec » du crédit, et ce crédit, je n'en fus redevable » qu'à l'enthousiasme public, qui entraîna l'au- » torité; il m'entraîna moi-même, et je n'eus » guère la force de me refuser au plaisir que » je faisais, et à mes propres intérêts. » J. J. Rousseau eut la bonhommie de croire que, pour avoir le droit de traiter les autres sans

ménagemens, il fallait parler soi-même avec sévérité.

A propos d'une œuvre posthume de J. J. Rousseau (*), l'auteur dit :

« A travers cette inconcevable démence, » on voit percer un orgueil hors de toute me- » sure et de toute compassion, et fait pour di- » minuer la pitié que peut inspirer une pa- » reille folie. On y voit le besoin de parler » continuellement de soi, de se louer déme- » surément, sans même avoir l'excuse de ré- » clamer une justice qu'il avoue n'être pas » refusée à ses écrits. ..... Enfin, l'on y » voit une tête malade qui se remplit de fan- » tômes pour les combattre ; mais cette ma- » ladie est un amour propre aussi monstrueux » que déplorable, dont peut-être il n'y eut » jamais d'exemple, et cet homme est pour- » tant l'auteur d'*Emile* et d'*Héloïse* ! C'est » bien là le cas de s'écrier avec Lucrèce :

O miseras hominum mentes ! o pectora cœca !

L'abbé Raynal, devenu célèbre par le suc- cès de son ouvrage, *s'est permis*, c'est l'ex- pression de l'auteur de *la Correspondance*,

(*) Rousseau, juge de Jean-Jacques.

d'y attaquer non pas seulement les choses, mais les personnes ; et il ajoute : « Mais » pourquoi braver ce péril ? . . . . A l'âge de » 68 ans . . . . . C'est précisément son âge » qui peut le faire concevoir ; car, pour bien » juger un homme, il faut se mettre à sa place, » et alors on comprendra comment un écri- » vain qui a passé la plus grande partie de sa » vie à chercher la célébrité, finit par n'avoir » pas d'intérêt plus cher, et met à la place de » toutes les passions que l'âge lui enlève, » celle de faire beaucoup de bruit. . . . . »

Il me semble que voici à peu près le résumé des réflexions impartiales qui peuvent naître de la lecture de *la Correspondance*, considérée dans son ensemble, et conséquemment sans excuses pour toutes les choses qui, tolérées dans des journaux ou dans des lettres particulières, ne le sont pas dans un livre.

L'ouvrage est utile par les excellentes observations littéraires qu'on y trouve ; il est nuisible par des souvenirs qui peuvent réveiller des haines assoupies ; il est affligeant par les chagrins qu'il causera à des hommes qui, sortis de la lice avec des succès, seront forcés d'y rentrer pour montrer leurs blessures ; il est dangereux par l'exemple qu'il donne à ceux

qui, sans avoir le talent qui fait pardonner quelques fautes, ont l'audace qui veut les imiter. Il ne peut ajouter à la célébrité de M. de Laharpe, et il peut nuire à sa considération. Cet ouvrage posthume aurait pesé sur sa tombe, il troublera sa vie, il inquiète ses admirateurs, il doit affliger ses amis; il donne à l'opinion contemporaine, qui attendait de lui d'autres leçons, toute la rigueur des jugemens de la postérité, toujours si sévère à l'égard de ceux dont elle se plaît à rappeler les fautes, pour se consoler de ne pouvoir oublier leurs succès.

VILLETERQUE.

M. FIÉVÉE, *gazette de France.*

DANS une préface dialoguée, M. de Laharpe dit quel a été son but en publiant cet ouvrage; mais, quand on a lu l'ouvrage, on se demande encore pourquoi M. de Laharpe l'a publié.

Il n'est pas rare qu'un homme ait deux réputations dans sa vie; celle de la jeunesse et celle de l'expérience. Heureux, cependant, auprès de la postérité, ceux qui pourront se vanter de n'avoir jamais changé de principes, soit en politique, soit en littérature; mais, quand un

homme flotte entre deux réputations, on ne conçoit pas comment il s'amuse lui-même à jeter celle dont il ne veut plus à travers celle qu'il désire obtenir. Serait-il donc vrai qu'à l'instant même où un littérateur change d'opinion, il tient encore à l'esprit avec lequel il appuyait les opinions qu'il n'a plus? si cela est, il faut dire que l'amour propre d'un homme de lettres est plus impérieux que sa conscience, et tout en le disant, on doit en gémir.

M. de Laharpe a eu tort de croire que quelques notes froides et insignifiantes suffiraient pour détruire les principes de la Correspondance qu'il publie; car, alors on pensera qu'il approuve tous les passages où il n'a pas mis de notes, et cela lui fera tort : en littérature, en philosophie, en morale, on juge les hommes d'après les principes qu'on professe soi-même; et il semblera toujours contradictoire qu'on tienne à ses jugemens, en désavouant les principes d'après lesquels on les a portés. Puisque, dans une note, M. de Laharpe avoue qu'on avait raison d'accuser l'académie de former un parti, comment croira-t-il l'impartialité avec laquelle il juge ceux qui n'étaient pas du parti de l'académie, c'est-à-dire, du parti philosophique et encyclopédiste?

Si l'on souffre des éloges, des encouragemens donnés à des grimauds qui n'iront à la postérité que pour la niaiserie avec laquelle ils se sont mêlés à des actes cruels, auxquels leurs cœurs repugnaient; on souffre davantage, quand on voit avec quelle sévérité sont traités des jeunes gens destinés à avoir un véritable talent, et qui sont morts de misère et de chagrin, pour n'avoir jamais voulu encenser l'idole.

Tel est Gilbert, qui devint fou, qui avait les plus heureuses dispositions, et qui fut sacrifié par le parti encyclopédiste, contre lequel il s'éleva avec un courage digne de sa cause et d'un meilleur sort. Une note pour cet infortuné eût été un acte de justice et de repentir; on la cherche en vain, on ne trouve que le tableau de sa mort, présenté avec une froideur qui fait mal, et avec une teinte de ridicule qui révolte. En coûte-t-il donc moins pour revenir sur les éloges qu'on a donnés par esprit de parti, que pour révoquer des jugemens sévères portés dans le même esprit? La misère, la folie de Gilbert affligent d'autant plus qu'on voit les honneurs littéraires, les pensions, les grâces, la fortune accabler tous ses ennemis, et avant de le condamner, il eût été sage peut-

être de chercher ce que son talent serait devenu, si la justice eût fait pour lui une partie de ce que la sottise du siècle faisait pour tant d'autres.

Quoique cette *Correspondance* ait le tort impardonnable de traiter les vivans comme s'ils étaient morts, n'usons pas de représailles; laissons les hommes, occupons-nous de l'ouvrage.

La première réflexion qu'il fait naître, c'est que les rois étaient bien bons de s'occuper d'anecdotes de coulisses, des querelles de faiseurs de vers, et qu'ils n'étaient pas difficiles, puisqu'ils mettaient du prix à des Correspondances, dont on ne ferait pas aujourd'hui un article passable dans le plus mauvais journal. Quelle absence de dignité de trouver, dans des lettres adressées à une altesse impériale, des chansons qu'on se permettrait au plus de chanter dans le cabaret, et dont l'ennuyeux et indécent refrein n'amène que *Catin* pour rimer avec *vin!* En vérité, les altesses royales avaient bien du tems à perdre, et bien peu d'idée de ce qu'on se doit, quand on a le bonheur ou le malheur d'être né pour le trône. Qu'on soit curieux de savoir ce qui se passe à Paris, soit; mais faire marcher ensemble les

titres les plus imposans, et des querelles d'acteurs, les formules du respect, et les polissonneries, ce qu'il y a de plus grand et de plus petit: cela est d'une inconséquence d'une bizarrerie qui révoltera toujours ceux qui ont une véritable idée des bienséances et de la dignité.

Si l'on tient à la forme épistolaire, parce qu'effectivement elle est plus aimable que toute autre, qu'on fasse adresser la Correspondance à un homme qui ne repousse pas la familiarité, et les altesses royales ne peuvent la permettre. Cela est si vrai, qu'après avoir lu la Correspondance de Laharpe avec Paul Ier., on sera tenté de croire que ce littérateur a un talent qui se refuse au style épistolaire. Point de grâces, point d'esprit; jamais un plaisanterie heureuse; tout est lourd; tout est discuté; tout en un mot appartient à la critique; et le *Correspondant*, malgré ses efforts, n'a jamais pu être que le rédacteur d'un journal: sans doute Paul Ier. n'aimait ni à rire, ni à sourire, et M. de Laharpe l'occupait gravement d'un tas de petits détails littéraires, qui n'étaient bons pour un souverain qu'en les présentant du côté plaisant. Pour moi, je l'avoue franchement: cette

gravité est tout ce qui m'a amusé dans les quatre volumes in-8°. On attend le cinquième.

Pour justifier notre opinion sur cet ouvrage, nous pourrions citer toutes les lettres indistinctement; nous prendrons la trente-cinquième.

« Bernard, auteur de l'*Art d'aimer* et connu » sous le nom de gentil Bernard, que lui avait » donné Voltaire, est mort il y a quelques » jours. Cet homme, l'un des plus heureux » qui aient existé, a eu, pour dernier bonheur, » celui de ne sentir ni la défaillance, ni la mort : » il y avait plusieurs années qu'une apoplexie » violente lui avait ôté l'usage de la raison, » en lui laissant celui de ses organes. Il avait ab- » solument perdu la mémoire, végétait comme » une plante, et se mouvait comme une ma- » chine inanimée. »

A-t-on idée d'un jugement pareil? Bernard a été l'homme du monde le plus heureux, et son dernier bonheur a consisté, à végéter plusieurs années comme une plante, à se mouvoir comme une machine inanimée. Ceci passe le matérialisme, et va jusqu'à la bestialité; et l'on ne peut concevoir qu'un homme de lettres mette au rang du suprême bonheur, la perte de la mémoire, de l'esprit, de la sensibilité qui

élèvent l'homme au-dessus des bêtes. C'est le comble de l'inconséquence, et M. de Laharpe n'a pas mis une note ici! Nous citons :

« Bernard portait dans la société une po-
» litesse qui tenait à un grand usage du monde,
» à l'habitude d'une longue contrainte. »

Quelles contradictions ! Comment peut-on mettre au nombre des hommes les plus heureux, celui qui a eu le tems de prendre l'habitude d'une longue contrainte ? et pourquoi avancer que cette longue contrainte était une des bases de la politesse de Bernard ? Une longue contrainte produit la timidité ; mais non pas la politesse qui tient à un grand usage du monde. Je crois qu'il est difficile de rapprocher rien de plus contradictoire. Nous n'irons pas plus loin dans nos observations ; nous croyons que cet ouvrage ne plaira ni aux amis, ni aux ennemis de M. de Laharpe ; ce qui ne l'empêchera pas d'être beaucoup lu ; soit parce qu'il porte un nom, soit parce que bien des personnes sont nommées.

Notre opinion est indépendante de toute considération personnelle, et si nous n'avions écouté que les sentimens que nous professons pour l'auteur, il nous aurait été impossible d'être sévères ; mais dans tout ouvrage qui

doit faire du bruit, il faut examiner d'abord s'il peut faire du bien, et nous sommes persuadés que celui-ci tournera contre M. de Laharpe, sans avoir aucun but d'utilité ou d'agrémens pour le public.

Num quid, qui multa loquitur, num et audiet? aut vir verbosus justificabitur?

Tibi soli tacebant homines? et cum cæteros irriseris, a nullo confutaberis?

JOB, CHAP. XI.

FIN.

ON TROUVE

CHEZ COLNET, DEBRAI ET MONGIE :

Les Mémoires de Lekain, 1 vol. in-8°. d'environ 500 pages, avec un magnifique portrait parfaitement ressemblant. Pr. 5 f. 50 c.

La vie de Garrick, 1 vol. in-12. 2 f.

La Correspondance turque, pour servir de supplément à la Correspondance russe de J. F. Laharpe, sec. édit., enrichie d'anecdotes et d'épigrammes piquantes. La 1re. édition ne formait qu'une brochure, la 2e. forme 1 vol.

Les Satiriques du 18°. siècle, 7 v. in-8. 15f.

Les Œuvres de Rulhière, 1 v. in-8°. 4 f.

Les Œuvres de Gessner, traduction franç. interlinéaire. 2 vol. in-8°. 4 fr. 50 c.

Les Amours de Leucipe et Clitophon, par Clément (de Dijon), 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Le voyage en Troade, par Lechevalier, 1 vol. in-8°. avec cartes et figures. 5 fr.

Le Voyage de Lemprierre dans l'Empire de Maroc, 1 vol. in-8°. avec figures. 5 fr.

Tableau politique, historique, commercial,

de l'Empire ottoman, traduit de Williams Eton, sec. édit., 2 vol. in-8°. 8 fr.

Système universel du Droit maritime, par Dominique Azuni, 2 vol. in-8°. 5 fr.

Les Poésies diverses de M. l'abbé Delille, 1 vol. in-8°. papier vélin. 5 fr. in-12. 1 fr. 50 c. in-18. 50 c.

Cours élémentaire de littérature, à l'usage des Colléges et autres Maisons d'éducation, 2 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Lucrèce, traduit par Lagrange, 2 v. in-12. 3 fr. 60.

Comédies, Proverbes et Chansons, par Ségur, jeune, 1 vol. in-8°., très bien imprimé sur un très beau papier. 3 fr.

Et beaucoup d'autres bons livres, soit de fonds, soit d'assortiment.

c0413018